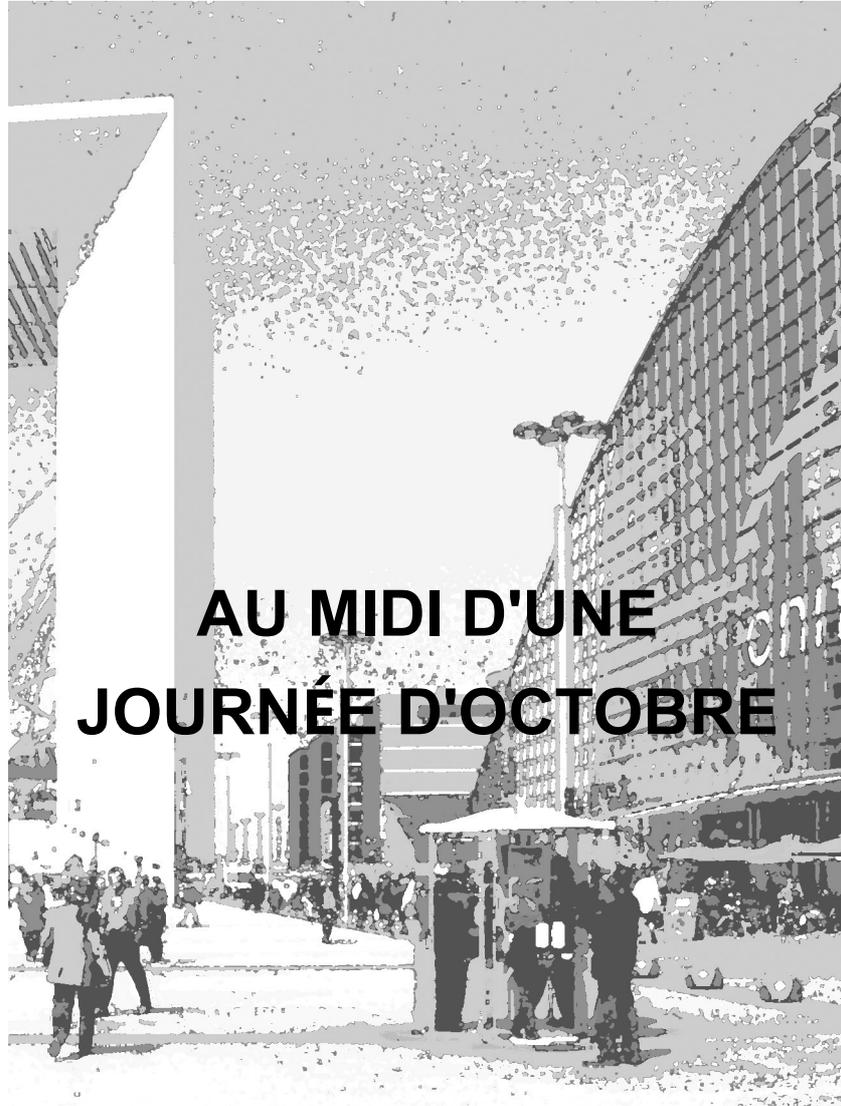


**Michel Thébault**



**AU MIDI D'UNE  
JOURNÉE D'OCTOBRE**

**Roman**



« Pourquoi écrivez-vous ?  
reprit-elle après un silence.

— Moi ? – Je ne sais pas,  
– probablement que c'est pour  
agir. »

André Gide

*Paludes*



**1.**



\*

Ici, c'est-à-dire là, à cet endroit précis, le lecteur devrait découvrir la première phrase d'un roman, puisque le livre qu'il a entre les mains relève de ce genre. Ainsi l'histoire commencerait. Mais ce n'est pas si simple. D'ailleurs, rien n'est jamais si simple. L'auteur s'en ouvrirait volontiers au lecteur s'il ne craignait que celui-ci n'ait le sentiment qu'on veuille l'avertir, le prévenir, et ne juge cette démarche présomptueuse. Comme si quelque chose de nouveau, d'inédit, de peu ordinaire allait lui être offert ! De quoi le décourager de suite, l'empêcher de poursuivre, faire fi de sa bonne volonté. Ou encore courir le risque, s'il décidait de persévérer, de le conduire tout droit à la déconvenue.

Le lecteur répondra que cette crainte n'est pas fondée. En l'exprimant, l'auteur manifeste une autre prétention, celle de croire qu'il aurait une influence sur le comportement du lecteur. Or le pouvoir dont celui-ci dispose est absolu, exercé sans partage. Lire, ne pas lire, c'est lui qui décide, et nul ne peut le dessaisir de cette prérogative.

L'auteur doit s'en persuader : le lecteur n'est pas homme ou femme à s'en laisser conter, il sait ce qu'est un roman. Il a appris à reconnaître, dans la diversité des ouvrages lus, cette permanence qui détermine l'appartenance au genre. Lorsqu'il ouvre un roman, le lecteur s'apprête à se défaire de sa vie pour se parer momentanément de celle d'un autre, et si la magie opère, il réintègre sa propre défroque quelque temps plus tard, s'étonnant qu'elle soit plus large et plus confortable qu'il n'en avait le souvenir, à moins que ce ne soit le contraire. Il peut aussi se contenter d'un degré de moindre implication, et

n'être que le spectateur attentif ou le voyeur désabusé qui, une fois sa lecture achevée, referme le livre comme on le fait d'une fenêtre.

\*

C'était assez tôt dans l'avancement du projet. L'auteur avait décidé que son livre, un roman donc, et bien que ce ne fût alors que l'idée de ce roman et quelques feuillets rédigés pour le cas où, commencerait de cette façon :

*Le seul rapport dialectique d'importance est celui qu'entretiennent la vie et la mort : la phrase s'impose à lui, insistante, alors qu'il longe les voitures stationnées et rejoint le caniveau où l'eau commence à s'écouler. Il cherche en vain à en retrouver l'origine dans les méandres de sa mémoire, se demandant si son esprit n'en a pas, sans qu'il y prenne garde, forgé les termes dans l'instant.*

Et cætera.

Lorsque des mois, des années, des siècles plus tard, c'est-à-dire le moment venu, l'auteur se trouva objectivement confronté à l'écriture du livre, ce fut pour constater que le projet s'en était modifié à son insu. Les premières lignes écrites ne convenaient plus, il lui fallait y renoncer.

Cela lui fut facile. La formule initiale lui avait plu, il l'avait même jugée élégante : elle lui semblait maintenant sentencieuse et banale. Révélant l'inexpérience de qui s'essaie pour la première fois à la création littéraire, elle n'exprimait que l'évidence là où il pensait avoir mis de la profondeur d'esprit. Dans la foulée, l'auteur se demanda si l'importance accordée à la première phrase d'un roman n'était pas surfaite.

Mais la maladresse dans la forme n'était pas l'essentiel. L'aphorisme en disait trop sur l'individu auquel il était prêté ; il donnait le ton à ce qui allait suivre, enfermait l'auteur dans des choix sur lesquels il craignait de ne pouvoir ensuite revenir. Or, à cet instant, celui des premiers mots, si l'auteur éprouvait bien l'urgence d'écrire, il se sentait moins prêt qu'il ne l'aurait cru à laisser ses personnages quitter le flou de ce recoin de la conscience où il les tenait enfermés. Il se disait que l'indétermination restait entière, il souhaitait prendre du recul, se donner le temps. L'abandon du texte initial manifestait son refus de savoir, ou simplement de dire, à cet instant, celui des premiers mots, ce qui était arrêté, ce qui ne l'était pas et, plus subtilement, où se situe la frontière qui sépare le décidable de l'indécidable.

Une dernière surprise attendait l'auteur. Approfondissant ce qu'il ressentait confusément, il découvrait que son projet, resté trop longtemps en sommeil, s'était transformé à un point tel que l'homme à l'aphorisme n'y avait plus sa place. Ce personnage n'avait plus lieu d'être. Exit.

Il n'y avait décidément rien à garder et aucun regret à en avoir. Pourtant l'auteur savait que tout s'était clarifié. La structure de ce qu'il allait écrire était arrêtée. Le contenu s'élaborerait progressivement : il lui en laisserait le temps. La narration, ou plutôt ce qui en tiendrait lieu, et qu'il convenait mieux d'appeler le contexte narratif, ou même le prétexte narratif, serait une facette du tout, la moindre, un fil ténu parcourant l'ensemble. Il appartiendrait au lecteur d'établir ou non, à son gré, un lien avec le reste, ou partie du reste. Car les personnages évolueraient ailleurs, chacun d'entre eux, – chacun des trois –, disposant pour ce faire d'un espace où dérouler sa propre histoire.

\*

Oui, il y a trois histoires. La mort les rapproche, rivée au cœur de chacune. L'histoire de trois morts. Peut-être. Rien n'est véritablement certain. Ni totalement définitif.

## 1. La Défense.

Çà, si tu n'y as pas été depuis soixante-cinq, tu vas trouver du changement ! De quoi tu te souviens ? Oui, bah le CNIT il est toujours là, mais tu ne le reconnaîtras pas. Pourquoi ? Mais parce qu'il a été entièrement restructuré à l'intérieur ! Ben tu verras. Quant à la tour Esso, elle n'existe plus, elle a été démolie. Non, pour l'instant c'est un trou, un trou bétonné. Mais c'est provisoire, il y a un projet. Tu parles, au prix du mètre carré ! Oh non, globalement ça ne fait plus du tout chantier. Mis à part ce trou et puis une église qui va se construire pas très loin, oui oui, une église, ça donne même l'impression d'être tout à fait fini. Enfin tu jugeras toi-même. Tiens, appuie sur le bitonniau pour verrouiller la portière. Merci.

Où on est ? A Puteaux. L'hôtel de ville de Puteaux. Un peu prétentiard, tu as raison. Autour, ça ressemble à toutes les communes de proche banlieue. C'est plus Paris, et c'est encore Paris. Les immeubles sont en brique le plus souvent, quatre, cinq, six étages, et les toits par-dessus, en tuile rouge. Et au fond, les tours de La Défense. Comment ? Non, c'est pas loin. D'ailleurs tu vas voir, la transition est rapide. Un peu comme en Égypte : tu es dans un paradis de verdure, la noria grince, l'eau coule en abondance, et puis tu fais quelques dizaines de mètres et c'est le désert. Seulement là, mon gars, ce ne sera pas le désert !

On a de la chance, il fait beau. Il fait pas chaud, mais il fait beau. La lumière est superbe. Pour les photos, tu es gâté ! Quand le ciel est gris, ces tours qui dominent, derrière, ça a un petit air inquiétant. Comme une menace. Oui, je t'attends, mais garde de la pellicule pour après !

\*

Voilà, on y est. La frontière en quelque sorte. Ce gros cube, posé là en sentinelle ? Le central téléphonique. Regarde la façade. On dirait un rayon de miel créé par des abeilles mutantes qui auraient décidé de remplacer l'hexagone par le carré. Et ça, c'est Défense 2000, plus de quarante étages de logements. Le grand vertige !

Viens, on va monter par ici. Quand on y va par le RER, c'est tout à fait différent. Tu es dans les entrailles de la terre, un monde à lui tout seul, une cité à part entière, avec ses petits commerces, ses sans-abri, ses patrouilles de CRS, et ses grandes migrations à heure fixe. Et puis il y a les escalators. Ah ! les escalators ! Tu t'élèves, tu t'élèves, et d'un seul coup l'esplanade t'éclate à la figure comme une grosse bulle.

\*

Non, je ne sais pas. Des HLM sans doute, mais pas uniquement. Défense 8. C'est le nom du quartier. Si, c'est vraiment un quartier. Là, à droite, il y a un square pour les gosses. Plus loin, on va trouver des commerces, des bistrotts, des restaurants. On va prendre un escalier mécanique, traverser des terrasses,

## 1. Killer. a.

Nous l'appellerons K. Comme "killer". Son nom ne figure pas dans les pages jaunes de l'annuaire. Profession : tueur.

K est un artisan du crime, un travailleur à façon. Un homme que l'on se dispute pour le sérieux de la besogne, la qualité des prestations, le soin apporté à chaque détail, le fini de l'exécution. Un peu cher, il est vrai, mais respectant le devis établi, les délais, bref demeurant d'un excellent rapport qualité/prix.

Entre amis, on se recommande K. Les vrais spécialistes sont devenus si rares ! Si, si ! vous verrez, vous en serez très satisfait. Oui, peut-être, mais vous savez, à notre époque, tout se paie, surtout la belle ouvrage. Bon ! c'est vous qui voyez. Mais si vous vous décidez, ne tardez pas à prendre contact. C'est un homme très occupé. Very busy. Vous verriez son carnet de commandes ! Vous vous souvenez de l'affaire Barthelouze, à la gare de Lyon ? Eh bien c'était lui ! Et Milan, en décembre dernier ? Bien sûr !

K est plus qu'un artisan. Un véritable artiste. Chaque opération est montée comme s'il s'agissait d'un drame lyrique. D'ailleurs K raffole de l'opéra. Verdi, Puccini, Bellini. Non, pas Wagner. L'homme de la Tétralogie ne convient pas à ma sensibilité. Une musique trop rugueuse, souvent brutale. Parlez-moi plutôt de Léo Delibes ! Le duo du premier acte, Lakmé et Malika cueillant des fleurs le long de la rivière. « Ah ! glissons en suivant le courant fuyant dans l'onde frémissante. » Toute cette suavité ! Famineux !

Inattendu, c'est le mot. Cette culture, ce raffinement, chez un homme dont le métier consiste à... Étonnant, surprenant, à la limite du vraisemblable. N'est-ce pas ?

La vie affective et sexuelle de K est, comment dire, classique. Lorsqu'il s'agit de K, il est préférable d'éviter l'emploi de certaines épithètes. "Banal", "normal" sont de celles-ci. Bien sûr, j'ai dû renoncer au mariage. L'exercice conjugal et celui de ma profession présentent trop d'incompatibilité. Mais je cultive avec beaucoup d'attentions quelques liaisons durables dans différentes capitales européennes. Car l'Europe est son champ d'exercice privilégié, même s'il arrive qu'un contrat le conduise au-delà des rivages communautaires.

Aujourd'hui, K opère à Paris. Nous ne connaissons rien du commanditaire, rien de la victime potentielle.

## 1. Killer. b.

*(C'est une chambre dans un hôtel de bon standing. C'est le matin. C'est le téléphone qui sonne : la réception, pour réveiller K, et celui-ci qui décroche.)*

Décrocher le téléphone.

Allo.

[...]

Oui.

[...]

C'est moi.

[...]

Oui oui, excellente. Je vous remercie.

*(L'hypocrisie de la réponse de K est à mettre au compte de son souci de préserver la qualité des rapports humains. L'agacement qui transparait dans le ton, et que vous n'avez pas manqué de remarquer, indique clairement, quant à lui, que non, véritablement, la nuit de Monsieur n'a pas été aussi bonne que cela.)*

[...]

Non, je descendrai. Merci. Dans une heure environ. Je veux dire à huit heures très précisément.

*(K a signifié qu'il descendra prendre son petit-déjeuner dans la salle à manger de l'hôtel à huit heures précises.)*

Reposer le combiné.

*(K repose le combiné.)*

Regarder l'heure à ma montre. J'avais dit sept heures, il est sept heures moins trois. Il est vrai que j'étais déjà réveillé, mais quand même. Cet excès de zèle est déplacé. Je suis un habitué de cet hôtel. Je mérite plus d'égards. Et puis j'ai mal dormi dans ce lit raplapla au sommier fatigué. Ce n'est pas la chambre que j'avais demandée. Ils savent bien pourtant que j'ai des habitudes. J'ai besoin qu'on les respecte. Que l'on me respecte.

*(K est une mécanique délicate à laquelle le moindre grain de sable risque d'apporter des dysfonctionnements dont les conséquences ne sont pas toujours prévisibles.)*

Boire un verre d'eau.

*(K s'assoit dans le lit et, s'appuyant sur un coude, bascule le torse pour attraper de sa main libre une carafe d'eau posée sur la table de chevet. Il remplit le verre qui accompagne la carafe, repose celle-ci pour prendre celui-là, boit lentement, par petites gorgées, repose le verre vide, puis se rallonge, bras le long du corps, et ferme les yeux.*

*Cette description de K buvant un verre d'eau est d'un intérêt limité, l'auteur en convient, mais il n'a pas trouvé d'autre artifice que d'entrer dans le détail d'un acte anodin, pour renforcer dans l'esprit du lecteur la compréhension du fonctionnement de K. Chaque matin, particulièrement ceux qui préludent à l'exécution d'un contrat, le même cérémonial se renouvelle, check-list dont K épuise consciencieusement les multiples rubriques en exécutant méthodiquement les différents gestes constitutifs de chacune d'entre elles. L'auteur conçoit que la patience du lecteur en soit éprouvée.)*

Me rappeler mon rêve.

*(K se remémore le rêve qu'il a fait durant la nuit, du moins le plus proche, celui qui affleure, presque intact, à la surface de sa conscience.)*

C'est le soir mais il ne fait pas encore nuit le ciel est rose des derniers feux du soleil et la température est douce je suis à l'orée d'une forêt j'y pénètre par une large allée rectiligne autrefois empierrée mais l'herbe a gagné sur elle à l'exception d'un double sillon d'ornières parallèles une carriole doit l'emprunter fréquemment ou peut-être un carrosse l'herbe est plus rare entre les ornières les chevaux là où ils passent quand il pleut cela doit être boueux leurs sabots imprimés dans le sol une seule direction comme un aller sans retour dans le même sens que moi je marche d'un bon pas au centre de l'allée mais sans courir j'entends de la musique une voix de soprano je continue à avancer je l'entends mieux je suis plus près de là d'où elle vient le chemin doit y mener c'est bien cela un air d'opéra on dirait du verdi la traviata violetta addio del passato c'est triste à mourir l'allée se rétrécit sous la pression des arbres qui de part et d'autre se rapprochent je les vois se rapprocher comme on voit tourner la grande aiguille de l'horloge dans un hall de gare maria callas mille neuf cent cinquante-cinq scala de milan c'est un sentier maintenant les arbres se touchent au-dessus de moi s'embrassant de leurs branches une voûte qui cache celle du ciel où la nuit s'installe des lumignons dans les taillis balisent la piste étroite une trouée de lumière droit devant c'est une clairière en son centre un nain assis sur un grand champignon c'est lui qui chante le nain spectacle grotesque l'orchestre est invisible il a un drôle de chapeau sur la tête le nain comme ils en ont tous du moins ceux de blanche-neige mais d'autres aussi...

*(Il est touchant de voir un tueur professionnel – car, on ne peut l'avoir oublié, K est un tueur professionnel – faire des rêves si, comment dire, ravissants, oui, c'est cela, ravissants. Des rêves de forêt enchantée avec carrosse et nain. Et l'évocation de Blanche-Neige en prime. Des rêves d'enfant. Des rêves à faire rêver un psy versé dans l'interprétation des rêves.)*

Zut, il s'est effacé !

*(Non, l'auteur ne peut être tenu responsable, par son intervention, de cet évanouissement. La chose est*

*commune, chacun l'a vécue. Il arrive même que le rêve disparaisse à tout jamais à l'instant précis où l'on s'apprête à en commencer la relation.)*

Ces interruptions continues sont véritablement agaçantes. Je finis par ne plus savoir où j'en suis. Reprenons : décrocher le téléphone, reposer le combiné, boire un verre d'eau, me rappeler mon rêve. Bon !

Me rappeler ma soirée d'hier.

*(Dont acte. Mais il faut bien que l'auteur fasse son travail, lui aussi.*

*K, toujours allongé sur le lit, les yeux toujours fermés, se remémore maintenant les événements marquants d'hier au soir. L'irritation dont il fait preuve depuis son réveil trouve ici des raisons objectives de se manifester dans la médiocrité affligeante de ce qu'il a vécu. Le style en pâtit, quelque peu relâché.)*

Foutue soirée. Agathe absente. Partie passer quelques jours auprès de sa mère. Elle croit que je vais avaler ça ! Moi qui ne reviendrai à Paris qu'au printemps prochain. Remonté dans ma chambre après le dîner au restaurant. Dîner calamiteux. Le chef a changé. Ma main à couper que le nouveau utilise des surgelés. Ils ne me verront plus. Allumé la télé. Programme excrémenteux. Vu la moitié d'un téléfilm minable. Abandonné au moment des pubs. Petite toilette du soir. Couché à vingt-deux heures dix. Lu deux pages et demie du livret de Manon Lescaut. Madrigali ! Il ballo ! E poi la musica ! Vingt-deux heures vingt-six, extinction des feux. Sommeil immédiat.

*(Les veillées d'armes de K sont généralement plus riches, plus gratifiantes. Elles font alors l'objet de comptes-rendus détaillés, où le raffinement de K et l'excellente qualité de son français, bien que ce ne soit pas sa langue maternelle, peuvent donner leur pleine mesure. Il est à regretter à ce sujet qu'Agathe ait fait faux bond. L'auteur a particulièrement le souvenir d'une nuit... Mais poursuivons.)*

Me lever.

*(K se lève, et semble éprouver à le faire une nouvelle contrariété a priori inexplicable.)*

Foutu lit. Obligé de faire des contorsions pour se lever du bon pied. J'aurais dû y penser hier au soir et demander à ce que le lit soit déplacé en conséquence.

*(Il est des jours comme cela où, décidément, rien ne va. La curieuse disposition du lit dans un angle de cette chambre pourtant spacieuse a été cause d'un nouveau problème : comment sortir du pied droit d'un lit qui ne vous offre de libre à cette fin que son côté gauche. Oui, K est superstitieux. Voyez dans ce fait toute la grandeur et toute la misère parfois inséparables de certains destins d'exception.)*

Ôter mon vêtement de nuit.

*(K se tient maintenant debout face à un grand miroir. Il contemple son reflet. Ce qu'il appelle son vêtement de nuit est un très seyant pyjama de soie parme. K défait le nœud du cordon qui retient le pantalon, laisse celui-ci tomber à ses pieds et s'en débarrasse, une jambe après l'autre, sans se baisser, en reculant simplement un pied, puis l'autre. Il déboutonne maintenant la veste – trois boutons, l'un après l'autre –, laisse glisser celle-ci, une manche, puis l'autre. Il n'a pas quitté le miroir des yeux, il est nu, il se lorgne, s'examine, se jauge, un peu de côté, la tête légèrement penchée, le regard de biais. Avec complaisance. K s'admire.)*

Ranger mon vêtement de nuit.

*(Comme à regret K abandonne son reflet, il se baisse et ramasse les pièces du pyjama délaissées sur la moquette. Il les plie avec soin, comme ceci et comme cela, et les dépose, avec le même soin, sur le bord du lit. Il se dirige ensuite vers la salle de bains.)*

Prendre ma douche.

*(K entre dans la salle de bains et disparaît dans le même temps de notre champ de vision. Nous pouvons néanmoins, dans les instants qui...)*

Crénom de crénom !

*(... suivent, assourdis par des bruits de ruissellement, surprendre quelques jurons venant se mêler au...)*

Tililalaire !

*(... fredonnement de quelque arioso, comme pour en...)*

Puttana !

*(... constituer le récitatif. K se plaint vraisemblablement de la douchette aux trous obstrués par le calcaire, du mitigeur...)*

Pom pom piloulilala !

*(... capricieux qui distille un filet d'eau trop chaude, puis s'arrête comme pour reprendre son souffle avant de déverser un torrent d'eau...)*

Merda !

*(... presque glacée.*

*Quittons cette chambre d'un hôtel de bon standing. Laissons K à la suite de son rituel, épargnons-nous le brossage des dents, le rasage, les rouspétances provoquées par la buée sur la glace du lavabo, alors qu'il existe maintenant des produits pour les vitres qui...*

*Oui, abandonnons K en ce début de matinée. Nous le retrouverons un peu plus tard.)*

## 1. Martine. a.

Martine et Pierre. Elle est l'héroïne. Lui jouera plutôt l'arlésienne. D'autant qu'il est parti, qu'il a quitté Martine. Pour une autre femme ? Hum ? Qui sait. Peut-être la suite nous l'apprendra-t-elle. Toujours est-il que nous sommes en plein drame. Un drame passionnel.

Pierre et Martine : le choix des prénoms n'a rien de fortuit mais évoque, selon l'auteur, une aventure où l'amour règne sans partage et sans histoire. Plus qu'une aventure. Une vie, toute une vie. Au point que la vie ne lui survit pas.

Dans l'esprit de l'auteur, l'alliance des deux, "Pierre et Martine", ou "Martine et Pierre", et bien qu'il ne sache dire pourquoi, – est-ce affaire de sonorités ? de réminiscences personnelles ? – renvoie aux grands amants inscrits dans notre imaginaire culturel, mais aussi aux petits amoureux des bluettes mélos de début du siècle, tout en convenant, toujours selon lui, à désigner un couple de tourtereaux d'aujourd'hui, ordinaire, banal.

Oui, vous avez sans doute raison. Il y a de l'arbitraire à vouloir établir de telles catégories dans un domaine où l'emporte la permanence du sentiment humain. Quant au choix des prénoms, il vous indiffère. Restons-en là.

Pierre a rompu, les faits remontent à plusieurs semaines. Les circonstances en sont donc déjà lointaines, elles se sont estompées et ne pourraient plus faire l'objet d'une reconstitution fidèle. Il est d'ailleurs inutile d'y revenir.

La période de crise qui s'en est suivie a connu des hauts et des bas sans que jamais les hostilités, déclenchées par Martine, unique belligérante – Pierre n'en étant plus à un

forfait près –, ne connaissent un instant de répit. Le moment est venu du dénouement, mais il n'est question ni de paix, ni même d'armistice.

Martine a épuisé toutes les stratégies de reconquête.

Harpie vengeresse, elle a tenté la colère dévastatrice : Tu vas voir, je vais venir chez toi et je vais tout casser. Tu m'entends : tout !

Aguicheuse et minaudière, elle s'est essayée à la coquetterie : Ça y est ! Je me suis fait couper les cheveux. Exactement comme tu voulais ! Regarde sur les photos. Elles sont pas très bonnes, c'est des photomaton. J'avais mis mon petit débardeur. Sans rien dessous.

Tragédienne consommée, elle s'est laissée glisser au fond du désespoir : Si tu disparaissais de ma vie, je vais à mon tour disparaître de la tienne. Disparaître de la vie, simplement.

Fille d'Eve et du serpent réunis, elle a tâté d'armes moins nobles : Tu sais, mon oncle Maurice m'a donné des timbres pour ta collection. Très rares, il m'a dit. Tu viens les chercher quand tu veux. Ce soir, par exemple.

Finalement, parce qu'elle sait être à bout de ressources, et qu'elle ne peut pour autant se résoudre à accepter la défaite, Martine a décidé de tuer Pierre, et ce sera aujourd'hui.

## 1. Martine. b.

(9h16)

Pierre

Je n'en peux plus. Tout hier soir j'ai essayé de t'avoir au téléphone. Ça sonne ça sonne ça sonne, tu n'avais même pas mis le répondeur. Mais qu'est-ce que je vais devenir si je ne peux plus te parler ? Déjà que c'est presque toujours toute seule que je parle. Tu réponds oui, tu réponds non, tu réponds pas. Drôle de dialogue ! J'en ai marre de tout ça, Pierre, il va falloir que ça cesse. Ça ne va pas pouvoir continuer ainsi. Je vais craquer, je sens que je craque. Et toi qui t'en fous, qui souris, qui ne dis rien. Car même en ce moment je vois bien que tu souris. Oh bien sûr ce n'est pas un sourire méchant, juste un sourire comme ça, pour dire : Mais oui, je comprends, mais que veux-tu y faire, quand c'est fini c'est fini, il faudra bien que tu l'admettes un jour.

Eh bien non Pierre ce n'est pas fini. Même que ça ne fait que commencer parce que j'ai pas envie que ça finisse. Je suis têtue. Mais tu souris encore, du genre : Tu as de qui tenir. Laisse ma famille tranquille tu veux. C'est de nous qu'il est question, de nous deux seulement nous deux. Je te dis que ce n'est pas fini. Parce que c'est ainsi et que je l'ai décidé. Et tu ne peux rien y changer. Tu fais le mort, tu n'es pas là, tu ne réponds pas, mais tout ça c'est inutile, ça ne sert à rien. Je ne te lâcherai pas. Tu vois j'inaugure même une nouvelle tactique. Et tu vas pouvoir t'en mordre les doigts parce que c'est à toi que je la dois ! Tu te rappelles quand tu m'en as parlé, avec ta condescendance habituelle :

Écoute ma chérie, je vais essayer de t'expliquer, un fax, ce n'est pas si compliqué. Tu vas t'apercevoir, mon petit Pierrot, que je suis pas aussi conne que ça t'aurait plu. Un fax, je sais m'en servir. Et c'est pas grâce à tes explications ! Ce que je trouve qu'est bien avec le fax c'est que tu ne peux rien faire. Tu ne peux pas empêcher que ça se produise, tu ne peux surtout pas faire celui que ça ne concerne pas.

Imparable. Sur ton bureau directement. Un fax pour vous Pierre, avec le sourire de ta secrétaire. Elle n'a pas fini de sourire ta secrétaire, car ce n'est pas le dernier. Ce n'est que le premier. Il faut que tu en prennes ton parti. Tu vas être souvent dérangé ce matin. Bientôt tout l'étage va vivre au rythme de mes fax. Je vais inonder, monopoliser. Vous allez devoir changer de raison sociale. Plus de place pour l'activité normale de la maison. Qu'est-ce que c'est ? Martine, Martine bien sûr. Qui voulez-vous que ce soit d'autre ? Encore Martine, toujours Martine !

Cela commence à t'énerver. Tu veux pas y croire. Non, elle ne le fera pas, c'est trop absurde. Cela ne lui ressemble pas. Elle n'est tout de même pas idiote à ce point. Mais si mais si ! Encore plus que tu ne l'imagines ! J'écris et j'envoie. Quelques secondes d'attente. Voilà c'est arrivé. On n'arrête pas le progrès. Passons au suivant. J'écris j'envoie. Tu as tout compris. C'est merveilleux d'expliquer à quelqu'un qui comprend aussi vite. Tu vas voir, la matinée va passer à un train d'enfer. C'est ça, ça va être l'enfer !

J'en ai mal à la main d'écrire. Mais ne te réjouis pas trop vite, je ne lâcherai pas prise, tu en auras pour ton argent.

\*

Je continue. Je ne dois pas m'arrêter de parler. Si je m'arrêtais, ce serait comme si je m'endormais, et je ne sais pas si je pourrais me réveiller.

Pierre, c'est si dur. Je me heurte à des murs dès que je veux essayer de comprendre. Parce que je veux comprendre. Même après des semaines. Je ne me suis pas découragée. C'est trop bête à la fin. On ne casse pas tout comme ça, où alors c'est qu'on est pas normal. C'est ça, tu n'es pas normal, Pierre. Tu dois pas être normal. Tu as quelque chose là dans la tête qui marche pas bien. Sans ça on comprend pas comment tu peux me faire tant de peine. Comme si tu t'en foutais de la peine que tu me fais. Tu aurais plus d'égards pour un chien. Tu ne me considères même pas comme un animal. Moins que rien je suis pour toi. Quantité négligeable. Comme si je n'existais pas. Mais j'existe Pierre et tu n'as pas fini de t'en rendre compte. Je vais t'offrir de la lecture, et encore et encore jusqu'à plus soif. Tu ne vas pas tenir le coup bien longtemps, moi je te le dis.

Pierre, il faut que je te voie. Cela fait si longtemps. J'ai peur. J'ai peur de perdre les images dans ma tête. J'ai déjà tant perdu. Sans arrêt je fais un effort pour conserver chaque parcelle de toi, de notre amour, de nos souvenirs. C'est un vrai manège là-haut. J'en ai le tournis. J'y fais défiler tout ce qui m'accroche à toi, tout ce qui a été notre vie, même nos petites disputes, nos querelles d'amoureux tu disais. Nos querelles d'amoureux ! Ce qu'elles peuvent me manquer maintenant !

Je suis dans le noir. Je m'accroche à la vie parce que je m'accroche à tout ce qu'on a vécu. Un jour ça va craquer. Je sens que c'est pour bientôt. Je ne sais pas ce qui va se passer. Je ne veux pas savoir. Ça monte en moi comme une grosse vague. Comme une bête qui me dévorerait de l'intérieur. Là dans mes entrailles, qui prend possession de moi. C'est de la colère, Pierre. On va vers quelque chose de monstrueux que je ne pourrai pas maîtriser, quelque chose qui ne sera pas réparable. Je ne cherche pas à te faire peur. C'est comme ça simplement. Il y a un moment où le désespoir est si grand qu'on ne sait plus ce qu'on va faire,

mais on sait que c'est comme un torrent de boue que rien ni personne ne peut arrêter. Méfie-toi, Pierre. Il n'y aura plus rien à faire, plus rien à dire. Il sera trop tard. Ce sera la fin, Pierre. La fin.

Tu sais bien que ce n'est pas ce que je veux, Pierrot chéri. Moi je ne pense qu'à la vie, au bonheur. Je suis pas quelqu'un de compliqué. Tu m'aimes je t'aime quoi d'autre. C'est ça la vie. C'est simple. Alors pourquoi vouloir en faire du chinois ? Il y a déjà tellement de misère. C'est pas normal que les gens heureux soient pas capables de le rester. Mais peut-être que ce serait trop facile. Qu'il faut faire plus embrouillé, pour embêter le monde, comme ça, par plaisir.

Le soir quand j'essaie de m'endormir, je me dis : quand Pierre sera revenu, je ferai ci je ferai ça. Parce que je sais que ça va s'arrêter, qu'il s'agit d'un mauvais rêve, d'un cauchemar, comme quand j'étais petite fille. Je vais me réveiller, tout en sueur, et tu seras à mes côtés, dormant paisiblement. Et je m'assois dans le lit les bras croisés, souriante, à te regarder dormir. Mon amour est là, il est près de moi, je n'ai pas de raison d'avoir peur. Avec lui je n'ai pas à craindre les ombres de la nuit. Bientôt le soleil va pénétrer dans notre chambre et il s'éveillera et je serai dans ses bras. C'est si simple le bonheur !

Non Pierre, je ne suis pas naïve. Je sais que je déraile. Il vaut mieux d'ailleurs que je m'arrête un instant. Retrouver quelques forces et un peu de calme. Mais ne t'inquiète pas Pierre : le prochain fax c'est pour bientôt, et ce que j'ai à te dire va te surprendre !

A tout à l'heure, mon cœur !

## 1. Georges. a.

Georges. C'est son prénom. Son nom ne nous est pas connu, à moins que nous ne l'ayons oublié. Il a la cinquantaine passée. Cinquante-deux ans pour être plus précis, ou peut-être ne les aura-t-il que dans quelques jours, ou dans quelques semaines. Pardon : ne les aurait-il. Bon. L'âge qu'il faut pour penser ce que Georges pense.

Ce que je pense ? Qu'une certaine expérience de la vie, du fait de cet âge-là, mais aussi des circonstances... Non, je ne parle pas de celles de l'accident, ni de ses conséquences. Je songe aux opportunités qui se sont présentées, aux occasions que j'ai saisies. Clac !

Il frappe dans ses mains, comme on écrase un moustique. Est-ce vraiment le geste qui convient ? Accompagne-t-il fidèlement l'idée ? Illustre-t-il avec pertinence la pensée de Georges ? Nous imaginerions plutôt celui-ci lancer un bras vers l'avant et, de la main qui se trouve au bout de ce bras, crocheter l'air comme pour attraper un moucheron. Ou quelque autre insecte voletant à proximité. Mais moucheron ou autre, disons-le, cela importe peu, car en réalité il ne se passe rien, aucun bras ne vient battre l'air, ni les mains frapper l'une contre l'autre. Le geste n'existe que dans l'esprit de Georges.

Aussi loin que je remonte dans le passé... Ma manière d'aider le hasard, que tout ne soit pas de son simple fait.

Sauf cette fois-ci, celle de l'accident. À moins que Georges ne s'illusionne quant à sa capacité d'influer sur le cours des événements. Auquel cas il faudrait rechercher là, a

contrario, l'unique intervention de sa part ayant infléchi, modifié l'ordre des choses. Irréversiblement.

Bref, il me semble que ce vécu, suffisamment riche, diversifié, ma vie quoi, me permet d'envisager la dernière escapade, le grand départ, sinon en toute simplicité, du moins avec l'impression, la sensation que l'essentiel a été dit et fait. Qu'il n'y aura plus désormais rien de bien nouveau, de véritablement exaltant, rien qui mérite de retenir mon attention, qui me tire par la manche, et que tout ce à quoi j'accordais de l'importance est maintenant derrière moi.

Georges tente de se convaincre, c'est clair, et cherche à masquer son émotion dans un certain détachement du ton. Il ne parvient qu'à retirer de son propos la simplicité qu'il croit lui conférer. Nous ne saurions pour autant lui reprocher cette affectation : la circonstance présente suffit à l'excuser. Certains la trouveront même de mise. En effet, Georges prend congé. Avant de se suicider.

## 1. Georges. b.

Mes louloutes, je vous tire ma révérence. Fini n-i-ni, terminé n-é-né. C'est décidé, je vous abandonne. Je me mets aux abonnés absents. Il vous faudra me supprimer de vos listes, me rayer de vos tablettes et revoir vos plannings en conséquence.

Adieu, mes mignonnes ! Je m'en vais. Mieux : je me tire. Au sens propre. Avec arme et sans bagage. Je me déleste de ma vie pour mieux sortir des vôtres. Inutile de pleurnicher, de crier, de vous récrier, me voici prêt pour le grand saut. Je vais revivre – ironie du mot – l'étrange et fascinante traversée du miroir, mais cette fois-ci de mon propre chef, sous ma seule autorité, la situation bien en mains, maîtrisée. Et croyez-moi, il n'y aura personne pour me retenir lorsque je traverserai le grand sas, personne pour me prendre l'âme à bras-le-corps, pour m'intimer l'ordre de revenir, me forcer à refaire le chemin en sens inverse.

Vade retro, satanées femelles. Laissez-moi respirer en paix mes dernières bouffées d'air vicié, tirer les dernières taffes de ma clope cancérigène, siffler mes dernières rinçures d'alcool frelaté. Je quitte le monde, du moins ce qu'il m'en restait. Ou plutôt ce qu'il restait de moi le quitte, s'efface de la surface du globe. Je disparaiss définitivement, irrévocablement, irréparablement. Jusqu'à devenir invisible, impalpable, retourné à un néant absolu. Mon excès d'âme se sépare de mon résidu de corps. Il ne restera rien, ne vous restera rien. Même la dépouille vous sera retirée. On ne vous la restituera pas. Vous devrez vous contenter d'un entraperçu à la morgue, dans le froid et les relents, au sortir d'un tiroir, enveloppé d'un linge propre, housse zippée, du

cadavre remis à neuf, lifté et poncé, plus vrai que nature dans la raideur de son repos, comme destiné à l'une des succursales de Madame Tussaud.

Cessez de larmoyer, de criailler, de vous couvrir de cendres, sorcières lubriques. Ce qui subsistait de moi fout le camp. S'en va rejoindre le reste déjà parti depuis belle lurette. Fin de l'épisode. Il n'y en aura pas d'autre. Acta est fabula. Le spectacle est terminé. Retiré de l'affiche. Pour cause d'abandon de piste. Le numéro est supprimé. Inutile de bisser l'artiste. Il a sauté dans le vide. Après avoir récusé le filet. Pour mieux s'écraser dans la sciure. Le dernier saut de l'ange. C'est la fin vous dis-je. La fin de la partie. La fin du jeu. Le partenaire manque et passe. Il fait le mort. Pour de vrai. Il met les pouces. Montre du doigt un point non prévu par le règlement. Non élucidé par vos statuts. Il vous contraint à dissoudre le club. L'association se défait. Le cercle est rompu. Vous n'irez plus au bois. La route du fer est coupée. Cassé le jouet. Kaputt. En mille morceaux. A volé en éclats. Ne marche plus. Pas réparable. Mis au rebut. H.S..

Allez au diable, mégères fornicantes ! Je pars sans au-revoir. Ceci n'en est pas un. Juste un immense pied de nez à la face du monde qui vous a enfanté et qui a fait de moi ce que je suis, ce reste d'humanité dont vous arriviez pourtant à tirer un profit personnel. Je vous hais pour vous être jouées de moi. Je vous abandonne au néant et vous lègue l'absence. Vous souffrirez du vide. Vos corps connaîtront l'état de manque. Votre libido va s'effriter, se détériorer, et vos muqueuses s'assécher. Vous êtes fichues ! Pour m'avoir dégoûté de la vie, moi qui m'accrochais aux derniers fils qu'elle me tendait.

\*

Mais je m'emporte. Cela me ressemble si peu ! Oubliez ma hargne, détestables maîtresses. Je n'ai plus de colère, rien qu'une immense lassitude. Celle-là même que vous aviez su faire taire autrefois, au début, lorsque l'aventure était encore neuve et que vos jeux, avant que ne disparaisse leur innocence, faisaient renaître en moi un tressaillement qui s'y était enfoui au plus profond, en terre d'oubli, perdu semblait-il à jamais et pourtant. Mais cela est de l'histoire ancienne. Le temps s'est écoulé qui oblitère l'exploit et lui substitue la routine et le dégoût qui l'accompagne. Vous êtes allées trop loin, franchissant les limites sans même les reconnaître. Ne sachant maîtriser le processus que vous aviez initié, vous l'avez laissé s'emballer, se détraquer. Je n'étais plus devenu pour vous, indissocié de mon fauteuil, qu'un dispositif dédié à l'exercice de votre plaisir.

Vous voulez que je vous dise : il vous a manqué la compassion. Vous avez agi pour vous-mêmes, laissant peu à peu s'exprimer un égoïsme forcené. C'est ce que je n'avais pas compris au début, ce que je n'avais pas voulu croire. Quelle naïveté a été la mienne d'imaginer que vous concoctiez dans des laboratoires obscurs un protocole expérimental, preniez le risque d'une nouvelle forme de thérapie, testiez un traitement de choc encore inédit. Je me disais que vous pensiez à moi, agissiez pour moi, œuvriez à ma guérison. Ma candeur allait jusqu'à me laisser croire qu'à défaut d'amour – il ne faut pas rêver ! – la pitié n'était pas étrangère à tout cela et que c'était bien ainsi. Mais il ne s'agissait pas de pitié, ou alors si peu et si peu de temps. Celui de vous laisser vous prendre au jeu, et au plaisir qu'il vous procurait.

Aujourd'hui, j'abandonne au passé la servitude de vos caresses et me libère de la soumission à vos désirs. Je me défais de la déchéance qui m'engluait, j'abolis la décrépitude qui me ruinait. Je me raye de la carte et deviens une contrée disparue, comme victime d'un raz de marée ou d'une éruption soudaine. Je recouvre ma dignité, l'innocence de mon enfance. Je vais vers une seconde naissance.

Maintenant laissez-moi. Le moment du départ est proche et je veux auparavant vous faire des adieux séparés, m'adresser à chacune d'entre vous en particulier. Lorsque le groupe que vous formiez s'estompe de ma conscience, cet amalgame des trois qui avait fini par s'imposer à moi, interdisant à mon esprit toute appréhension de vous autre que globale, lorsque donc la faculté m'est redonnée de concevoir l'une ou l'autre, l'une sans les autres, dans toute son individualité, alors l'amertume abandonne le terrain. Et la haine resurgit, et la tendresse aussi, en sœurs ennemies, elles réinvestissent mon être, m'empoignent à bras-le-corps, me secouent, m'enjoignent de parler. Parler encore avant le silence dernier.

La tendresse et la haine. La haine ou la tendresse.

Écoutez-moi, le temps presse. Entendez ! La sirène du paquebot m'appelle. D'autres rivages, d'autres horizons vont dorénavant m'appartenir. Laissez-moi vous invoquer chacune une dernière fois. Ce petit arpent, ce bout de jardin qu'il me reste à remettre en ordre, avant de ranger les outils, de refermer l'appentis et de glisser la clef dans la boîte à lettres. Éther des particules, chimie interstellaire, nébulosité galactique... Cosmos !

**2.**



\*

Arrivé en ce point le lecteur a fait la connaissance des trois protagonistes du roman. Héros est le terme consacré, mais l'auteur éprouve des réticences à l'utiliser, comme s'il n'arrivait pas à séparer, distinguer les différents sens du mot, à accepter le continuum des glissements successifs, la réalité historique et la logique linguistique qui sous-tendent et qui, pour clore le processus, conduisent à l'utilisation du mot dans une acception péjorative ou de dérision et à la construction récente d'un faux contraire, l'une comme l'autre s'inscrivant également dans le continuum évoqué, mais à seule fin d'en expliciter les points de rupture.

S'il veut être plus clair, l'auteur dira qu'il y a héros et héros, héros et "héros", héros et antihéros, et que, de quelque point de vue qu'il se place, l'emploi du mot ne lui semble pas cadrer avec ses personnages. Car ils ne vont que traverser les consciences, sans vraiment s'y attarder, abandonnant peu d'eux-mêmes, quelques bribes, rien en tout cas qui permette un attachement durable. Éphémère passage avant le retour à l'oubli.

Héros n'est que l'un des mots qui embarrassent l'auteur. Roman en est un autre. Alors qu'il écrit, l'auteur se laisse distraire de l'acte d'écrire par une interrogation sur cela même qu'il écrit. Il ne peut libérer son esprit des questions qu'il se pose, tout en étant parfaitement convaincu de leur inanité. Qu'importe en effet que ce livre en gestation soit un roman ou bien autre chose, que les histoires qui le composent ne racontent rien ou si peu. Qu'il ne soit rien, tout bonnement. L'important est de le pousser en avant, de le conduire à son terme, de se défaire de lui.

L'auteur ne ressent aucune gêne, aucune honte particulière à évoquer ces problèmes et d'autres encore, sa seule crainte est qu'à la longue il ne lasse le lecteur, si ce n'est déjà fait. Il admet volontiers être malhabile, emprunté, manquer de savoir-faire, de métier. N'a-t-il pas avoué du reste qu'il s'agit de sa première œuvre "romanesque" ? Ou plutôt, pour tenir compte de ce qui a été dit et sans y revenir, son premier ouvrage, c'est-à-dire son premier contact avec une écriture qui s'inscrit dans la durée et la continuité.

S'il va d'interrogation en interrogation, il va aussi de découverte en découverte. Ainsi, "ses" personnages : l'auteur se voit obligé d'admettre que le possessif est abusif. Qu'il les ait créés n'empêche pas Martine et les autres de lui échapper partiellement, chacun s'avérant différent de l'image qu'il se faisait de lui. Ne parlons pas de K qui, du moins pour le moment, laisse l'auteur particulièrement perplexe. Mais Martine : l'auteur la pensait plus âgée, plus mûre, plus cultivée aussi, alors qu'elle a encore des allures de petite fille, et le style qui va avec. Quant à Georges, les derniers instants de vie qu'il s'est octroyé, il semble vouloir les occuper à essayer de tromper son monde. L'auteur avait bien remarqué que la sérénité affichée cachait un certain désarroi, mais il pensait que dans son adresse aux femmes Georges ferait preuve de retenue, de dignité. On le voit au contraire fanfaronner, persifler, friser l'apoplexie, se laisser aller à une diatribe féroce puis, sans transition si ce n'est le silence d'une ligne blanche, changer de ton, s'attendrir sur son sort, pour enfin terminer dans la plus grande exaltation. Cette agressivité, cette amertume, ce délire ! Non, franchement, l'auteur ne reconnaît pas Georges !

Le lecteur pense sans doute que l'auteur s'étonne de peu, qu'il fait preuve d'une certaine naïveté. Et même d'une naïveté certaine pour oser en parler comme il le fait. Il est bien connu que les personnages des romans ruent dans les

brancards, qu'ils ne se laissent pas aussi facilement apprivoiser par les auteurs, qu'ils leur donnent du fil à retordre, qu'ils ne sont pas leur chose. Souvent, dans les interviews qu'ils accordent, les écrivains parlent de leurs personnages comme si ces créatures qu'ils ont pourtant engendrées ne sortaient pas de leur plume, comme s'il s'agissait d'étrangers, d'êtres qu'ils pourraient regarder vivre de l'extérieur, avec détachement. Il arrive parfois à l'un d'entre eux de s'impliquer davantage lorsqu'il ne peut nier un apport autobiographique flagrant, mais c'est alors souvent pour mieux devenir étranger à lui-même. Certes, l'auteur sait tout cela, mais le savoir n'est pas l'expérimenter soi-même. La confrontation aux faits modifie leur apparence et recrée la connaissance que l'on en a.

\*

L'auteur n'est pas à l'aise dans sa relation avec le lecteur, cela se sent. Il éprouve le besoin de s'adresser à lui, mais il dit : Le lecteur. Quand il parle de lui-même il dit : L'auteur. L'auteur, le lecteur. Il ne dit pas : Je, et encore moins : Tu. Il garde ses distances.

Dans les parties où il s'exprime sur les personnages, l'auteur s'essaie à un certain rapprochement. Il dit alors : Vous, et aussi : Nous. Mais il en use comme d'artifices, de ficelles. Il fait intervenir le lecteur, le prend à témoin, lui demande d'être son complice. Il s'en faut de peu qu'il ne le considère comme son otage. Mais, même dans ces moments-là, point de : Je, ni de : Tu. Ou plutôt : quand un "Je" apparaît, il ne fait que marquer l'irruption dans le discours de l'auteur d'un personnage décidé à intervenir. Et s'il arrive à l'auteur de se mettre en difficulté, de ne plus

savoir comment tourner une phrase, il n'hésite pas à recourir au mode impersonnel.

\*

L'auteur n'en finit pas d'exprimer ses problèmes d'écriture, ses doutes, ses hésitations. Il a déjà cru devoir expliquer au lecteur que le roman devait commencer autrement. Il ne lui manque plus que de s'excuser auprès de lui de ne pas l'avoir informé en temps voulu de sa décision de changer le lieu où le drame va se dérouler, de ne pas lui avoir dit que le quartier des grands magasins de la rive droite était devenu le parvis de La Défense, un lieu sans caniveau, sans trottoir et sans voitures stationnées. Ses interventions incessantes rompent la continuité de l'écrit. A moins qu'il ne s'agisse encore d'écrit, qu'il ne s'agisse que de cela.

\*

Mais il est temps de poursuivre.

## 2. La Défense.

enfiler des coursives,  
longer des patios, emprunter une passerelle. L'aventure,  
quoi !

On est vraiment gâté par le temps. On se croirait  
presque au printemps. Ah ! c'est très chouette au printemps.  
Tu vois, là par exemple, ce ne sont que des rhodos

*non ce soir j'pourrai pas demain soir on a une soirée mais si tu*

et des  
azalées en fleurs. On croirait pas ça dans un espace  
entièrement cerné par le béton.

Bon, alors les premières tours. À ta gauche Winterthur,  
à droite Franklin. Devant nous, je sais plus. Un truc-machin  
qui a la forme d'une étoile à trois branches, c'est tout ce que

*il sort aujourd'hui si si il sort aujourd'hui c'est lui qui*

je peux te dire. Tiens, arrête-toi, regarde de ce côté. Le  
balcon, avec ses géraniums tout du long, accrochés à la  
rambarde, une débauche de géraniums, et derrière,... c'est  
ça, c'est la Grande Arche. Monumentale et pourtant  
diaphane, sa blancheur d'albâtre se découpant sur le bleu à  
peine voilé du ciel... Géant ! Ça mérite une photo, non ?

Bien. On va prendre un passage qui traverse les Quatre Temps, mais on ne s'arrête pas. On verra cet après-midi, ou peut-être pour déjeuner tout à l'heure.

\*

Voilà, on est sur l'esplanade. À cette heure-ci, surtout en cette saison, ce n'est pas encore très animé. Il y a des touristes, en groupe ou isolés, des promeneurs comme toi et moi, des gens qui font leurs courses, mais le grand rush c'est à partir de midi, midi et demi, lorsque les bureaux commencent à se vider.

Attends, arrête-toi un instant et écoute... Hmm ? Bah oui, il n'y a pas grand-chose à entendre ! La circulation, sous la dalle, en toile de fond, mais on s'habitue à ce grondement sourd et lointain jusqu'à ne plus y prêter attention. Tout à l'heure, quand il sera entièrement débâché et qu'il fonctionnera, on aura le manège et sa musique de limonaire. Et encore, à condition de ne pas être trop éloigné. Non, les seuls vrais bruits, ce sont ceux des talons qui martèlent la dalle, et les bribes de conversation que tu surprends quand les gens passent près de toi. Des bribes à partir

*lorsque j'étais à Compiègne c'était vraiment une autre clientèle mais maintenant que*

*le conduit fait ça et ça alors l'eau quand elle tombe*

desquelles, avec un chouïa  
d'imagination, tu peux reconstituer

## 2. Killer. a.

Nous avons quitté K dans la salle de bains d'une chambre d'hôtel de bon standing, alors qu'il s'y livrait à ses ablutions matinales, peu de temps après son réveil, et dans le respect d'un rituel qu'aucune intervention extérieure, pas même celle de l'auteur, ne pourrait venir déranger.

Fin du résumé.

Notons que l'épisode dont il est question a été volontairement interrompu avant que la lecture n'en devienne un tant soit peu fastidieuse. Il était manifeste en effet que le procédé utilisé ne pouvait l'être encore bien longtemps sans que vous n'éprouviez une certaine lassitude. Peut-être même cette décision, somme toute courageuse, n'est-elle intervenue que trop tardivement. Voilà en tout cas ce qui explique que nous ayons laissé K alors qu'il faisait sa toilette ce matin-là dans le local prévu à cet effet, local adjacent à une pièce à dormir, et doté de tout le confort nécessaire à son usage par les soins attentifs d'une direction soucieuse du bien-être des clients amenés à séjourner dans l'établissement de qualité fort convenable dont elle assure la gestion. Ouf.

Ce n'est pas sans déplaisir que l'auteur a décidé de cette interruption, supprimant du même coup de son manuscrit quelques pages dont la rédaction était déjà bien avancée. Il regrette en particulier certain passage où il était question de la séance de yoga à laquelle s'astreint K une fois sa toilette terminée. Déjà, voir K nu comme un ver est un spectacle en soi pour qui ne le connaît que vêtu avec cette élégance recherchée qui lui est propre et que soulignera un

journaliste d'ici quelques pages, mais le voir se livrer sur la moquette de la chambre à ce qu'un esprit non averti prendrait pour des galipettes a de quoi véritablement surprendre. Vous êtes grotesque. C'est une nécessité pour moi de me ressourcer, de retrouver au commencement de chaque nouvelle journée la maîtrise de mon corps, de mon âme, de mon être tout entier. Qui pourrait prendre pour un jeu de galopin la pratique de ces asanas dont chacun se traduit par l'élaboration d'une sculpture corporelle délicate et fugitive !

L'auteur a été mal compris. Peut-être s'est-il mal exprimé. Car les postures exécutées par K l'ont fortement impressionné. Laissant son imagination vagabonder, il repensait, voyant certaines, à ces cactus dressés, tels de grands candélabres, dans le désert mexicain. D'autres lui rappelait ce crapaud familial qui, chaque soir, alors que la chaleur lourde de l'été commençait à se diluer dans l'obscurcissement du ciel,...

Mais laissons cela. Quittons définitivement la salle de bains de la chambre d'hôtel, la chambre d'hôtel et l'hôtel lui-même, oublions les quelques feuillets livrés à la voracité de la corbeille. Enfin, ne donnons pas prise à certaines manifestations de mauvaise humeur du... "héros".

\*

Non.

Occupons plutôt notre temps à essayer de comprendre ce qui a conduit K là où il en est : comment un être aussi cultivé, raffiné, – cela a déjà été dit mais on ne se lasse pas de le répéter –, a-t-il pu être amené à devenir un professionnel du meurtre ? Quel cheminement particulier

dans la vie ? Quelle fracture dans la prime enfance ? Quelle erreur d'aiguillage dans l'adolescence ? Quel accident de parcours à l'âge adulte ? Bref, quel hasard a fabriqué ce destin !

En réponse à cette interrogation, vos lectures, à défaut de vos fréquentations personnelles, vous inciteront peut-être à accepter les éléments biographiques qui suivent : K est né dans un faubourg de Turin ; sa mère mourut en lui donnant naissance ; le père ne supporta pas et devint alcoolique ; la grande sœur se prostitua dès que nubile ; K ne connut son frère aîné que dans les parloirs de diverses centrales ; quant à lui, s'étant engagé dès que cela lui fut possible, il se distingua par une conduite exemplaire dans le commando auquel il fut affecté ; au sortir de l'armée, l'alternative qui s'offrait était simple : rempiler comme mercenaire ou devenir tueur à gages ; individualiste dans l'âme, il choisit le second parti.

Oui ? Eh bien vous n'y êtes pas ! Et vous n'en êtes pas autrement surpris car vous sentiez que cela ne collait pas avec le personnage. La véritable réponse à la question posée doit être recherchée dans d'autres lectures. Voilà :

K est l'héritier d'une vieille famille de l'aristocratie italienne. Il est né et a grandi dans la demeure de ses ancêtres, une solide bâtisse, plutôt villa que palais, dont la terrasse domine la campagne toscane. C'est de cette terrasse, lieu de prédilection pour un garçon mélancolique et solitaire, que K assista aux différents drames qui devaient imprimer si fortement sa conscience. Il avait six ans lorsque sa petite sœur se noya dans l'étang qui dort en contrebas de la terrasse. Noyade accidentelle. La barque, manœuvrée par le père, chavira sans raison. La vase engloutit aussitôt le corps de la fillette. Pauvre Emilia ! Dix ans lorsque, d'une décharge de chevrotine, le fusil du père ensanglanta à mort la chemise blanche de la mère. Accident de chasse. Au petit matin. Dans le pré, derrière l'étang. Pauvre Maman ! Dix ans et demi lorsque le frère aîné, qui aimait trop sa mamma, se pendit à l'une des branches du chêne, à l'orée du bois qui jouxte le pré. Pauvre Alessandro ! Treize ans lorsque K ne

put plus voir de la terrasse son père aller et venir comme un forcené dans cette portion de campagne toscane qui avait connu tant de tragédies : le peu de conscience qui y résidait encore l'ayant quitté, le corps du padre s'était retranché définitivement entre les quatre murs d'un petit pavillon situé au-delà de l'étang d'Emilia, sur la droite du pré de la mamma, et pas très loin du chêne d'Alessandro. K avait seize ans lorsque l'on désinfecta le pavillon à l'issue de la lente agonie de son père. Pauvre Papa !

Trois mois plus tard, la grande bâtisse, plus villa que palais, était fermée. Quant à K, personne n'aurait su vous dire ce qu'il était devenu. Il fallut attendre près de trente ans avant de voir les volets se rouvrir et quelqu'un fouler à nouveau le sol de la terrasse, cette terrasse qui offre une vue des plus charmantes sur la campagne toscane. Une jeune et jolie femme avec une ombrelle, et un petit chien. Son mari venait de racheter la vieille demeure. Un couple d'Américains, paraît-il.

\*

C'est la bonne version. Croyez-en l'auteur. Mais permettez-lui de ne pas divulguer ses sources.

## 2. Killer. b.

Ce qui me causerait un réel plaisir ? Je vais vous le dire : ce serait d'être interviewé. Pas pour la télévision. Non. Ou alors par quelqu'un comme Bernard Pivot. "Bouillon de culture" est un cadre qui pourrait me convenir. Mais la presse écrite me satisferait mieux. L'écrit impose un recul, une distance que j'apprécierais davantage. Non que je craigne de me laisser aller plus qu'il ne serait souhaitable devant un micro, mais un entretien destiné à l'écrit est soumis, entre le moment où les propos sont tenus et celui où ils sont imprimés, à un travail d'affinage qui permet à l'expression d'être au plus près de la pensée. Un magazine d'actualité ferait l'affaire, un hebdo. Pas n'importe lequel : j'évitais cette presse qui ne propose à son étal que les viandes faisandées des scandales et les entrailles sanguinolentes des vies privées. Cela restreint le choix !

Une interview. Oui, j'aimerais vraiment. Parler de mon métier, de ma vie. De moi.

\*

— *Monsieur K (je vous appellerai ainsi puisque nous avons convenu que vous conserveriez l'anonymat), vous avez accepté de répondre à mes questions ; vous avez même tenu à préciser que vous le feriez avec la plus grande*

*simplicité. Cette démarche vous paraît-elle naturelle, compte tenu de la profession que vous exercez ?*

— Votre question me surprend. La poseriez-vous à un pianiste virtuose ou au numéro un du tennis mondial ? Le fait d'exercer un métier rare et d'y exceller empêcherait-il toute simplicité ?

— *Je crois que vous m'avez mal compris. Je repose ma question autrement : vous paraît-il naturel que quelqu'un qui exerce cette profession, la vôtre, réponde volontiers à l'invitation d'un journaliste ? D'ailleurs, peut-on véritablement parler de profession ? de métier ?*

— Ma foi oui, pourquoi pas. Un métier, une profession... On peut sans doute trouver d'autres termes, mais ceux-là me conviennent parfaitement. Quant à la première partie de...

— *Il s'agit tout de même de quelque chose qui est hors du commun, vous ne croyez pas ?*

— Je vais vous répondre. J'ai dit : métier rare, mais nous sommes un certain nombre de par le monde à l'exercer. Même si l'on écarte les margoulins de tout poil qui, dans ce domaine comme dans d'autres,... Vous savez, je n'appartiens pas à une espèce en voie de disparition. Il s'agit d'un secteur économique en bonne santé. Le travail ne manque pas et il y a de la concurrence. C'est la qualité de la besogne faite qui confère à quelques-uns la notoriété. Alors, pour en revenir à ce que vous disiez, ce n'est pas la "chose" en soi qui est hors du commun, mais celui qui en transcende l'exercice. Voilà, c'est exactement cela. Chanter l'opéra n'est pas hors du commun, mais être une diva, si. Maria Callas était hors du commun.

— *Tueur à gages, c'est bien cela ? Profession : tueur à gages. Comme l'a écrit l'auteur du roman qui nous héberge, cela ne se trouve pas dans les pages jaunes de l'annuaire ! C'est quand même une raison sociale très particulière !*

— Permettez-moi d'ignorer les remarques de l'auteur. Et puis, il faudrait que nous avancions un peu, que vous ne me reposiez pas toujours la même question. Vous y êtes, vous, dans les pages jaunes ? Tueur à gages ! Bien sûr que cette rubrique ne figure pas dans le bottin ! Je n'aime d'ailleurs pas cet... On pourrait imaginer une formulation qui, je ne sais pas,... Comment dire... C'est le mot "gages" qui me déplaît. Il renvoie à la domesticité.

— *Pardonnez-moi d'insister, mais j'essaie d'imaginer, de banaliser : Qu'est-ce que vous faites dans la vie ? Moi, je suis tueur à gages, et vous ?*

— Écoutez, il faut parler clair, il ne faut pas se voiler la face. Vous mettez le doigt sur les zones d'ombre, les espaces lacunaires que crée la société pour gérer l'hypocrisie dont elle se nourrit. Oui, j'exerce un métier, non il n'est pas dans l'annuaire. Oui, ce n'est pas courant mais cela existe, bien que dépourvu de reconnaissance sociale. Alors, parlons-en. Si je devais définir mon domaine d'activité, je dirais que je suis un prestataire de services. En termes de statut social, je pense que travailleur indépendant est ce qui convient le mieux. Je ne suis pas un chef d'entreprise, je n'ai pas d'employé, pas même de secrétaire, bien que cela ne me serait pas inutile. J'ai un siège social. C'est un peu fictif. Un bureau quelque part. Une boîte aux lettres, un téléphone avec un répondeur interrogeable à distance. Comme dans beaucoup d'autres domaines de notre économie moderne le problème numéro un est celui de la circulation de l'information. Il n'est pas évident de gérer les contacts avec les clients. Je ne fais pas fi des technologies modernes. Aujourd'hui je me sers le plus souvent de mon téléphone portable. Cela me simplifie la vie. J'ai même songé à ouvrir un site Internet ! Mais dans mon secteur d'activité on se méfie de l'écrit, même lorsqu'il est volatile. Tout ou presque repose sur la parole donnée. Pour mes... honoraires, un compte en Suisse, comme tout le monde. Pas de problème, jusqu'à présent.

— *Vous venez d'évoquer les "clients". Alors, vos clients justement : qui sont-ils ?*

— Bien évidemment vous ne vous attendez pas à ce que je vous donne une liste de noms, et je ne le ferai pas : il y a des règles à ne pas transgresser.

— *L'omerta ?*

— Ce n'est pas le terme que j'emploierais. Je n'ai rien à voir avec la mafia, avec aucune mafia ajouterai-je. Non, simple secret professionnel ! Pourtant, pour en revenir à mes clients, certains d'entre eux apparaissent régulièrement dans vos colonnes à divers titres. Pas spécialement de grands malfrats, ni même des individus réputés pour leur indécatesse. Vous savez, tout le monde, à un moment ou à un autre de sa vie, peut avoir besoin de recourir aux services d'un professionnel tel que moi. Évidemment, lorsqu'il s'agit de moi, ce n'est pas n'importe quelle couche de la population. Ma renommée, les tarifs qui en découlent font que...

— *Attendez, attendez ! Vous êtes en train de me dire que ceux que vous appelez vos clients sont, pour l'essentiel, des personnages en vue, des gens bien sous tous rapports : c'est cela, non ?*

— Oui, si vous voulez ! Des hommes politiques, des financiers, d'autres encore. Mais les..., les "victimes" aussi ! Vous savez cela aussi bien que moi, même si vous jouez au naïf. Je suis du reste persuadé que ceux qui lisent ces lignes le font sans grand étonnement. Il en est de ce domaine comme de l'espionnage. Des articles, et je pourrai citer certains des vôtres, mais aussi des romans donnent du grain à moudre à l'imagination de chacun. Ainsi, par exemple, les lecteurs de John Le Carré en savent-ils beaucoup sur le fonctionnement des services secrets. Entre fiction et réalité la marge est mince, et surtout on ne sait plus très bien où elle se situe.

— *"Tueur à gages", de Graham Greene ?*

— C'est un mauvais exemple. Le personnage de Greene, Raven si je me souviens bien, ne donne pas de la profession une image très... gratifiante. Personnellement, je

ne me reconnais pas du tout dans ce produit de la misère sociale, affublé qui plus est d'une disgrâce physique. Non, nous ne sommes pas du même monde. Raven est pitoyable. Diriez-vous cela de moi ?

— *Parlons plutôt de vos... exploits, – je n'ai pas d'autre terme qui me vienne à l'esprit pour l'instant. Tout le monde se souvient de l'affaire Barthelouze, à la gare de Lyon, ou bien de Milan, en décembre dernier...*

— Alors là je vous arrête tout de suite : Milan oui, bien sûr, c'était moi, mais je n'ai rien à voir avec ce qui s'est passé à la gare de Lyon. Vous me connaîtriez mieux, vous ne m'attribueriez pas cet épisode : l'œuvre d'un artiste se reconnaît tout de suite à sa facture, qu'il s'agisse de la patte du peintre ou de la petite musique de l'écrivain. Je ne veux pas dénigrer un confrère, mais il me semble que cette affaire Barthelouze a été menée avec beaucoup de légèreté. Rien à voir avec la perfection de l'opération de Milan. J'ajouterai que le terme d'exploit que vous avez employé comme à regret me convient assez bien, si l'on excepte la connotation ironique que lui conférerait votre sourire. C'est celui que vous utiliseriez tout naturellement pour un sportif de haut niveau. Je crois que la comparaison est bonne, elle éclairera vos lecteurs. Je fonctionne un peu comme un sauteur, ou un lanceur. Avant l'exploit, instant de paroxysme d'une si brève durée, il y a la concentration, et avant elle toute une longue période de préparation, tant physique que psychologique. Mais je me sens proche aussi des artistes, question de sensibilité personnelle, et bien que les modes de fonctionnement soient très différents. Ainsi, un écrivain, au chevet de son livre, comme habité par lui, ou bien un peintre. Pensez à Picasso : plusieurs tableaux par jour, un boulimique de la peinture, un volcan en perpétuelle éruption. Oui..., nous ne fonctionnons pas de la même manière.

— *Mais... l'exploit (décidément, j'ai du mal à m'y faire !) n'est pas toujours au rendez-vous ? Il doit vous arriver de connaître des échecs ?*

— Des échecs ? Laissez-moi réfléchir... Non, je ne vois pas. Les quelques ratés que je déplore ne sont pas de mon fait. Tenez, laissez-moi vous raconter une anecdote. C'était en 1977. Vous retrouverez facilement à quelle affaire je fais allusion bien qu'elle soit déjà ancienne. J'étais encore jeune dans le métier, mais j'en avais réalisé la préparation avec la minutie qui m'est devenue coutumière. Arrive le jour de l'exécution. Je suis en place, l'œil rivé à l'oculaire de la lunette. Oui, ce jour-là je travaillais avec un fusil à lunette, cela m'arrive parfois, tout dépend des circonstances. Je le vois, au milieu d'un petit groupe, collaborateurs, gardes du corps, sa tête occupe le centre de mon réticule, j'ai le doigt sur la détente,... et soudain, pof ! il tombe. Raide mort. Le soir, oui, seulement le soir, j'ai appris qu'il avait été foudroyé par une crise cardiaque !

— *L'histoire est drôle ! Mais puisque vous évoquez des affaires anciennes, j'aimerais justement que vous me parliez de l'une d'entre elles, sans doute la plus retentissante, la plus exceptionnelle, je veux parler de l'assassinat de JFK.*

— JFK ? Vous voulez dire John Fitzgerald Kennedy ? Le président Kennedy ? Excusez-moi, je n'ai rien à dire sur le sujet. D'ailleurs je n'exerçais pas encore.

— *Pourtant il me semble que...*

— Non, non, n'insistez pas, je viens de vous dire que je ne sais rien, que je n'ai rien à dire. Rien. Absolument rien.

— *C'est comme vous voudrez. Laissons donc le passé pour en revenir au présent. Sans vouloir vous être désagréable, je dirai que vous êtes un homme d'un certain âge qui devra un jour prochain mettre un terme à sa carrière. Que suscite en vous cette réflexion ?*

— Oui... Oui... Que vous dirai-je !... Ma carrière a été longue, nous venons d'y faire allusion. Il n'est pas facile de raccrocher. Cela ne se fait jamais de gaieté de cœur. Je traite actuellement mes tout derniers contrats. Je dois songer dès maintenant à ce qui viendra après. Le problème n'est

pas celui de l'argent, bien que... Non, le vrai problème est de ne pas rester inactif, de continuer à conserver une place dans la société. Je souhaiterais ne pas rompre complètement avec ce qui aura eu si longtemps une telle importance dans ma vie. Je ne veux pas laisser mourir une expérience aussi riche. Il me faut la transmettre à d'autres, former des jeunes,...

— *Est-ce que vous pensez que cet article peut faire naître des vocations ?*

— Je ne sais pas. Je ne sais pas si cela est vraiment souhaitable. C'est un métier dur, difficile d'accès. Et il n'est pas aisé d'y tenir un rang parmi les plus grands.

— *Pourtant vous envisagez de former des jeunes.*

— Oui. C'est mon côté artisan. Un ébéniste, un doreur, même un boulanger comprendront cela. Il faut perpétuer le goût pour la belle ouvrage, ne pas laisser disparaître les savoir-faire.

— *Monsieur K, cet entretien touche à sa fin. Mais j'aimerais, avant que nous nous quittions, aborder avec vous des sujets moins professionnels. Nos lecteurs aimeront vous connaître plus intimement. Ils savent déjà que vous êtes un être cultivé. S'ils vous voyaient, ils apprécieraient votre élégance raffinée. Sobre mais raffinée. Alors, Monsieur K, parlons ensemble de l'homme : K et la musique, K et les femmes, K et Dieu !*

— Je ne vais pas me mettre à nu devant vous ! Mais vous avez dit "Musique". Il faut que vous sachiez, du moins vos lecteurs car vous, vous le savez déjà, que je raffole de l'opéra. Verdi, Puccini, Bellini. Non, pas Wagner. L'homme de la Tétralogie ne convient pas à ma sensibilité. Une musique trop rugueuse, souvent brutale. Parlez-moi plutôt de Léo Delibes ! Le duo du premier acte, Lakmé et Malika cueillant des fleurs le long de la rivière. « Ah ! glissons en suivant le courant fuyant dans l'onde frémissante. » Toute cette suavité ! Faramineux !

— *Monsieur K et les femmes ?*

— Là nous entrons vraiment dans ma vie privée ! Bon. Que vous dirai-je ? Bien sûr, j'ai dû renoncer au mariage. L'exercice conjugal et celui de ma profession présentent trop d'incompatibilité. Mais je cultive avec beaucoup d'attentions quelques liaisons durables dans différentes capitales européennes. Cela vous convient-il ?

— *Vous parlez sans accent un français d'une excellente qualité, bien que ce ne soit pas votre langue maternelle. Par ailleurs, si je suis bien informé, vous vivez actuellement à Lausanne dans une...*

— Je parle plusieurs langues très couramment, mon job l'exige. Mais il est vrai que le français occupe une place privilégiée. Du reste je songe à m'installer en France définitivement. La cuisine, l'art, la douceur de vivre, la démocratie : vous avez beaucoup de chance et j'aimerais que vos compatriotes en soient plus souvent persuadés ! Quant à Lausanne, vous êtes mal renseigné. Mais je ne peux vous en dire plus, vous comprenez bien pourquoi. Et puis, vous savez, je vais, je viens, au gré de mon travail, je n'ai pas véritablement de port d'attache, disons que je fréquente quelques escales !

— *Monsieur K, croyez-vous en Dieu ?*

— Vous me posez là une question difficile. Dieu !... Je pourrais vous répondre qu'il ne figure pas parmi mes clients ! Bien que je me demande...

\*

Oui, une interview...

Tiens ! un jour, je devrais me mettre à écrire.

## 2. Martine. a.

Dans le passage qui suit, l'auteur montre sa versatilité puisqu'il revient, en contradiction avec une déclaration antérieure, sur les circonstances de la rupture entre Pierre et Martine.

\*

Martine fait le siège de Pierre. Cela dure depuis des semaines. Cinq semaines exactement. Depuis cette fin d'après-midi qui vit Pierre remplir un sac de voyage des quelques affaires personnelles qui avaient élu domicile chez Martine, puis sortir de l'appartement en disant simplement "Tchao !", avec un petit geste des deux doigts serrés à hauteur du front, comme pour un simulacre de salut militaire.

En prenant la porte de cette façon, Pierre mettait un point final à une scène qui avait commencé tôt le matin, dès le petit déjeuner, avait connu des crescendos et des decrescendos, des pianos et des rinforzandos, quelques pauses et maints soupirs. Ce n'était pas la première. Elles se succédaient au rythme d'une par jour depuis leur retour de vacances, ou plus précisément depuis le surlendemain de ce retour, c'est-à-dire le jour où Martine avait intercepté par mégarde (!) sur le second poste téléphonique, celui de la chambre, une conversation entre Pierre et une certaine

Sandra. Lorsque Martine décrocha, ce fut pour entendre celle-ci décrire de mémoire à celui-là, avec une précision du détail et une crudité salace qui en attestaient l'authenticité, quelques tableaux de caractère de facture récente, ayant pour cadre cette île grecque où Martine venait de passer, avec Pierre, des vacances inoubliables.

La curiosité initiale de Martine n'avait duré qu'un bref instant. Elle avait presque aussitôt fait place à l'étonnement, puis était revenue insidieusement se mêler à celui-ci, tandis que la colère commençait à s'installer. Cette dernière s'imposa, composant avec un désarroi notable, lorsqu'il fut question de prendre rendez-vous. Martine était alors intervenue sur la ligne telle une furie, vouant aux gémonies Pierre et Sandra, usant pour cette circonstance d'un vocabulaire haut en couleur, et provoquant un repli stratégique et soudain de la "salope" qui raccrocha subito presto.

\*

Depuis le départ de Pierre, Martine n'est jamais sortie du désespoir. Mais ce n'est pas si simple car, le plus souvent, l'espoir coexiste avec le désespoir. Il lui arrive même de le supplanter temporairement. Le fait que Martine perçoive alors, selon le moment, l'espérance ressentie comme plus ou moins dotée de réalisme ajoute encore à la complexité de la situation.

Toujours est-il que c'est au titre de cet espoir que Martine assiège Pierre. Nous avons déjà eu l'occasion d'inventorier les tactiques mises en œuvre, et de dire que Martine en avait épuisé les ressources. Sa dernière innovation, l'utilisation du fax, apparaît comme une mutation technologique d'importance qui renvoie au domaine

muséographique l'ensemble de l'arsenal conventionnel précédemment utilisé, mais elle n'est plus au service d'aucune stratégie. Dans le domaine de l'espoir, il n'y a plus rien à explorer.

Nous pouvons en revanche évoquer les diverses expressions du désespoir de Martine : période de boulimie, phase anorexique,... Non ! Je vous en prie. J'aimerais autant que vous n'en parliez pas. S'il vous plaît, ne parlez pas de tout ça. Vous n'avez pas le droit. Pas vous, surtout pas vous qui ne savez pas ! Trop bouffer, ne plus bouffer, essayer de se tuer en voiture ou bien autrement, il faut être passé par là pour comprendre tout ce que ça signifie de détresse et d'impudeur. Parce qu'on se laisse aller, qu'on se détruit, et qu'en même temps on essaie désespérément d'attirer l'attention, d'appeler au secours.

Martine, un auteur a tous les droits !

\*

Espoir, désespoir : Martine est à bout. À bout de forces, d'énergie, d'imagination. Elle n'en peut vraiment plus d'assiéger Pierre. Elle n'a plus aucun courage. Non, aucun : ni celui de vivre, ni celui de mourir. Elle laisse la pensée s'échapper, la conscience se déliter. Je vais tuer Pierre, je vais le tuer. Elle est au fond du fond de son existence et y croupit. Je vais le tuer je le tuerai je le tuerai le tuer le tuer...

Comment cette litanie dont le sens s'était désagrégé à force de répétition, qui n'était plus devenue qu'une suite de sons disloquée, a-t-elle pu se réarticuler, se réorganiser, prendre cette consistance, cette opacité tangible, cette matérialité incontournable ? Je vais tuer Pierre ! Par quel sortilège cette chose a-t-elle pris possession de Martine, est-

elle apparue comme une folie acceptable, capable d'occuper l'existence, de mobiliser l'énergie ? Je vais tuer Pierre ! Je vais le tuer ! Comment Martine s'est-elle laissée abuser, comment a-t-elle pu imaginer que...

Ça suffit ! Je vais tuer Pierre ! Je vais le tuer ! LE  
TUER !

\*

Ce n'est pas orthodoxe. Cela ne se fait pas. On ne tue pas l'autre. Au mieux on se suicide. Ou alors on fait avec. Surtout quand on est une femme. Surtout quand on est une jeune femme, si jeune, qu'on a toute la vie devant soi pour oublier. Pour construire à nouveau. Pour aimer à nouveau. Pour souffrir à nouveau. Que deviendrait-on si toutes les peines de cœur conduisaient au meurtre ? Empêchez-la de faire cela ! Mais empêchez-la donc ! Vous en avez le pouvoir. Après tout, c'est vous l'auteur !

Oh ! vous savez, l'auteur !

## 2. Martine. b.

(9h55)

Coucou me revoilà. J'ai fait une pause. Je ne sentais plus ma main, je n'ai pas l'habitude d'écrire autant. Et puis ça ne sert à rien que je t'envoie des fax si je ne te laisse pas le temps de les lire. Surtout que je suis prête à parier qu'il y en a d'autres que toi à qui ça fait de la lecture ! C'est qui ? C'est encore Martine ? Fais voir ce qu'elle lui met ! J'ai comme l'impression que tu n'apprécies pas trop. Je te trouve l'esprit moins partageur tout d'un coup. C'est parce que tu n'as pas l'initiative. Partager, c'est bien quand c'est toi qui décides. Écoute ma chérie, tu peux bien me partager un peu, non ? Et puis, si toi aussi tu as envie... Ben voyons !

Je me suis fait réchauffer un peu de café. Je suis en train de le boire. Oui oui je sais ce que tu vas me dire, je ne devrais pas boire autant de café. Ça ne fait pas bon ménage avec les médicaments que je prends. Je vais être encore énervée, surexcitée. Moi tu sais, Pierre, là où j'en suis les histoires de bon ménage c'est plus tellement mon problème ! Et les médicaments je ne les prends plus, Pierre, ça fait déjà presque une semaine. Je n'en ai plus besoin, plus du tout, je vais bien, tout à fait bien. Il n'y a plus aucune raison pour qu'on continue à me faire jouer les zombies.

Donc, Pierre chéri, tu n'as pas de souci à te faire pour moi. Je peux boire une tasse de café ou deux ou trois sans qu'il soit nécessaire d'appeler le SAMU. Je suis très calme, on ne peut plus calme, tout à fait calme. Je vais t'en donner la preuve : je ne pense plus du tout au suicide. Tu avais

raison ce n'était pas une bonne idée. Et puis un premier échec ça marque. Je n'ai pas trop envie de connaître ça une seconde fois. Mais ne t'inquiète surtout pas, ou plutôt ne pousse pas trop vite un ouf de soulagement : des idées j'en ai d'autres. Enfin une autre, mais c'est suffisant. Une idée géniale ! Tu vas voir à quel point elle est géniale mon idée. Tu es prêt ? Alors écoute bien : je vais te tuer, Pierre. Non non, tu as bien lu : JE VAIS TE TUER !

\*

Évidemment tu ne me crois pas. Qu'est-ce qu'elle va encore inventer ! Et même tu souris. Un sourire que j'aime de moins en moins car maintenant j'y vois de la pitié dans ce sourire et ça je ne peux pas le supporter, c'est insupportable. Tu ne me crois pas quand je te dis que je vais te tuer ! Tu as tort Pierre. Je suis très sérieuse, je n'ai jamais été aussi sérieuse. J'ai bien réfléchi. Parce que je peux de nouveau réfléchir maintenant que je ne prends plus de médicaments. Je me suis dit tout ce qui nous arrive c'est de sa faute, c'est lui le responsable, c'est lui qui doit payer ce n'est pas moi. D'ailleurs moi je paie depuis le début, c'est maintenant son tour. Alors il me fallait l'équivalent de mon suicide manqué. Bien sûr, Pierre, je ne peux pas te demander de te suicider pour me faire plaisir. N'est-ce pas, ça te fait rire, tu en fais une grosse farce du genre : Mais comment donc, ma chérie, c'est à mon tour, je me suicide, je me manque, un à un, nous sommes quittes ! C'est ça que tu penses, tu es assez salaud pour penser ça, que je n'ai jamais vraiment voulu me suicider, que j'ai fait semblant, juste ce qu'il faut pour qu'on y croie, qu'on dise c'est lui le responsable, que tu, que tu, ah oui que tu culpabilises.

J'ai réfléchi à tout ça, Pierre. Après c'était facile : qu'est-ce qu'on peut faire pour se débarrasser d'un salaud ? Réponse : le tuer. Le tuer et surtout ne pas le louper. C'est logique tu ne trouves pas ? Moi si, je trouve ça très logique. C'est même très juste. Juste, comme justice. Une vraie justice qui ne s'en prend pas qu'aux victimes mais qui fait aussi payer les coupables.

Tu ne me crois toujours pas. Il va donc falloir que je sois persuasive. Comment tu dirais toi déjà ? Crédible, oui c'est ça : crédible. C'est-à-dire que j'entre dans les détails, que je dise où quand comment. Tu te diras alors elle ne parle pas en l'air. D'un seul coup ça deviendra plus "crédible". Elle y a vraiment réfléchi. Et si c'était vrai, si elle le faisait ? Tu commences à paniquer. Il faut que tu desserres un peu ta cravate. On te regarde d'un drôle d'air. Tu as chaud subitement. C'est comme si la climatisation s'était détraquée. Tu transpires. Les autres ne savent pas s'il faut rire ou bien prendre au sérieux. Il faut prévenir la police Pierre. C'est une folle. On ne sait pas ce qu'une folle peut faire. Ta chère secrétaire. Mais c'est qu'elle s'inquiéterait !

Alors je t'explique. Commençons par quand, ça permettra en même temps de dire où. Quand ? Mais aujourd'hui, tout à l'heure, quand tu quitteras ton bureau pour aller déjeuner. Tu vois ? Tu as quitté ton bureau, tu as pris l'ascenseur, tu es dans le hall, tu sors sur l'esplanade. Et alors là, PAN ! Tu veux que je recommence ? Tu quittes ton bureau, tu prends l'ascenseur, tu sors de la tour, bon je vois que tu as compris. Je t'ai même dit comment. PAN ! Ah oui, ça c'est la surprise. Je te dirai rien. Ou plutôt si : c'est pas un machin à amorces, ni un pistolet à eau, c'est un vrai de vrai, en bon état de marche. Enfin je crois.

Je te dis que j'ai pensé à tout. Même à après. Ce sera un crime passionnel. Prémédité mais passionnel. Pas le crime d'une folle : un crime passionnel. Je vais faire pleurer les jurés. Ils diront : le salaud ! Parce que la justice, ça existe vraiment. Moi j'y crois.

\*

Voilà ! Je t'ai tout expliqué, je te laisse avec. Il faut que tu t'y habitues et il ne reste pas tellement de temps. On va parler d'autre chose. J'ai rencontré Alex hier après-midi. Par hasard. C'était du côté d'Odéon, il sortait du métro. Il m'a dit qu'il ne comprend pas, que quand on a la chance d'avoir une petite femme comme ça, on ne la bazarde pas de cette manière. C'est exactement ce qu'il a dit. C'est le mot qu'il a employé : bazarde. Et pourtant Alex il est pas intéressé, vu que lui et les femmes ! Il a l'air très en forme en ce moment. Il m'a parlé du livre qu'il écrit. Je crois qu'on sera dedans tous les deux. Je lui ai dit que je préparais de quoi mettre quelques pages de plus sur le sujet. Toi qui disais toujours que je manque d'humour ! Et tu vois j'en rajoute : je parle de toi à l'imparfait maintenant. D'accord c'est pas exprès. Mais enfin !

Bon ! Je commence à avoir une crampe. Je vais arrêter là. Pour l'instant. Mais que tout le monde se tienne prêt, la lecture va bientôt continuer. Et le prochain épisode, c'est promis, il va être super. Su-per. Je suis sûre qu'il aura beaucoup de succès !

Tu sais Pierrot, quand tu seras mort, tu me manqueras beaucoup.

## 2. Georges. a.

Si l'on s'en tient au seul domaine des faits, l'intervention précédente de Georges, à supposer que la transcription en ait été fidèle, n'a apporté que peu d'éléments nouveaux à ce que nous savions déjà.

En particulier, l'accident mentionné quelques pages plus tôt, Georges n'en a pas reparlé. Il semble bien pourtant que cet accident, en modifiant profondément l'existence de Georges, a déterminé les événements qui nous intéressent ici. Plusieurs allusions de Georges à son état physique délabré donnent à penser qu'il fut, sinon la, du moins l'une des victimes du fait en question, et témoignent par ailleurs de sa gravité et des séquelles qui en ont résulté.

Une coupure de la presse régionale vieille de dix-huit mois nous en apprend plus :

Canton de V. Collision mortelle.

Hier au soir, peu avant vingt heures, au croisement des départementales D174 et D28, la voiture de M. Georges B, domicilié à V, a violemment percuté un camion qui, tous feux éteints, venait de griller le stop installé depuis peu à cet endroit. Mme Béatrice B, épouse du conducteur, et qui se trouvait à ses côtés à l'avant du véhicule, a été tuée sur le coup. M. Georges B, très grièvement blessé, a été conduit dans un état désespéré à l'hôpital de V. Un taux d'alcoolémie de 1,8 gramme a été constaté chez le chauffard responsable de l'accident. Celui-ci, agriculteur à D, et ne souffrant que de quelques contusions, a pu être immédiatement conduit à la gendarmerie de V pour y être entendu sur les circonstances de l'accident.

Tout canard local qui se respecte pense qu'il est de son devoir de publier des faits divers de ce type dans ses colonnes, où ils voisinent avec le compte-rendu de la kermesse des écoles et l'annonce de la quinzaine commerciale. L'entrefilet est parfois accompagné d'un cliché de qualité médiocre, pris au grand-angle, sur lequel on distingue, dans le désert macadamisé, les carcasses des véhicules accidentés, ainsi que la silhouette d'un gendarme armé de ce qui doit être un décamètre. Dis donc, Coco, c'est la preuve qu'on a assez de personnel pour pouvoir mettre quelqu'un sur le coup et l'y envoyer dare-dare illico. Même que si les secours étaient déjà repartis lorsqu'il est arrivé sur les lieux, la gendarmerie, elle, n'avait pas encore terminé son travail.

Il est beaucoup plus rare en revanche que soit effectué, dans ces mêmes colonnes, un suivi de l'information. L'affaire qui nous occupe n'échappe pas à la règle. Rien n'a été écrit par la suite pour réhabiliter l'agriculteur de D, qui ne savait sans doute pas qu'il pouvait l'exiger, pour démentir l'état d'ivresse, préciser que l'accident avait mis en rade l'équipement électrique du camion, et dire que cet homme prudent et respectueux du code de la route ne pouvait imaginer qu'une voiture sortirait à une telle allure de ce foutu virage trop proche du carrefour. Oui, j'ai toujours roulé vite, je le confesse. Je ne cherche pas à occulter ma part de responsabilité dans cette affaire. Mais vous n'allez tout de même pas me rendre comptable du laisser-aller qui règne dans les salles de rédaction ! Je vous signale que moi aussi je suis passé aux oubliettes : aucune ligne ne m'a été consacrée dans les jours, les semaines et les mois qui suivirent l'accident. À moins que le simple fait de ne pas figurer dans la rubrique nécrologique durant cette période puisse être considéré en soi comme une information. Ce n'est donc pas là que vous pourrez apprendre quoi que ce soit du combat que d'autres ont mené bien malgré moi contre la mort, de l'acharnement qu'ils déployèrent à entretenir mes souffrances, de la contrainte sous laquelle je dus accepter la nouvelle donne qui m'était proposée et ses cartes pourries. Non, effectivement, rien ne nous est dévoilé

de ce que vécut Georges entre le moment où l'accident eut lieu et celui où nous le retrouvons, tétraplégique, sur un lit d'hôpital.

Rien non plus sur cette bizarrerie destinée à ébranler les certitudes les plus raisonnables, ce particularisme médicalement inacceptable, cette aberration physiologique profanatrice de la Science et de ses prêtres qui permit à Georges, depuis son accident, d'entretenir des relations intimes, traduisez : sexuelles, avec trois femmes, dans des conditions il est vrai encore mal élucidées.

Faut-il douter de l'authenticité de cette information qui nous vient de l'intéressé lui-même ? Au cas où elle se révélerait fausse, quelle part du mensonge serait à mettre sur le compte du désarroi de Georges ? Ne devrait-on pas y voir une dernière imposture, un bluff ultime, le délire fabulateur d'un être en état de liquidation, le trucage du dernier bilan ?

Puisque, pour le dire avec ses mots, Georges va se tirer, au sens propre. Comme on tire un lapin le jour de l'ouverture de la chasse, ou une pipe en terre dans un stand de fête foraine.



## 2. Georges. b.

Elsa. Tu fus la première, l'initiatrice.

Mais il aura fallu auparavant que mon corps sorte de la nuit dans laquelle il était enkysté, et cela demanda du temps et encore du temps. Je m'y prêtais de mauvaise grâce. Les efforts déployés autour de moi semblaient ne pas me concerner personnellement. Qu'en était-il alors de ma personne ! Peu à peu le monde se reconstruisit, se réorganisa. Dans la rumeur ouatée qui emplissait ma tête les bruits réapprirent à se différencier. Il leur fallut ensuite retrouver une signification. Certains y parvinrent, d'autres échappèrent à toute réminiscence. Me devinrent ainsi familiers la crépitation des talons sur le carrelage, le tintement d'ustensiles que l'on entrechoque ou que l'on pose sur une surface dure et sonore, le chuintement d'un chariot, le grésillement parfois insistant d'une sonnette. Des voix. Le simple bruit des voix, avant même les mots, avant même que je compris que parfois ces voix s'adressaient à moi. Un rire enfin. Ton rire, mais je ne le savais pas encore.

Je recouvrai la vue plus tardivement. Mes yeux semblaient s'être remplis de l'eau troublée d'un étang. La lumière ne me parvenait, incertaine, qu'après avoir dû traverser toute l'épaisseur d'un univers glauque. Des formes indistinctes y évoluaient parfois, certaines avec la lente majesté de carpes solitaires, d'autres constituées en bancs dont l'agitation spasmodique paraissait répondre aux impulsions aléatoires d'un courant électrique. Ma vue était alors soumise à l'ouïe. L'interprétation des sons que captaient mes oreilles m'aidait à décrypter les images. Le travail de mise au point s'en trouva facilité et s'accéléra.

Comme sur le verre dépoli d'un appareil photographique les contours indécis gagnèrent en netteté. La profondeur de champ se restaura. Les couleurs n'eurent plus à se répandre, à se mêler. Elles regagnèrent naturellement leur place dans des frontières retrouvées.

Du fait de l'immobilisation horizontale de mon corps, le plafond de la chambre s'offrait en premier à mon regard lorsque j'ouvrais les yeux. Il était d'un bleu mal défini et l'écaillage par endroits de la laque inventait sur son océan la carte d'un archipel d'îlots disséminés. Au centre, un plafonnier en forme de hublot dispensait en permanence une lumière pauvre qui ne s'enrichissait que le soir, lorsqu'elle prenait le pas sur la clarté du jour. Mais cela durait peu : des néons prenaient bientôt le relais pour installer, après quelques fulgurations, leurs soleils barbares. Le hublot central oubliait sa brève vocation d'astre sélène pour redevenir simple veilleuse.

Mon environnement latéral, au-delà du plafond, était une périphérie. Le mouvement de mes yeux dans leurs orbites me permettait de mieux appréhender cette banlieue où l'appareillage médical dressait des tours menaçantes. Mais ces investigations me fatiguaient rapidement. Je regagnais alors le havre de mon plafond marin et de ses îles, et je laissais mon regard s'y noyer.

Il arrivait qu'un visage vînt à s'interposer. Le tien occupa presque tout de suite une place à part. Au point que je finis par espérer, dans tout visage se penchant vers moi, pouvoir reconnaître le tien. Tes yeux, surtout, m'attiraient, cette façon qu'ils avaient de m'interroger, les sourcils se relevant pour graver deux rides légères sur le front. Ils me scrutaient, me sondaient, fouillaient au plus profond comme pour tenter d'y découvrir cette part de moi qui s'y était enfouie.

Ce sont tes yeux qui m'apprirent que ce rire était le tien. Je décidais que tu serais Elsa. À cause de ces yeux.

\*

La souffrance ne m'habitait plus depuis quelque temps déjà. Cette locataire omniprésente et exigeante s'était peu à peu diluée pour finalement quitter les lieux, disparaître, ne me laissant d'elle que les fragments d'une douleur amoindrie que j'apprivoisai comme s'il s'agissait désormais d'une partie de moi.

J'en savais assez sur mon état pour nourrir peu d'illusions sur la manière dont il évoluerait, ou plutôt n'évoluerait pas. Des bribes de conversation que je pus surprendre alors que l'on me croyait endormi ne m'avaient laissé aucun doute à ce sujet : définitif, irréversible. Voilà donc comment je devais traduire les circonlocutions que des rhétoriciens éprouvés dans l'art de la progressivité et du ménagement me distillaient jour après jour. Certaines fonctions relatives à l'usage de vos membres sont altérées. Des séquelles ne sont pas à exclure. Traduire : définitif. Vous présentez des troubles conséquents de la motricité. Il n'est pas possible actuellement de se prononcer sur ce qui sera récupérable. Traduire : irréversible. Vous êtes atteint de tétraplégie. Une rémission est peu probable mais elle n'est pas à exclure totalement. Traduire : définitif, irréversible. Il se peut que... Peut-être, avec le temps... Irréversible, définitif.

Je ne posais pas de questions. Plus : je ne parlais pas. Il paraît que rien ne s'y opposait, qu'il fallait voir là un refus de ma part. Mon silence était une forme d'expression. Je n'avais pas à m'inquiéter, le phénomène était courant dans ce genre de situation. Temporaire. Réversible. Je savais cela. Et tout en le sachant je n'ai jamais renoncé à ce refus, même encore maintenant.

\*

J'étais en vie, on peut dire les choses ainsi, et il était temps pour moi de me réinstaller dans la quotidienneté de cette vie, d'accepter, au-delà de l'alternance du jour et de la nuit, ce qui en constituait la trame et en dessinait le motif, d'intégrer les repères qui lui servaient d'infrastructure : repas, soins, toilette, quelques rares visites. Les efforts que je fournis pour y parvenir trouvèrent dans ta présence active le catalyseur qui leur était indispensable. Non que tu fusses la seule à me prodiguer les soins qu'exigeait mon corps en perdition, mais tu devins, par les hasards du service, l'intervenante principale, celle de la plupart des instants. Je ne connaissais en dehors de toi que des silhouettes évoluant à des heures de moindre conscience. J'appris à reconnaître ton pas dans le couloir, à le distinguer des autres. J'étais attentif aux variations d'amplitude sonore qui accompagnait tes allées et venues. L'onde de mes émotions semblait s'y être accordée par un curieux phénomène de résonance.

Parmi les multiples occasions qui amenaient ta présence auprès de moi, il y avait la toilette. C'était le matin, après le petit déjeuner et les soins. Il s'agissait donc de ta troisième intervention à mon chevet depuis mon réveil. Mais la toilette était un instant privilégié, un moment d'intimité rare, profonde, dont mon corps ne savait malheureusement me transmettre tous les bienfaits. L'éponge dont tu te servais éveillait en moi des réminiscences incertaines ainsi que cette crème laiteuse, onctueuse dont tu l'imprégnais. Tu me parcourais tout entier avec un sérieux appliqué. Tu me retournais sans brutalité, sans douceur, avec la force de l'habitude. Le mouvement de ta main était ample et rapide quand tu t'occupais du torse et du ventre, des épaules et du dos, des bras, des cuisses et des jambes. Le geste gagnait en rondeur, en précision, en douceur lorsqu'il s'agissait du visage, mais aussi des doigts, des orteils, du pubis, des testicules, du sillon fessier. Tu te tenais alors penchée vers moi, les yeux légèrement plissés, attentive, comme un artisan lorsque la besogne est plus délicate, exige davantage de soin. Laisse-moi te dire, Elsa, simplement : merci.

Il y eut ce jour. Il y eut cette chose extravagante.

Un jour comme les autres. La matinée, à l'heure de la toilette. Je suis allongé sur le dos. L'éponge va et vient sur ma poitrine, puis elle descend, s'attarde un instant au nombril, descend encore, contourne le pénis et gagne l'aîne alors que de ta main libre tu as soulevé et écarté légèrement ma cuisse.

C'est alors que cela se produit. L'éponge s'éloigne de mon corps tandis que tu te redresses. Tu recules d'un pas, interdite, tenant toujours l'éponge d'une main tandis que l'autre demeure posée sur mon genou. Ton regard bascule du sexe en érection à mon visage, revient à la verge turgescente puis, lentement, remonte à nouveau pour se saisir de mes yeux. Tes lèvres ne profèrent aucun mot mais l'interrogation est inscrite sur ta figure, sans que rien néanmoins ne laisse supposer qu'elle me soit adressée.

Tu demeures ainsi figée quelques instants puis, soudain, tu me saisis à bras le corps, tu m'assois sur le bord du plateau de toilette, tu me pousses pour m'en faire descendre. Mes pieds touchent le sol, mes genoux ploient, je m'affaisse. Tu me retiens à peine, comme si tu voulais constater. Je suis maintenant à terre, je m'y répands.

Tu es devant ce corps effondré qui gît à tes pieds, ce corps qui a refusé de répondre à ton appel, de manifester d'autre vie que cette érection maintenant évanouie. Ton regard s'est absenté, tu n'es plus qu'à l'intérieur de toi, puissamment concentrée, essayant de comprendre les faits qui viennent de se dérouler, cherchant désespérément à leur donner un sens. Puis, comme au sortir d'un songe, tu t'ébroues, et d'un geste de la main tu signifies que tu renonces. Il te reste à appeler pour qu'on vienne t'aider à me remonter sur le plateau. Le temps de cette opération, tu demeureras préoccupée, pensive, incapable de répondre à

la question posée, incapable d'expliquer ce que je faisais sur le carrelage. Tu sortiras de la chambre sans avoir pu prononcer une seule parole. Je ne te reverrai pas de la journée. Mais ce qui s'est passé, Elsa, est maintenant là, entre nous.

\*

Le lendemain, tu repris ton service auprès de moi. Rien ne semblait changé dans ton comportement, mais des gestes un peu brusques et une légère crispation du visage indiquaient que tu étais moins sereine qu'à l'accoutumée. Le moment de la toilette arriva.

L'éponge s'active sur mon corps mais ton regard se reporte continuellement là à cet endroit en ce lieu de la manifestation hier du désir tu sembles pressée d'en finir avec les autres parties de mon corps tu veilles tu surveilles l'éponge s'est rapprochée elle descend encore se rapproche davantage ta main sur ma cuisse l'éponge se fait caressante insistante tu guettes tu n'as d'yeux que pour ce membre tu le vois se raidir s'enfler alors que l'éponge continue ses caresses ta main qui le saisit et qui avec une lenteur et une douceur extrêmes va et vient et va encore et poursuit ainsi flux et reflux tandis que tes yeux me regardent avec gravité cherchant à surprendre ailleurs sur ce corps sur ce visage un signe je ne sais pas qui dirait le consentement le contentement le plaisir mais sur ce visage sur cette bouche dans ces yeux tu ne lis rien et ta main va et va plus ample plus rapide et tu crois enfin saisir un certain tressaillement lorsque le sperme s'épanche en une longue coulée qui suit le rythme de ta main ta main qui va et va encore puis se ralentit puis cesse d'aller et venir abandonne le sexe laissant l'éponge reprendre le cours interrompu de la toilette revisiter

telle ou telle partie de mon corps redescendre effacer les traces auprès autour sur ce sexe où s'inscrit déjà l'oubli de l'instant vécu.

Tu n'as pas dit un mot, ton visage est resté impassible, et lorsque tu as quitté la salle, on aurait pu croire qu'il ne s'était rien passé.

\*

Il y eut d'autres fois, et d'autres encore. La toilette était devenue une cérémonie païenne, un office que tu célébrais avec toujours le même sérieux et la même ferveur. J'avais très tôt compris ce qui t'animait. Le tout premier jour, dans ton saisissement, tu avais imaginé un miracle, ou cru à une simulation. Ou les deux à la fois, intimement mêlés, non départagés par ton esprit ébranlé, confronté à la difficulté de renouer avec le rationnel. Il importait peu que tu choisisses entre les deux termes de l'alternative ou que tu maintiennes la confusion : tu parvenais à la même certitude. Tu avais décidé d'en avoir le cœur net, tu m'avais poussé en avant, remis sur mes jambes, lève-toi et marche. Pour soumettre cette certitude à l'épreuve des faits, ou pour te convaincre de l'extravagance de ta pensée, ou les deux à la fois, intimement mêlés, non départagés.

J'étais à tes pieds, prostré sur le carrelage, ridiculement inerte, déjouant ton pronostic. Il fallut que tu sortes du songe, et surtout que tu comprennes comment tu l'avais si aisément construit. La suite prouva que tu n'y parvins pas complètement, que dans un certain sens tu ne voulais pas t'avouer vaincue. Cette vie qui s'était manifestée par cette éruption incongrue te fit penser à un feu qui couve et qu'il suffit d'attiser pour le voir grandir et se propager. C'est ainsi que la toilette devint un acte médical et que tu

élevas la masturbation au rang d'une thérapie. Agissant en professionnelle, dans le respect du protocole que tu avais établi, tu apportais à cette tâche la compassion distante et la curiosité fervente qui te caractérisaient. Tu venais de te créer une nouvelle rêverie, à peine moins délirante que la précédente.

\*

Je te perdis, Elsa, dans la bourrasque d'une réorganisation qui te vit changer de service. Ce transfert, lorsqu'il te fut annoncé, te dérangerait : ce que tu avais entrepris, on ne te laissait pas le mener à son terme. Bien que ton traitement n'ait pas eu jusqu'alors les effets escomptés, ta confiance n'était en rien entamée. C'est sans doute trop tôt, devais-tu penser. Tout n'est pas totalement négatif. Il y a eu, tel jour, ce creusement des reins au moment de l'éjaculation, et puis, tel autre, ce tressautement de la cuisse où ma main était posée.

Je te perdis, Elsa, sans que jamais le processus thérapeutique né de ton imagination n'ait connu de dérive. À aucun moment il n'a semblé t'être venu à l'esprit que tu pouvais tirer de la situation un plaisir personnel. Je t'en sais gré, Elsa, même si, à l'époque, je regrettais de ne pas voir cette complicité de fait qui s'était installée entre nous déborder le cadre strictement médical que tu lui avais fixé, même si je me serais volontiers accommodé d'une révision du fameux protocole allant dans le sens de son enrichissement, même si une généralisation de tes moyens d'action m'aurait vu lui apporter la plus complète adhésion. Je t'en sais gré, Elsa, au su de ce que je vécus ensuite.

Je te perdis à tout jamais, Elsa, par la trahison dont tu accompagnas ton départ, la rupture de ce que je considérais

être notre contrat tacite, le viol de cette complicité que je viens d'évoquer. Oh bien sûr ! pour toi, il en allait différemment, cela n'avait pas cette signification mais s'inscrivait dans le droit fil de ce que tu avais entrepris : ta façon à toi de ne pas abandonner, de ne pas m'abandonner. Tu n'aurais pu imaginer, dans cet état d'esprit, qu'en passant le témoin à celle qui venait pour te remplacer, tu me faisais accomplir mon premier pas sur le chemin du désespoir.

\*

Voilà pourquoi, Elsa, même lorsqu'il s'agit de toi, une part de haine ne peut être absente de mon souvenir. Mais cette haine, il lui faut bien coexister avec le reste, avec tout ce que le temps avait tissé entre nous. Comment pourrais-je dire pour cela ? J'hésite encore à parler d'amour.



**3.**



\*

C'est un fait indiscutable, votre lecture vous a mené à la moitié environ de ce livre. Peut-être vous en êtes vous déjà fait la remarque hier au soir lorsque, le sommeil vous gagnant, vous l'avez abandonné sur le chevet de votre lit, posé à plat, grand-ouvert, comme un oiseau aux ailes déployées. À moins que ce ne soit maintenant, quand vous l'avez repris sur la table du salon où il reposait, fermé, un signet de fortune gardant la mémoire de la dernière page lue. Mais il se peut que nous soyons dans un tout autre cas de figure, vous êtes dans le train, pour un trajet de quelques heures, meublant la jachère de votre temps par la lecture de ce livre, fourré à tout hasard dans votre sac de voyage au moment du départ. Vous le lisez d'une traite, avec curiosité ou indifférence, laissant naître l'intérêt ou avalant à la hâte, comme on le fait, les yeux fermés, d'une décoction amère. Votre visage se relève de temps à autre, vous regardez par la fenêtre le paysage qui défile, vous essayez de reconstituer le nom d'une gare à partir d'indices abandonnés sur votre rétine par des panneaux fugaces. Vous regrettez d'avoir prêté à un ami votre Calvino préféré, "Si par une nuit d'hiver un voyageur", vous vous dites qu'il serait judicieux que vous en possédiez un second exemplaire dans votre bibliothèque.

\*

Vous avez fait la moitié du chemin, alors autant aller jusqu'au bout ! Comment ? Ah ! Vous signifiez à l'auteur que l'argument est faible et qu'à l'exprimer il ne manque pas d'un certain culot. Selon vous, il n'est pas du rôle de l'auteur de jouer à l'avocat et d'assurer la défense de son œuvre. Elle doit être assez grande et forte pour se défendre seule.

L'auteur vous entend, il aimerait néanmoins poursuivre.

\*

Si vous êtes un adepte de la randonnée, vous connaissez cet instant où la crête qui se dessinait au loin, dans les brumes matinales, est atteinte après quelques heures d'une marche difficile. Vous ne pouvez manquer d'avoir remarqué que sont rares dans l'existence de tels moments où est donnée l'occasion, pour chaque sensation, chaque émotion ressentie, d'éprouver dans le même temps son contraire, son opposé, non dans une situation de simple contraste, mais bien d'une complémentarité où le temps et l'espace sont embrassés dans leur plénitude.

Déjà, avant même le tout premier pas, tandis que vous la considérez en ajustant les bretelles de votre sac à dos, vous vous surpreniez à penser que cette ligne, lieu d'osmose du ciel et de la terre, était un horizon inatteignable. Vous saviez pourtant, votre plan de marche l'attestait, que vous y parviendriez à la mi-journée, à temps pour y dresser votre pique-nique.

Vous songiez, alors que vous vous mettiez en route, aux difficultés au-devant desquelles vous alliez, le topoguide ne vous les avait pas cachées. La chaleur, qui ne manquerait pas de se manifester dès que la brume se serait dissipée,

n'arrangerait rien. Vous alliez souffrir, c'était indéniable, et cette souffrance annoncée se mêlait, ingrédient nécessaire, aux plaisirs qui vous étaient promis.

Dans le courant de la matinée, l'idée de rebrousser chemin vous est venue, mais avant même qu'elle ne s'installe, c'est-à-dire durant le laps de temps nécessaire à ce qu'elle s'insinue dans votre esprit, vous l'aviez déjà rejetée en la frappant d'indignité. Si bien que pendant quelque temps, tandis que vous continuiez d'avancer vers cette ligne de crête toujours aussi lointaine, et n'ayant pourtant jamais été aussi proche de vous, l'idée du renoncement et son irrecevabilité ont cohabité dans votre conscience.

Il y eut enfin cette dernière demi-heure, la plus longue et la plus éprouvante, où vous pensiez sans cesse le but à votre portée, là, au détour du sentier, ou encore là, une fois franchi ce dernier taillis, et que sans cesse et toujours il se déroba à vous.

Voilà, vous y êtes. Devant vous s'ouvre un nouvel espace à conquérir. La question d'un éventuel abandon a désormais perdu tout son sens : revient-on sur ses pas lorsqu'on est au milieu de l'épreuve ? Vous êtes en effet à mi-chemin et vous vous dites que le plus dur est fait. Il ne s'agit plus maintenant que de se laisser glisser vers le gîte d'étape. Ce n'est l'affaire que de quelques petites heures. Mais vous savez aussi que cela est trompeur et qu'il vous faut modérer votre optimisme. L'expérience vous a appris que dans ce type de relief, pourtant simple montagne à vaches, la descente est parfois aussi délicate, malaisée, éprouvante que la montée. Et cette chaleur un peu lourde risque de tourner à l'orage. Oui, en y réfléchissant bien, le plus dur est peut-être à venir.

Vous vous retournez pour apprécier le chemin parcouru. Vous êtes surpris de voir à quel point le paysage qui s'offre alors à vous ressemble à celui que votre regard embrassait l'instant précédent, et pourtant il vous paraît plus familier, car il porte l'empreinte de votre passage, vous y

lisez des signes de reconnaissance : dans le lointain, en bas, le village que vous avez quitté ce matin et son clocher si particulier, et puis ici, à mi-pente, la grange et cette bifurcation mal balisée qui a failli vous abuser ; voici, un peu plus haut, la pâture qu'il vous a fallu traverser avec la hâte tranquille de qui vaque à ses propres affaires, sous l'œil à peine curieux de bovins paisibles, mais on ne sait jamais. Il n'y a pas de doute, ce sentier qui serpente est bien celui que vous avez emprunté, sur lequel vous avez peiné, transpiré, souffert. Pourtant vous avez également l'impression de le découvrir pour la première fois : vous ne l'avez jamais contemplé ainsi, en le dominant, sous cet angle qui gomme certaines des difficultés que vous avez dû affronter, ou qui fait apparaître des détails dont vous n'avez plus le souvenir. Il est le même et il est autre.

Faisant à nouveau volte-face, vous revisitez du regard l'autre demi-espace, celui dont vous devez dorénavant prendre possession. Vous constatez qu'il ne vous est déjà plus totalement inconnu, qu'il a perdu cette nouveauté que votre premier regard lui avait consentie. Votre œil s'exerce au repérage des passages délicats, il pose des jalons, il prépare le terrain. La fatigue commence à se dissiper, et c'est seulement maintenant, alors qu'elle prend congé de vous, que vous avez la conscience du fait qu'elle avait investi votre corps. Il est temps de reprendre des forces. La faim a fait son apparition, elle va devenir exigeante, il faut la satisfaire.

\*

Merci pour votre patience. Merci d'être passé outre le sentiment que l'on abusait d'elle. Car, pour l'instant, vous ne voyez pas trop le lien qui existe entre ce que vous venez de

lire et le propos initial de l'auteur, qui semblait être de vous convaincre de poursuivre votre lecture. Si ce lien vous échappe, c'est qu'il n'existe pas.

L'auteur a par bonheur renoncé à cette idée fantasque de vouloir inciter le lecteur à ne pas refermer ce livre alors qu'une moitié du chemin était accomplie. Il a compris que cela manquait de dignité. Aussi ce qui précède ne fait-il pas référence au travail du lecteur mais au sien propre. Car si votre lecture vous a conduit jusqu'ici, c'est que l'auteur a achevé son œuvre, qu'il a eu la chance de la voir éditer, et qu'un exemplaire, d'une façon ou d'une autre, s'est retrouvé entre vos mains. Mais avant de l'avoir achevée, l'auteur est passé par ici, là où vous en êtes, et il a écrit ces quelques pages en sachant qu'elles se situeraient vers le milieu du livre. Oh ! ce n'est pas bien sorcier à comprendre : si vous avez eu la curiosité de jeter un coup d'œil à la table des matières, vous avez remarqué que le plan de l'ouvrage obéit à une règle simple dans l'observance de laquelle l'auteur a souhaité enfermer sa création, et dont il n'a du reste conçu qu'après coup qu'elle constituait un outil de facilitation pour l'écrivain inexpérimenté qu'il était.

Pour en revenir aux quelques paragraphes relatifs à la randonnée, l'auteur sait donc qu'il est à mi-parcours dans son travail d'écriture et il faut voir dans ce passage, non une digression qu'il s'accorderait le temps de reprendre son souffle, mais plutôt une pause lui permettant, par le biais d'une transposition, de rendre compte de son cheminement, de ses difficultés, de ses doutes, etc., bref des différentes sensations qui l'ont assailli, l'assaillent ou ne vont pas tarder à le faire.

Rien ne vous interdit de relire ce passage, particulièrement si vous aviez laissé votre attention se relâcher lors de la première lecture. Quant à l'auteur, la faim de poursuivre a fait son apparition, elle va devenir exigeante, il faut la satisfaire.



### 3. La Défense.

l'instant présent, la  
préoccupation du moment. Mais si ton imagination est

*de toute façon le vendredi de la semaine prochaine moi je le prends même si*

*I told john the plane leaves at eight we can just make it we won't have time to*

grandiose,  
à la mesure du site, et si tu as appris à lui donner libre cours,  
ce sont alors des pans entiers

*il est là il t'adore et tout il est là pour toi mais c'est pas ça le problème non*

d'existence que tu peux  
bâtir, des vies entières, rien qu'à partir de ces bribes que  
t'abandonnent celui ou celle qui passe.

Ah ! la nuit ! La nuit, c'est autre chose. Il paraît que  
c'est le silence absolu. On n'entend rien, pas un bruit, une  
voiture de temps à autre en contrebas, une ombre qui passe  
rapidement, un groupe qui s'attarde et laisse échapper  
quelques rires. Le décor est planté mais le théâtre est désert.  
Il t'appartient de tout inventer !

Bon ! Je te laisse prendre quelques photos. Moi, je vais voir le bouquiniste. Juste là, derrière nous. On se retrouve ici dans un quart d'heure, vingt minutes.

\*

*oh là là on a vu des filles qui sortaient en pleurant des garçons qui*

*on créait moins d'emplois qu'aujourd'hui eh bien n'empêche que malgré*

*sur une feuille de paie par exemple j'en ai pris deux et c'est marqué moins deux mais*

*ah ah ah ah ah ah ah*

*bah planter des fleurs j'sais pas moi entretenir alors prendre un pavillon bof*

Alors, ça commence à s'animer, non ? Non, je n'achète pas à chaque fois. Aujourd'hui, je n'ai rien trouvé, ou alors c'était trop cher. Un Bicot à deux cents balles. C'est le bassin Agam. Soixante-dix jets d'eau. Il paraît. Moi je n'ai pas vérifié ! Oui, il faudrait pouvoir

### **3. Killer. a.**

A qui se propose d'occire son prochain est offert un large éventail d'approches différentes du problème. Qu'il soit meurtrier occasionnel ou criminel endurci, tueur patenté ou apprenti assassin, chacun peut trouver dans le foisonnement des méthodes et des techniques de quoi satisfaire sa sensibilité tout en tenant compte de ses compétences, et sans que soit négligé le contexte général, aussi bien que particulier, de l'opération projetée.

La multiplicité des ressources dans ce domaine est telle que la question peut être posée de savoir si quelqu'un en a dressé l'inventaire. Si cela n'a déjà été fait, disons-le tout net, il y a là matière à exercer plus d'un talent, car le sujet est suffisamment vaste et important pour qu'il puisse donner lieu à plusieurs produits, du catalogue raisonné, œuvre minutieuse d'un policier à la retraite, à la typologie savante élaborée par une équipe d'universitaires, sans oublier l'anthologie que cisèlerait amoureusement un amateur éclairé.

La production écrite, cinématographique ou télévisuelle fournirait un excellent corpus, et même une référence indiscutable, tant il est vrai qu'en ce domaine les auteurs de fiction ont écumé la réalité, n'hésitant pas à la déborder, donnant alors libre cours à une inventivité débridée, en un mot s'assurant le succès par leur capacité à faire du neuf dans l'art de refroidir, de l'inédit dans l'habileté à trucider.

\*

Mais quand on est un tueur professionnel, on a ses préférences, on a ses habitudes. On ne peut du reste être compétent dans tous les domaines. Le choix que fait le tueur au début de sa carrière est parfois le fruit du hasard, le résultat d'un concours de circonstances, mais il y entre toujours quelque chose de ce qu'il est, un je-ne-sais-quoi qui fait de ce choix le produit de sa personnalité. Plus tard, lorsque la méthode et la technique se seront affirmées, elles apparaîtront comme la signature du tueur, un identifiant de son acte, à l'instar de la patte du peintre ou de la petite musique de l'écrivain, et seront devenues constitutives de sa personnalité.

S'il fallait établir une classification rapide pour dire qui est le tenant de quoi, nous pourrions, grosso modo, distinguer deux catégories : il y a ceux qui chourinent et ceux qui flinguent. Mais cette vision est réductrice car, d'une part elle exclut certaines pratiques originales, comme par exemple le recours à l'explosif, et de l'autre elle mérite d'être corrigée pour rendre compte de la répugnance que manifeste le tueur professionnel à utiliser l'arme blanche, celle-ci demeurant, à ses yeux, l'apanage du crime crapuleux. Remarquons enfin que l'auteur traite ici d'un sujet qu'il ne connaît pas et qu'il ne s'est livré à aucune étude sérieuse pour remédier à son ignorance. Peu importe, vous dites-vous, qu'attend-il donc pour nous parler de K.

\*

Eh bien, pour en revenir à K, précisons d'emblée qu'il appartient à la deuxième catégorie. K est un flingueur. Il a toujours eu une attirance pour les armes à feu, s'en tenant cependant à celles qui sont portables et dont le maniement est suffisamment aisé pour être le fait d'un seul individu, sans que celui-ci n'en ressente de gêne aux entournures, ce qui élimine l'artillerie lourde mais aussi mitrailleuse et bazooka. Notez que K ne joue pas non plus de la clarinette, entendez par là qu'il se refuse à user de la mitrailleuse, cet outil malpropre et bruyant qui arrose sans discernement, non seulement la cible à atteindre, mais aussi et surtout ses alentours immédiats. Sans doute maintenant comprenez-vous mieux pourquoi, à propos de l'affaire Barthelouze, K n'hésite pas à dire, au risque de paraître dénigrer un confrère, qu'elle a été menée avec beaucoup de légèreté. Le fait que, par surcroît, l'arme de la gare de Lyon soit une kalachnikov donne à cette histoire une connotation idéologique qui ajoute au déplaisir de K.

Par comparaison, quelques mots sur ce qui s'est passé à Milan. Quand ? En décembre dernier. Quoi ? L'assassinat d'un grand industriel allemand. Où ? Milan bien sûr, plus précisément à proximité de la stazione centrale, dans l'une des artères qui prennent naissance à la piazza Duca d'Aosta. Les circonstances ? Herr von X, appelons-le ainsi, a été abattu alors qu'il sortait d'un hôtel de classe dont le directeur a demandé que le nom ne soit pas mentionné ici, n'ayant pour tout garde du corps qu'une call-girl des plus ravissantes, comme elles le sont généralement lorsque la tarification de leurs prestations atteint un certain niveau. La fille a été mise hors de cause dès le début de l'enquête, ce qui est une preuve supplémentaire de la bonne préparation de l'opération, car en réalité... Bon. L'arme ? Un rifle d'origine américaine, modèle déjà ancien mais d'une grande fiabilité et d'une utilisation plaisante, agrémenté d'un silencieux, ainsi que d'une lunette bricolée par K lui-même autour d'une optique Zeiss, léna, ex-RDA. La balle, de fabrication artisanale, montre toute l'ingéniosité de son créateur si l'on en juge par les dégâts que causa ce projectile

de calibre modeste à l'intérieur de la boîte crânienne de von X.

Que peut-on ajouter ? La police repéra aisément d'où le coup de feu avait été tiré : du deuxième étage de l'hôtel en vis-à-vis, une chambre occupée depuis l'avant-veille par un individu d'un certain âge, dont le personnel et quelques clients n'avaient retenu que l'élégance raffinée, sobre mais raffinée. Il avait déclaré s'appeler Eulenspiegel et parlait l'italien avec une telle aisance qu'elle en faisait oublier son fort accent bavarois. Ah si ! Monsieur le commissaire ! J'oubliais de vous dire que lorsqu'il passait dans le couloir, il abandonnait toujours derrière lui quelques notes d'un air d'opéra. Italien, oui, bien sûr ! Verdi, Puccini, Bellini... Non, pas Wagner. Si vous voulez mon avis, l'homme de la Tétralogie... Bah non, c'est tout.

K avait abandonné sa chambre depuis déjà vingt minutes lorsque la police y pénétra. Elle ne releva aucun indice autre qu'une douille en laiton poli, percutée depuis peu et que le laboratoire ne parvint pas à faire parler.

\*

La relation qui vient de vous être faite de K dans ses œuvres confirme, consolide, complète ce que vous saviez déjà. Mais avancer dans la connaissance d'un personnage n'a d'autre résultat que de repousser la frontière de ce qui, en lui, nous est encore inconnu. Sans doute aimeriez-vous savoir, par exemple, d'où vient l'engouement de K pour les armes à feu. Sur ce point l'auteur est assez mal renseigné. Il sait pourtant avec certitude que K possède une jolie collection à l'enrichissement de laquelle il consacre beaucoup de temps et d'argent. Il sait aussi que K aime à y puiser pour son travail, utilisant rarement la même arme pour

deux contrats différents. Mais les origines de cette collection sont incertaines. Le bruit court, mais faut-il croire une rumeur ? que K commença de très bonne heure à amasser ce qui devait devenir son musée personnel, et que les toutes premières pièces qui y figurent sont un vieux pistolet à amorces rouillé et une petite carabine à bouchon dont on dit qu'elle fonctionnerait encore.



### 3. Killer. b.

Je suis un homme en colère.

Je ne supporte plus cet auteur qui me ridiculise, qui fait de moi un être falot, maniéré, imbu de lui-même. Cet auteur qui va même jusqu'à m'inventer une famille ! De quel droit, hein, je vous le demande, de quel droit se le permet-il ? Un écrivain - mais est-il un écrivain ? – ne peut faire n'importe quoi avec ses personnages. Le fait qu'il ne s'agisse pas d'êtres de chair et de sang ne change rien à l'affaire.

Je ne parle pas uniquement pour moi, je ne prends pas en considération mon seul cas personnel. Car les autres, Martine et Georges, ne sont pas logés à meilleure enseigne, même si le traitement qui leur est infligé emprunte d'autres voies. Ces créatures plongées dans le malheur, rongées par la souffrance, et qui s'apprêtent à commettre l'irréparable chacune à sa façon, l'auteur n'a pour elles aucune pitié véritable. Comme au bord d'une rivière où toutes deux se noieraient, il les regarde se débattre au milieu des remous, dans le courant qui les emporte. Sans broncher, sans intervenir. Il est l'entomologiste pervers observant la lente agonie de l'insecte qu'il vient d'épingler sans l'avoir endormi. Sa plume est un scalpel qui dissèque à vif corps et cœurs et tranche dans le foisonnement palpitant des âmes.

\*

Vrai, cet homme se prend pour Dieu.

Mais il n'est que l'apprenti sorcier qui conjure ses angoisses, le jeteur de sorts qui exorcise ses obsessions. Dans la pénombre trouble d'une arrière-boutique où flottent en suspension des vapeurs d'encens, il plante des aiguilles dans des rudiments de poupées façonnés par ses doigts malhabiles, et croit voir s'échapper des blessures infligées, précieuses et rares, quelques gouttes de sang.

\*

Cet homme-là règle ses comptes. Avec la mort, les femmes, l'amour, le sexe. Avec lui-même. Il imagine inventer la vie mais se débat dans les tourments de la sienne propre. Il gère sa solitude à la petite semaine alors qu'il pense explorer l'insondable. Il cherche à oublier la peur qui le tenaille en créant des chimères sur lesquelles il pourrait s'apitoyer.

Mais il n'a de vraie pitié que pour lui-même.

\*

Que sait-il de moi, ce tourmenté du ciboulot, cet écrivillon mal dégrossi, pour ironiser sur mes origines et me décrire en une espèce d'aristo décadent, un fils de bourgeois dégénéré, un fin de race ?

J'ai connu une jeunesse sans histoire, dans une famille sans histoire. Italienne, ce point est exact. Je ne vous raconterai pas les circonstances qui m'ont conduit à devenir ce que je suis, – je veux dire un tueur professionnel –, vous seriez surpris de la banalité de la chose, vous vous diriez que cela aurait pu aussi bien vous arriver à vous.

Oui, je suis un être cultivé, raffiné. Est-ce une tare ? Tous les tueurs à gages doivent-ils, comme le héros de Graham Greene, avoir un bec de lièvre, un père criminel qui récidive et que l'on pend, une mère qui s'égorge dans sa cuisine ? Doivent-ils nécessairement connaître une existence misérable, solitaire, être méprisés de tous et porter la haine en eux ?

J'adore la musique, j'aime les femmes et je m'interroge sur Dieu. Bref, je suis un être normal et j'aime la vie. Pas vous ?

Ah ! Un dernier point : je ne rêve pas. Plus exactement, je n'ai jamais le moindre souvenir des rêves que je fais.

\*

Monsieur mon auteur, il faut que je vous dise.

Lorsque la réalité vous dérange, vous la tournez en dérision. Mais quelle idée vous a pris de faire de moi l'un de vos personnages ? Maintenant que je suis là, installé dans votre roman, je vous embarrasse. Vous vous apercevez un peu tardivement que vous n'êtes pas en mesure de traiter un tel sujet. Vous pensiez que la fantaisie suppléerait l'incompétence et c'est un fiasco.

Je traverse les pages que vous écrivez sans que le papier garde l'empreinte de mon passage, car vous m'avez

gratifié de l'inconsistance d'un ectoplasme. Comment voulez-vous que le lecteur s'attache de près ou de loin à un être de si peu d'épaisseur ? Les mondes dans lesquels nous évoluons, vous et moi, sont trop distants l'un de l'autre pour que vous ayez du mien l'intelligence qui vous permettrait de me donner cette densité qui me fait défaut. Enfermé que vous êtes dans votre petit univers étriqué, vous ne pouvez pas savoir. Vous ne pouvez même pas imaginer, autrement que de façon surréaliste.

Il vous faudrait en effet plonger en apnée dans l'ombre et le silence des abysses de la société, atteindre ces profondeurs où le sang et la sueur exacerbent les appétits féroces des monstres qui les hantent, vous laisser sombrer jusque dans ces abîmes dont les eaux agitées parlent des combats que s'y livrent les grands prédateurs. Mais vous n'avez pas le souffle nécessaire, vos poumons ne supporteront pas, ils imploseront.

\*

Vous ne pouvez savoir, vous ne pouvez comprendre. Ma colère est vaine et je vous l'abandonne. Il me faut maintenant regagner l'ombre et le silence des grands fonds. Il n'est que temps.

### 3. Martine. a.

Martine faxe. Alors que dans quelques heures elle va tuer Pierre, Martine faxe. Le temps passe, le moment approche : Martine faxe encore et toujours. Comme si elle voulait meubler les derniers instants qui la sépare de ce qu'elle a décidé d'entreprendre. Comme si cela lui permettait de ne pas y penser, de garder ses distances. Tuer le temps avant de tuer Pierre. Et pourtant, mais est-ce paradoxal ? l'inspiration qui guide sa main puise à la source unique de la douleur qui habite sa conscience.

C'est un peu comme pour un départ en vacances. Tout est prêt mais on est en avance, on attend le taxi pour se rendre à l'aéroport. Alors on s'occupe l'esprit et le corps, sans évacuer pour autant le souci du départ et du voyage. On va vérifier pour la troisième fois que l'on a fermé le gaz, que les billets d'avion sont bien rangés là où ils doivent l'être, et puis l'on passe un coup de fil à la voisine pour lui demander de venir arroser les plantes de temps en temps. Excusez-moi, j'espère que cela ne vous dérangera pas trop, je n'avais plus du tout pensé à vous le demander. [...] Oui, dans un quart d'heure. [...] Oui, je l'espère aussi. Merci. Et merci aussi pour mes plantes !

\*

Maintenant, il faut que je vous dise que le prochain fax de Martine constitue à mon sens un dérapage fâcheux dont je ne voudrais pas que vous me teniez responsable. Oui, je sais, je l'ai remarqué aussi : j'ai dit "Je". Mais ne mélangeons pas tout, je vous en prie, laissez-moi continuer. Donc, s'agissant de Martine, je tiens à vous déclarer que je n'accepte pas sans regimber cette tentative de débordement de l'un des personnages. En aucun cas, je l'affirme, il n'y a dérive personnelle, glissement voulu vers je ne sais quel démon du moment, manœuvre destinée à masquer la fadeur de la mixture par l'ajout intempestif d'une forte pincée d'épices, subterfuge grossier visant à embobiner le lecteur, racolage éhonté sur la voie publique. Au risque de me répéter, je dirai que le passage qui suit ne relève pas d'une volonté délibérée de plaire ou de choquer et que l'auteur laisse à Martine le soin d'assumer ce qu'elle écrit. Et au lecteur celui de se réjouir ou de s'offusquer, selon que Martine lui paraîtra délicieusement érotique ou scandaleusement pornographique, voire bêtement vulgaire.

Vous vous demandez peut-être pourquoi j'insiste tant ? Je vais vous le dire. C'est parce qu'il y a déjà le cas de Georges. Georges aussi pose problème même si, jusqu'à présent, il se sort plutôt à son avantage d'une situation que je n'hésiterai pas à qualifier de scabreuse. Je serais mortifié, oui, mortifié de vous savoir penser que se dévoile maintenant au grand jour ma véritable intention, tenue camouflée pendant quelques dizaines de pages : écrire, disons-le crûment, un bouquin de cul.

Je sens que vous hésitez. Faut-il le croire ? Ne nous abuse-t-il pas ? Ne continue-t-il pas de nous mener en bateau ? Quel crédit accorder à un auteur qui s'est déjà montré d'esprit changeant, d'humeur versatile, et n'hésitant pas à s'en vanter ? Mes déclarations ne vous suffisent pas. Vous souhaiteriez que je vous donne des preuves de ma bonne foi. Ce n'est pas facile ce que vous me demandez là ! Comment vous répondre... Écoutez, je vous propose que nous en revenions à Martine, que nous essayions de nous rapprocher d'elle, tout près, plus près encore s'il est possible.

Faisons le point.

La situation : [...] *nous sommes en plein drame*. [...] *Pierre a rompu*, [...] *Martine a épuisé toutes les stratégies de reconquête*. [...] *Martine a décidé de tuer Pierre*.

Un baroud d'honneur : [...] *Martine faxe*. *À quelques heures du moment où elle va tuer Pierre, elle faxe*.

Que peut-elle bien lui raconter ? Qu'elle va le tuer, bien sûr, mais encore ? Et pourquoi "bien sûr" ? Il faut attendre le deuxième billet de cette curieuse correspondance à sens unique pour que Pierre se voie annoncer par Martine sa mort prochaine : [...] *écoute bien : je vais te tuer, Pierre*. [...] *Quand ? Mais aujourd'hui, tout à l'heure*, [...]. Avant d'en arriver là, Martine aura dû à nouveau, et pour une dernière fois, crier à Pierre son désespoir, s'y replonger tout entière, faire revivre dans un espace et une durée réduits, quelques pages, quelques dizaines de minutes, l'errance qui fut la sienne pendant toutes ces dernières semaines, les luttes et les défaites, les soubresauts de vie et la mort lente, et le refus constant, malgré tout, de se résigner. Ce n'est qu'alors, au terme de cet ultime retour sur sa souffrance, tandis que le temps passe et que le moment approche, que Martine saura dire à Pierre qu'elle a choisi de le tuer, lui annoncera cette décision prise depuis déjà une semaine, car il y a bien préméditation, il ne peut en être autrement, il a fallu préparer, fixer l'instant, les circonstances, trouver l'arme. Oui, au fait, cette arme, d'où provient-elle ?

Maintenant libérée, Martine tue le temps avant de tuer Pierre. Alors que le temps passe et que le moment approche, elle s'offre un intermède : ce sera le troisième fax. Elle va s'y livrer à un jeu cruel, un jeu destructeur, un jeu où il n'y aura que des perdants. Destructeur ? Mais que reste-t-il donc à détruire ? Oh ! si peu ! Il reste à parfaire la destruction en laissant s'exprimer cette part de haine qui dort nichée au

fond de tout grand amour, ce cancer qui n'attend pour se réveiller et dévorer son hôte que le moment opportun.

Que peut-on ajouter d'autre ? Qui pourra croire à la véracité de la séance d'onanisme ? Qui n'aura pas envie de sourire au déballage sordide qui lui fait suite ? Martine obscène : tu parles ! Naïve, ça oui ! Méchante et naïve, bête et naïve, désespérée et naïve. Émouvante de naïveté. Simplement émouvante.

Martine est émouvante. Il n'y a rien à ajouter.

### 3. Martine. b.

(10h41)

Tout le monde est à son poste ? Bon, tant mieux ! Vous ne le regretterez pas. Non non, ne prenez pas cet air outragé. Je sais parfaitement que ma littérature vous passe entre les mains avant de parvenir à Pierre. D'ailleurs vous n'avez pas de scrupules à avoir. C'est pas tous les jours qu'on a l'occasion de s'amuser dans votre boîte. Alors quand ça se présente, il faut en profiter !

Pierre, tu es bien le dernier de ton étage à lire ce que j'écris. Tu vas voir, cette fois-ci tes collègues auront eu de quoi se régaler. Quand tu auras lu, rien que d'y repenser tu rougiras puis blêmiras puis rougiras à nouveau et ainsi de suite. Parce que je vais être obscène. Mais alors là franchement obscène. Ah oui ça tu n'imaginais pas. Tu me trouvais même un peu timide dans certaines circonstances. Tu disais que je ne me laissais pas vraiment aller, que j'extériorisais pas assez. T'extériorises pas assez, mon chou. On a l'impression que tu t'emmerdes. Ben dis donc, Pierrot mon cœur, tu sais que tu es perspicace toi ?

Allez, ladies and gentlemen, ça va commencer.

\*

Par l'habillement. Un corsage blanc sans manche, en soie. Peut-être pas de la vraie, mais c'est bien imité. C'est léger, transparent, suggestif. Une jupe noire courte serrée, un peu moulante si tu vois ce que je veux dire. Nu-pieds. Pas de bijoux, pas de maquillage. Je viens de prendre un bain, je me sens très détendue. Je suis assise sur le bord du tabouret de piano, juste en face de la grande glace de tante Marie. Comme ça je vois en même temps : c'est plus facile pour raconter. Ce qui n'est pas facile par contre c'est d'écrire au fur et à mesure. Il y aura forcément du décalage !

Écoute bien (je sais, c'est idiot de dire ça à quelqu'un qui lit !). Le corsage n'est pas rentré dans la jupe, il est par-dessus la jupe. Je ne l'ai pas boutonné, juste enfilé. Entre les bords on aperçoit un peu de peau encore dorée à souhait. Le soleil des îles grecques ! Juste une bande de chair qui tranche sur le blanc du corsage. On ne voit pas les seins, on les devine, parce qu'ils gonflent le tissu et que celui-ci est un peu transparent, mais ça je l'ai déjà dit. Les tétins et leurs aréoles dessinent de part et d'autre deux ocelles au pourtour bistré (\*). Je caresse mes seins, mes mains les englobent, une pour chacun, par-dessus le corsage, because le contact du tissu sur la peau. Ils sont gonflés maintenant. Ils sont arrogants et leurs pointes durcies s'exacerbent au contact de mes paumes (\*).

J'ai relevé ma jupe avant de m'asseoir. Au-dessus des fesses. C'est plus pratique parce qu'elle est vraiment serrée cette jupe. Je n'ai d'ailleurs pas tiré la fermeture éclair. Je crois que j'ai pris un peu de poids pendant les vacances. La cuisine grecque ! J'écarte les cuisses. Tu as vu, je n'ai pas de petite culotte. Le velours est doux sur la peau, et en même temps ça picote un peu parce que le velours c'est fait

---

\* Les trois phrases signalées par un astérisque donnent au propos de Martine une dimension soudainement poétique qui peut surprendre. Il est manifeste, bien que l'auteur ne soit pas en mesure d'avancer de titre, qu'il s'agit d'emprunts à un ou plusieurs ouvrages de caractère érotique. Nous serions étonnés si nous apprenions que Martine utilise les seules ressources de sa mémoire. Il est plus raisonnable d'imaginer qu'elle s'est livrée à un travail de recherche préalable, et qu'un livre est là, ouvert, posé sur ses genoux. Tout cela concourt à douter de la réalité du spectacle qu'elle nous donne à voir ou, pour le moins, de la spontanéité de son organisation. (N. de l'A.)

d'une multitude de petits poils courts serrés les uns contre les autres. On dirait une petite brosse, une petite brosse raide et douce à la fois, mais surtout douce. Le noir de ma petite fourrure se confond avec le noir du velours.

De ma main gauche (celle qui n'écrit pas !) je me caresse la chatte. Ma main descend, puis remonte et recommence. Mon index s'insinue dans la touffeur humide (\*). Il s'y enfonce puis en ressort. J'y mets deux doigts maintenant et je vais plus profond, jusqu'à ce que ma main vienne buter à l'entrée du vagin contre les lèvres. Je force un peu. C'est doux, c'est bon, c'est onctueux. Je mouille.

S'il faut te mettre les points sur les i : je me masturbe, je me branle, je me fais des mimis. Je peux te donner d'autres détails si tu veux, prolonger la description, te parler par exemple de mon petit zizi qui n'en peut plus d'être titillé. J'oubliais que lui et toi ça fait deux, que tu n'as jamais vraiment voulu t'y intéresser, que tu n'as même jamais très bien compris ce que c'était. Tu as tort, petit Pierre, parce que le clitoris d'une femme c'est doux et sensible. Très sensible. Fragile et délicat. Et ça mérite beaucoup d'égards et de tendresse.

\*

Alors les mecs, ça vous passionne ? T'imagines tes collègues, Pierre, à lire tout ça ? Jette un coup d'œil autour de toi. Ils doivent plus pouvoir tenir leur queue dans leur pantalon. Au fait, on va voir si tu les connais bien tes collègues !

Tu te souviens, Sébastien, quand tu me disais (c'était quand les nouveaux bureaux ont été inaugurés) : Comment il est Pierre au lit ? Tu dois pas trop t'éclater hein ! Faudrait

peut-être que tu ailles voir ailleurs ! Moi, c'est quand tu veux. Tu sais, on peut très bien s'arranger ça tous les deux sans qu'il le sache.

Et toi, Mathieu, pour les trente ans de Pierre, la main au cul dans le couloir de l'appart et le pelotage en bonne et due forme. Faut dire que t'étais un rien bourré !

Tu vois comment ils sont tes collègues, mon petit Pierre ? Tu savais pas tout ça, hein ? Il faut dire que toi de ton côté ! Si tu leur racontais je suis sûre que ça les intéresserait beaucoup. Tiens, en attendant, on va s'amuser encore un peu !

\*

Tu es à quatre pattes devant moi. Chemise, caleçon et chaussettes. Super érotique ! Tu fais le petit chien. Ouah ouah ! Oh il est beau le petit chien, il est content, il frétille de la queue ! Viens petit chien, approche-toi. Tu t'approches. Viens me lécher. Tu me lèches la minette. Doucement, grand brutal ! Ouah ! ouah ! Il est mignon, le cadre sup, en caleçon et chaussettes, en train de faire le petit chien. Regarde-les, ils sont tout rigolards. Ils imaginent la scène. Tu veux pas leur montrer comme tu sais bien faire le petit chien, sur la moquette du bureau, au vingt-sixième étage, en costard trois pièces et en cravate ?

\*

Tu sais Pierre, je n'étais pas timide. C'est plutôt toi qu'étais pas à la hauteur. Tu n'as jamais vraiment su t'y prendre avec moi. Les préliminaires comme on dit, ça n'a jamais été ton fort. Les caresses de ta part, les vraies, celles qui vous chamboulent de partout, j'ai toujours pu me les accrocher. Quant au reste, je vais te dire, côté appareillage c'est pas terrible ! Avec ta petite bite tu risques pas de déformer ton pantalon ! Quand on baise avec toi, mieux vaut avoir une imagination débordante. D'abord ça marche pas à tous les coups ton engin. Et quand ça marche il y a intérêt à se dépêcher. Vite vite c'est là qu'il faut le mettre ! Allez perdons pas de temps, la baudruche se dégonfle si vite. Trop vite. On reste sur sa faim. Y'a plus qu'à finir ça toute seule parce que toi t'es déjà en train de roupiller.

\*

Qu'est-ce qu'elle en pense de tout ça la jolie secrétaire ? Elle l'a déjà essayé le Pierre ? Elle a trouvé ça comment ? Pas formidable hein ? Très décevant même. Mais elle sait rester à sa place. Surtout que les places elles sont chères par les temps qui courent. Et puis le harcèlement sexuel dans cette boîte ça n'a pas encore droit de cité.

Et si on parlait de Véronique, ma grande amie Véro, que tu me disais : Rien que de la voir j'ai la bite et les couilles comme si j'avais passé trois jours dans un frigo. Merci pour l'élégance ! Tu veux que je te dise Pierre ? On a drôlement rigolé toutes les deux quand elle m'a expliqué le rentre-dedans que tu lui as fait le soir où j'étais allée voir Maman qui n'était pas bien. Véro qui n'a jamais pu te saquer, qu'elle me disait toujours : Je sais pas comment tu peux vivre avec un mec pareil. Eh bien elle m'a tout raconté, Véro, et elle mimait, elle imitait ta voix. Qu'est-ce qu'on s'est

marré ! Alors ma petite chatte, on s'ennuie pas trop toute seule ? On n'a pas envie que quelqu'un vienne un peu s'occuper de tout ça, et puis de ça aussi ? Hum ? Tu parles comme elle t'avait attendue. De toutes mes copines il n'y a pas plus grande baiseuse que Véro.

\*

Bon. C'est pas tout ça, Pierre, on cause, on cause, mais le temps passe et le grand moment approche. Il faut que je me prépare. Sans rien oublier. Je pourrai encore t'envoyer un fax. Le dernier. Pour te dire adieu.

### 3. Georges. a.

Georges.

Ah ! Georges ! Cet homme, par son désespoir, inspire la sympathie. Évitions de parler de pitié, je pense qu'il détesterait cela.

Georges. Je suis sûr que vous auriez aimé le connaître avant l'accident. Qui était-il alors ? Que pourrions-nous broder autour du peu que nous connaissons de lui, ces quelques éléments qu'il nous a livrés ?

Georges, un homme d'une cinquantaine d'années, une certaine expérience de la vie du fait de cet âge-là, mais pas seulement. Un être qui a saisi au vol, comme on attrape un moucheron, les opportunités de l'existence, et qui n'a jamais aimé que le hasard lui dicte sa loi.

Et Béatrice, me direz-vous ? Car vous n'avez pas oublié que Georges était marié. Béatrice ! On disait Béa. Elle est morte dans l'accident, tuée sur le coup, mais de cela vous vous souvenez aussi. Georges n'en parle pas. Peut-être de la pudeur. Il doit se sentir responsable.

Ce vieux camion bringuebalant, Georges aurait dû l'éviter cent fois. La vitesse, sans doute. Béatrice tuée sur le coup, lui dans cet état, et le silence.

\*

Le silence ?

Enfin,... pas tout à fait.

\*

Bah oui, quoi, moi j'l'ai bien connu, vu qu'c'était mon voisin. Oh ! depuis une paie, au moins douze ans... Oui c'est ça, douze ans, c'est l'année où le p'tit a eu ses oreillons, alors pensez si j'm'en souviens ! Ça f'sait un bout d'temps qu'le pavillon était à vendre. Ben c'est qu'le terrain est grand, alors forcément c'était pas donné ! Ils l'ont donc acheté en... z'avez qu'à faire l'calcul. Douze ans. Oui, çui-là, à côté du mien. Sympas ? Oui, si vous voulez, on peut dire ça comme ça. Ouais... Elle surtout. Mais j'ai déjà raconté tout ça au journaliste quand il est v'nu m'voir. Remarquez qu'j'ai rien lu su'l'journal. l'mettent bien c'qu'ils veulent, allez ! Enfin voilà... Elle, elle était gentille. Ma femme, elle l'aimait bien. Hein, Rose, la Béa, tu l'avais à la bonne ? Et pourtant ma femme c'est une personne réservée. Attention ! pas une timide, une réservée, e's'lie pas facilement, et pas avec n'importe qui. La voisine, c'était un'p'tite bonne femme qu'avait tout l'temps l'sourire. Même que ça d'vait pas êt' toujours facile avec lui ! C'est pas qu'c'était un méchant, mais il était spécial. Fallait voir comme i'la conduisait, sa bagnole. Z'aviez intérêt à planquer les chiards et les clébards ! Alors c't'accident, ça m'a pas tellement étonné, pensez ! Vous l'avez vue sa voiture, après ? C'est qu'c'était pas beau à voir ! C'est surtout triste pour m'dame Béa, pas vrai ? pa'c'que lui ! Qu'est-c'qu'il a pu lui en faire voir ! C'était un chaud lapin, si vous voyez c'que j'veux dire. Scusez-moi, mais il avait tout l'temps la queue en vadrouille. Z'avez qu'à d'mander à Rose. Oh non ! J'ai pas dit ça ! Ben dame ! e's's'rait pas laissée faire ! L'aurait p'us manqué qu'ça ! Enfin c'était un drôle de

zèbre. Pourquoi « c'était" ? Vous savez, vu comme il est maintenant, on peut pas dire qu'il est encore vraiment vivant. Ah ça ! j'l'aimais pas trop, mais j'aurais jamais voulu qu'ça lui arrive. Le Bon Dieu, i' fait bien c'qu'il veut ! l'nous d'mande pas notre avis. Voulez qu'j'vous dise ? M'dame Béa, c'est elle qu'a l'plus de chance. Comme dit ma Rose, sûr qu'à c't'heure elle est au paradis. L'aura bien mérité. L'en a cassé des couples, lui, dans l'coin. Et puis, une jeunesse, ça lui f'sait pas peur non plus. l'courait après tout c'qui bouge. Des fois, pour rigoler, j'disais à Mirza, Mirza c'est not'chienne, j'disais à Mirza : fais gaffe à ton cul, Mirza, on sait jamais ! Alors, vous pensez, c'te pauvre Madame Béa, elle en a vu de toutes les couleurs. Comme on dit, elle a dû en avaler des couleuvres.

\*

Ah ! Béatrice ! Je t'aimais mal, c'est vrai, mais je t'aimais. Ce vieux camion bringuebalant, je l'aurais évité cent fois. Mais tu t'es jetée sur moi comme une folle et nous l'avons percuté de plein fouet. Tu vois où nous en sommes ? Toi là-haut, et moi, ce qu'il reste de moi, ici-bas, livré à la vengeance des femmes.

Je suis sûr que tu en ris !



### 3. Georges. b.

C'est le soir, ou peut-être déjà la nuit, alors que les néons se sont tus et que le hublot central ne dispense plus lui-même qu'une lumière indécise. Je ne dors pas, je ne pense pas, je suis absent et mon regard se perd dans l'immensité obscurcie du plafond marin. Elsa est sortie de ma vie mais je l'ignore encore. Personne ne m'a rien dit. Elsa ne m'a rien dit.

Le cri des néons qu'on rallume et leur clarté brutale qui se stabilise après quelques spasmes m'arrachent à ma torpeur. Tu es là, dans l'encadrement de la porte. Depuis combien de temps ? Je n'ai pas entendu la porte s'ouvrir. Tu es là, campée sur tes jambes, les mains dans les poches de ta blouse blanche. Les poings fermés, sans doute. Depuis combien de temps ? Je n'ai pas entendu le gémissement des gonds. Tu es là, tu me regardes de ce regard qui s'échappe par en dessous de tes sourcils. Tu m' observes, tu me jauges. Depuis combien de temps ?

Depuis combien de temps étais-tu là, dans l'encadrement de la porte, à m'épier par-dessous tes sourcils, dans la lumière indécise du hublot central ? Quelle combinaison compliquée de tes neurones malades a ensuite décidé de mettre un terme à la clandestinité sournoise de cette observation, donnant l'ordre à ta main de relancer le grésillement geignard des néons ? Me vois-tu mieux ainsi, insolé par tes soins ? Oui, peut-être, mais non, n'est-ce pas ? la raison est autre. Tu as signé ta première agression pour me révéler ta présence et me laisser imaginer le manège auquel tu te livrais, – ton regard silencieux dans la pénombre. Une pression nerveuse de ta main sur

l'interrupteur et je découvre ton existence, et je te hais déjà de te savoir exister.

Tu demeures immobile sur le seuil de la porte. Immobile et muette. Tes lèvres minces ne disent rien, n'expriment rien. Tes yeux sont fixés sur moi, froids et lisses. De ton être, ainsi figé sans expression, semble cependant s'échapper des ondes dont la vague se propage jusqu'à moi et me gifle : Ainsi c'est ça le phénomène ! Eh bien ! mon bonhomme, il va te falloir désormais compter avec moi !

Brusquement ton corps s'anime, tu tournes les talons et sors de la chambre. L'obscurité m'a été rendue, la porte a claqué, tu as disparu mais ta présence ne s'est pas dissipée.

Tu es Olga, et je sais maintenant que je ne reverrai plus Elsa.

\*

Pourquoi Olga, me diras-tu ? Je veux dire, pourquoi ce prénom ? Je ne suis pas sûr que tu sois en mesure de comprendre, cela exigerait une sensibilité que tu n'as pas, car la sensibilité te fait défaut, Olga, et Olga, pour moi, signifie justement ce défaut de sensibilité.

Si tu n'étais pas cette femme insensible, – mais tu ne serais pas Olga –, il me suffirait de te dire : Écoute la musique des mots et tu comprendras. Elsa, Olga. Olga, Elsa... Écoute. Elsa, une aile d'oiseau qui froisse la tiédeur parfumée de la nuit. Olga, le claquement rauque d'un bec rapace dans l'air sec et glacé. Mais cela te dépasse, cela n'est pas accessible à tes poings fermés au fond de leurs poches, à tes lèvres minces et serrées, à tes yeux qui regardent par-dessous les sourcils.

Si tu n'avais pas cette dureté rédhibitoire, je te dirais, – mais ce serait alors inutile - : Ferme les yeux et vois. Elsa, une photo aux couleurs soyeuses, chaudes, apaisantes, avec un flou léger, un flou qui fait que les formes se fondent, ou plutôt s'interpénètrent, comme sujettes à une subtile osmose. Olga, le noir et blanc d'un cliché de reportage, sans nuance de gris aucune, la crudité du noir et du blanc, l'abrupte précision du trait, l'implacable nudité des surfaces qui se côtoient en s'ignorant.

Mais que puis-je dire, Olga, que tu puisses comprendre.

\*

Le lendemain se confirma la révélation que j'avais eu lors de ton apparition nocturne : je ne reverrais plus Elsa. Tu la remplaçais. J'allais devoir compter avec toi. Tu entrais dans ma vie en t'engouffrant dans la déchirure de l'absence d'Elsa. Cela déjà suffisait à te rendre insupportable.

Dès le matin, tu as vaqué à tes occupations, indifférente à moi, à ma présence, comme si j'étais un objet parmi d'autres, dans le fouillis de l'appareillage médical dont le démantèlement avait commencé. Je n'étais moins de soins, signe que d'un certain point de vue j'allais mieux, j'étais tiré d'affaire, mais aussi et surtout que le peu d'évolution constaté dans le retour d'une quelconque motricité, incitait à penser qu'il était inutile de continuer à me consacrer autant de temps et de sollicitude.

Lorsque l'heure de la toilette arriva, tu fis mine d'afficher le même calme désintéressé, la même attitude routinière, mais l'activité machinale de l'éponge parcourant mon corps en tous sens ne parvint pas à dissimuler ta

curiosité. Ton regard s'était posé sur mon sexe endormi, incapable de s'en détacher, dans l'attente du réveil annoncé. Quand l'érection se produisit, tu t'obligeas à retenir toute réaction, mais tu ne pus empêcher, tandis que la pression de l'éponge se faisait plus forte, ce léger tressaillement des lèvres, cette espèce de rictus, peut-être ta façon à toi de sourire. Ainsi la copine avait dit vrai, ce n'était pas des boniments. Surprenant, invraisemblable, mais incontestable. Voyez-vous ça !

Tu terminas la toilette sans faire le plus petit commentaire, sans prononcer la moindre parole, sans qu'un quelconque son ne sorte de ces lèvres à nouveau serrées, une fois évanoui cet ersatz de sourire qui y avait flotté un instant. Tu dois être muette ! Et moi qui croyais que tu n'avais aucune qualité !

\*

Deux ou trois jours passèrent ainsi, et puis un beau matin je compris que quelque chose était changé, qu'il y avait de la nouveauté dans l'air, que tu n'étais plus exactement la même. J'aurais dû me méfier, me dire que cela ne présageait rien de bon. Le regard en coin, la démarche chaloupée, alanguie, le geste fébrile, le visage légèrement congestionné comme sous l'effet d'une pommade rubéfiante. Je m'interroge. Que t'arrive-t-il donc ? Je ne vais pas tarder à le savoir. La toilette commence, l'éponge s'active, je bande, tu souris. Un véritable sourire, un sourire de satisfaction non retenue. Tout se passe alors très vite. De ta poche tu sors ce que je ne comprends être un préservatif qu'au moment où d'une main experte tu en fais usage. Tu escalades le plateau, retrousses ta blouse, me chevauches. Ton vagin engloutit ma verge et tu te mets en

branle. Tu besognes avec l'énergie de quelqu'un qui pratique un massage cardiaque. Je perçois le couinement du plateau et le bruit sourd et sifflant de tes poumons. Tu redoubles d'efforts et un râle s'exhale maintenant de ta gorge, d'abord grave et discontinu. Marquant le tempo il s'enfle peu à peu, change de registre, devient plus saccadé, pour finalement se muer en une longue plainte aiguë qui vient mourir sur tes lèvres désormais ouvertes, alors que ta tête s'est renversée et que ton regard a chaviré.

\*

Je ne peux évoquer ces souvenirs sans raviver la souffrance. Tu m'avais violé, il n'y a pas d'autre terme. De ce moment et jusqu'à mon départ, je fus l'objet docile de ton plaisir, le pic sur lequel tu venais chaque matin t'empaler. Usant jour après jour de ce dernier fragment de vie qu'offrait encore mon corps détruit, c'est à mon âme que tu t'en prenais, la désintégrant avec une belle insouciance, dévastant le lieu ultime, le dernier refuge. Jour après jour.

Ce fut l'un de ces matins, au cours de l'une de ces séances, que ma main droite se crispa, mais tu ne le vis pas. Pouce replié vers la paume, doigts refermés sur lui, jointures qui blanchissent, mais tu ne le sus pas. Jour après jour, ce poing en se fermant signifia ma honte et ma révolte, témoigna de la salissure qui envahissait le moindre recoin de mon être, atteignait la plus profondément cachée de mes cellules. Tu ne vis rien, tu ne sus rien.

\*

Le jour de mon départ, Olga, où étais-tu ? Rien dans l'air, aucune onde maléfique, aucun courant délétère ne permettait de déceler ta présence.

Sur ma valise, posée sur une chaise auprès du fauteuil roulant, un post-it. Sur le rectangle noir de ma valise, le carré jaune et lumineux d'un post-it. Un post-it et trois mots.

Merci. Bonne chance.

**4.**



\*

Ainsi j'ai dit "Je". Je l'ai dit sans effort, je l'ai dit sans y penser, dans le feu de l'action. Martine nous a fait un caprice, je n'avais pas prévu, je ne pouvais pas imaginer. Je me suis senti obligé de fournir une explication. Comme sommé de m'expliquer. Sommé, c'est cela. Et sans que j'y prenne garde, la nécessité de m'expliquer a engendré celle de m'impliquer.

Le "Je" me présente à visage découvert. Mais il ne faut pas s'y tromper, tout n'est qu'une question de style, donc d'apparence. Peut-être le "Je" ne va-t-il livrer que la superficialité du "Moi", plus attentif que je pourrais être maintenant à essayer de maîtriser le non-dit. Lorsqu'une barrière tombe, on peut être tenté de construire un mur pour la remplacer.

A moins que le contraire ne se produise, que le "Je" ne soit libérateur et qu'une véritable déferlante ne vienne chambarder l'ordonnancement de mon écrit. Que je me mette à parler de moi, oui, de moi et encore de moi. Qui sait si, en définitive, je n'ai pas cela en tête à mon insu depuis le début, si ce dessein occulte ne transparaît pas dès la première page, la première ligne, le premier mot, si cette chose ne s'est pas nourrie au fil des paragraphes, parasite prospérant au sein de mon œuvre, la dévorant de l'intérieur, s'enflant, s'enflant, jusqu'à en éclater, alors qu'en toute bonne foi je n'étais préoccupé, du moins le croyais-je, que du sort de mes personnages.

\*

Quoi qu'il en soit ce "Je" inopiné a déjà fait des petits. Je ne saurais plus m'en passer désormais. Peu importe les conditions de sa gestation, cette difficulté à venir, à se frayer un chemin. Peu importe qu'il ait attendu pour paraître que je ne sois plus sur mes gardes, qu'il ait profité d'un moment d'inattention, qu'il se soit engouffré dans l'entrebâillement d'une porte.

Mon écriture va s'en trouver modifiée, positivement modifiée : allégée, fluidifiée, plus digeste. Un style plus sobre, moins tarabiscoté. Vous devriez, lecteur, y trouver votre compte : une littérature d'un meilleur aloi et une plus grande simplicité dans les rapports que l'auteur entretient avec vous, – ou que vous entretenez avec lui.

Bien sûr, nous n'en sommes pas encore au "Tu" et au "Toi". Peut-être ne le souhaitez-vous pas. Nous n'avons pas atteint ce niveau d'intimité, nous nous connaissons depuis trop peu de temps. Je n'ai pas encore derrière moi cette œuvre riche, dense et volumineuse dont d'autres peuvent s'enorgueillir, au point pour certains d'en prendre à leur aise et de se comporter vis-à-vis de leurs lecteurs affectionnés comme en territoire conquis.

J'aimerais pourtant que la connivence ne soit pas absente de notre relation, j'aimerais voir de la complicité s'installer entre nous, comme le plaisir de s'être connus, d'être allés quelque temps de conserve. J'aimerais, le moment venu de nous quitter, que nous en éprouvions quelque regret, mais que soit plus fort cependant le souvenir de ce qui aura été partagé.

\*

Dire "Je". Je ne pensais pas que ce serait aussi facile. Je croyais que le "Je" n'était pas fait pour moi, que j'avais le nombrilisme trop pudique, que je devais abandonner à d'autres cette capacité de se projeter dans l'imaginaire, de l'envahir au point de le phagocyter, à moins que ce ne soit celle de se laisser investir par lui jusqu'à s'y perdre et ne plus se reconnaître ailleurs.

Dire "Je". Laisser le doute s'installer chez le lecteur ou bien au contraire jouer cartes sur table. Jouer le jeu du "Je". Cela m'a toujours fasciné.

*« Je venais de finir à vingt-deux ans mes études à l'université de Gottingue. »*

Dire "Je" et se placer d'emblée au cœur de la chose écrite, en son centre géométrique. Car il y a de la géométrie dans tout cela. Et de la dialectique.

*« Je forme une entreprise qui n'eut jamais d'exemple, et dont l'exécution n'aura point d'imitateur. »*

Dialectique géométrique qui veut qu'un cercle ne soit pas connaissable sans son centre, et que le centre séparé de son cercle ne soit plus qu'un point parmi les autres.

*« Mes chers amis, je vous savais fidèles. »*

Être le centre autour duquel gravite le monde, l'univers tout entier n'étant en dernière analyse que la réunion hasardeuse, l'arrangement singulier, l'assemblage excentrique d'une infinité de points qui tous se prennent pour le centre du monde.

*« Longtemps, je me suis couché de bonne heure. »*

Le "Je" a ses vertus.

\*

La tentation est grande, arrivé en ce point, d'abandonner mes personnages, de les laisser aller seuls vers leur destin, de ne plus me préoccuper que de moi.

Ou alors de leur confisquer ce "Je" dont ils avaient jusqu'à peu l'apanage. M'en réserver l'usage exclusif, qu'ils ne soient plus qu'au travers de moi, de ma façon de parler d'eux, de les mettre en scène, de les manipuler. Leur enlever tout espoir d'émancipation.

Ou entrer moi-même dans l'histoire, devenir l'un des personnages, le héros inattendu mais incontournable, deus ex machina dégringolant des cintres.

\*

A moins que je ne change rien et me laisse porter par les événements.

C'est cela, ne changeons rien, laissons faire. Je crois que c'est mieux ainsi.

Une autre fois peut-être, un autre livre...

## 4. La Défense.

monter dans le ciel pour  
l'admirer. Imagine ! Tu travailles dans cette tour, oui, cet  
immense phallus d'hématite noire, un bureau tout là-haut...  
Bon, eh bien disons pas trop haut,

*ben j'étais en ligne avec daniel et ça*

au vingt-sixième étage

*avec mon nom ça suffit elle n'a pas besoin de*

par exemple. Tu t'es fait engueuler par le boss, ou bien t'as  
des problèmes de cœur. Tu vas à la fenêtre, oui, le hublot si  
tu veux, enfin ce qu'il y a, et tu regardes en bas. Le bassin  
Agam. Zen !

Tu as remarqué le type là-bas dans son fauteuil  
roulant ? Ça fait un moment qu'il est là, au milieu. Non, je ne  
l'ai pas vu arriver. Il doit cailler. Oui, il a une couverture, mais  
il doit cailler quand même. Qu'est-ce qu'il peut bien

*et la place des reflets elle doit être en dessous si j'te dis*

*te demande si tu as déjà pris des sandwichs là dans cette*

foutre !

Il tourne le dos à la Grande Arche, on a l'impression qu'il regarde le soleil. C'est exactement ça. Il est en communion avec le soleil ! Bizarre, tout de même.

Attention ! Laisse passer la moto !

Normalement non, mais pour les besoins du

*en gros on va fournir l'onduleur c'est-à-dire c'est nous qui le fournissons c'est écrit*

service,

je ne sais pas moi, des trucs à livrer. Remarque, le type de la moto, c'est pas un livreur. Tu as vu comment il est sapé ? Tu as vu sa cravate ? Tiens, je le vois, il est garé sur le côté du CNIT, un peu à l'écart.

*ok d'accord ok bonhomme salut bill*

*donc elle n'est pas choisie la plate-forme alors*

\*

*tout un tas de trucs sur les machines et en plus ça n'servira jamais*

*the thing is he was left unsupervised he had all the time to*

*et qui c'est qu'je vois qui vient vers moi je te le donne en*

*écoute on va là C'est aussi un self-service*

Bon, c'est pas tout ça, mais il faudrait qu'on y pense nous aussi. Je commence à avoir sérieusement la dalle. Si on tarde trop il n'y aura plus de place nulle part.

Fais attention, tu vas bousculer



#### 4. Killer. a.

La roue tourne, elle passe de l'un à l'autre. K se présente à nouveau sur le devant de la scène. Je ne tire, il me faut vous l'avouer, que peu de satisfaction à retrouver cet individu. Quelle idée m'a pris de faire de lui l'un de mes personnages ! Maintenant qu'il est là, installé dans mon roman, il m'embarrasse. Je m'aperçois un peu tardivement que je ne suis pas en mesure de traiter un tel sujet. Je pensais que la fantaisie suppléerait l'incompétence et c'est un fiasco.

Oui, je sais, vous avez déjà lu cela. Je ne fais que reprendre les propos de K lui-même. C'est que je suis assez d'accord avec son analyse. Il me fustige avec vivacité, certes, mais l'essentiel du contenu est pertinent. Ne soyez donc pas surpris que les pages qui suivent empruntent beaucoup à ce qu'il dit. Un plagiat, si vous voulez.

\*

Un fiasco ! Rétrospectivement, je crois pourtant m'être attelé à la tâche avec tout le sérieux dont je suis capable. Mais la distance qui sépare les mondes dans lesquels lui et moi évoluons est trop grande. Enfermé dans mon petit univers étriqué je n'ai pas du sien l'intelligence qui me permettrait de lui donner la densité qui lui fait défaut. Car il

est bien question de cela. Avec l'inconsistance d'un ectoplasme, K traverse les pages que j'écris sans que le papier garde l'empreinte de son passage. Comment pourriez-vous vous attacher un tant soit peu à un être de si peu d'épaisseur ?

A y regarder de plus près, la source de mes difficultés réside avant tout dans mon absence de sympathie pour K. Voilà qui explique que je ne sache comment parler de lui, par quel bout le prendre, ni avec quelles pincettes. Pour échapper aux effets de cette gêne qu'il m'inspire, j'essaie, tentative illusoire, de nous divertir à ses dépens. Si la réalité vous dérange, tournez-la en dérision !

\*

Car la réalité est dérangeante et l'aversion ressentie n'est pas un sentiment simple. À première vue il n'y a pourtant guère de problème : comment ne pas éprouver de la répulsion à l'égard de qui tue pour de l'argent, uniquement pour de l'argent, des gens qu'il ne connaît pas, qu'il n'a le plus souvent jamais vu auparavant ?

Vous êtes d'accord, à moins bien sûr que vous n'ergotiez, que vous n'isoliez tel ou tel élément de la phrase qui précède, que vous ne disiez par exemple qu'il est sans doute plus aisé de tuer quelqu'un que l'on ne connaît pas, ou qu'il est parfois des circonstances dans la vie où tuer... Vous êtes d'accord, et si vous ergotez ce n'est que pur jeu intellectuel, manière de débattre avec moi, pour le plaisir.

Alors continuons la partie, voulez-vous. Est-ce que vous et moi, vous ou bien moi, vous par exemple... L'idée ne vous a-t-elle jamais traversé l'esprit que... Pour de l'argent,

beaucoup d'argent, énormément d'argent. Non, ne croyez pas devoir vous offusquer, puisque ce n'est qu'un jeu !

À moins qu'il ne s'agisse plus véritablement d'un jeu ? Ainsi, si je vous dis : plongez en apnée dans l'ombre et le silence de vos propres abysses, atteignez ces profondeurs où le sang et la sueur exacerbent des appétits insoupçonnés, laissez-vous sombrer jusque dans ces abîmes dont les eaux agitées parlent des combats que s'y livrent des sentiments inavoués. Vous avez le souffle nécessaire, vos poumons le supporteront, ils n'imploseront pas !

\*

Pardonnez-moi, mais il s'agit d'un roman, et je dois vous donner l'impression de l'avoir oublié, ou c'est tout comme. Il est fréquent, dans un roman, que l'auteur sollicite l'inconscient du lecteur, mais il le fait subrepticement, sans en rien laisser paraître. En aucun cas il ne prendra le lecteur par la main pour l'entraîner dans cette part de lui où règnent des ténèbres inexplorées et labyrinthiques. Si l'auteur est habile, l'inconscient du lecteur deviendra son interlocuteur véritable, le complice de ses menées. Ensemble ils se joueront du lecteur lisant, le manipulant à plaisir, sans que les effluves de leurs ébats ne parviennent jusqu'à lui et ne troublent ses sens.

Mais à tout bien considérer, le seul inconscient que l'auteur puisse se permettre d'exposer à la vue et aux coups est le sien propre.

\*

La raison de mon aversion pour K ne tient pas tant à son statut de tueur qu'à ce que j'entrevois d'obscur en moi m'ayant conduit à faire de lui l'un de mes personnages. Pardon ? Oui, sans doute, il y a aussi Georges et Martine, et je n'éprouve pour eux aucune hostilité. Il faut donc admettre que K a son utilité, que sa présence est expédiente, qu'il sert d'exutoire, et que par lui s'écoulent des sécrétions secrètes et malignes.

Ridiculiser K : je ne peux vous reprocher de penser qu'en ayant choisi cette voie je me sois laissé aller à une certaine facilité. Il était aisé d'en faire un être falot, maniéré, imbu de sa personne. Une espèce d'aristo décadent, un fils de bourgeois dégénéré, un fin de race. Aux antipodes de Raven.

Nous sommes loin en effet du héros de Graham Greene, de son existence misérable, de sa solitude, du mépris dont il est l'objet, de la haine qui le taraude. La face de K ne s'enlaidit pas d'un bec de lièvre, le père de K n'est pas un criminel récidiviste que la société a pendu, la mère de K ne s'est pas égorgée dans sa cuisine.

Mais pourquoi tous les tueurs à gages devraient-ils être ainsi ? N'est-il pas plus raisonnable de penser que la plupart sont des gens ordinaires, des gens comme vous et moi ? Je me suis efforcé de faire oublier ce que cette pensée a de désagréable. J'ai fait de K une sorte de gentleman-killer un tantinet surréaliste, à l'écart des normes généralement admises.

Alors bien sûr, l'épisode des origines de K a été inventé de toutes pièces. Car la jeunesse de K est sans histoire, dans une famille sans histoire. Italienne, oui, c'est vrai. Je ne vous dirai pas quelles circonstances l'ont conduit à devenir ce qu'il est, un tueur professionnel, vous seriez

surpris que ce soit si banal, vous vous diriez : Cela aurait pu aussi bien m'arriver...

K : un être cultivé, raffiné, qui adore la musique, aime les femmes et s'interroge sur Dieu. Bref, un être normal et qui aime la vie. Comme vous et moi sommes. Ou souhaiterions être.

\*

On écrit avec l'impression de pouvoir tout se permettre, ou presque. Les personnages que l'on crée ne sont pas des êtres de chair et de sang. Alors on s'octroie le droit de les observer comme l'entomologiste regarde vivre et mourir les insectes. Tout cela n'est pas exempt d'une certaine cruauté.

Ainsi Martine et Georges. Des créatures plongées dans le malheur, rongées par la souffrance, et qui s'apprêtent à commettre l'irréparable chacune à sa façon : j'ai bien peur qu'il ne me faille admettre ne pas éprouver pour elles une vraie pitié. Comme au bord d'une rivière où toutes deux se noieraient, je les regarde se débattre au milieu des remous, dans le courant qui les emporte. Sans broncher, sans intervenir.

Si je ne craignais que la grandiloquence de la formule ne vous fasse sourire, je dirais que la plume d'un auteur est un scalpel qui dissèque à vif les corps et les cœurs, et tranche dans le foisonnement palpitant des âmes.

\*

L'Écrivain, l'écrivain avec un e majuscule, celui que vous et moi côtoyons par nos lectures, ne venez pas me dire qu'il se prend pour Dieu ! Il n'est que l'apprenti sorcier qui conjure ses angoisses, le jeteur de sorts qui exorcise ses obsessions. Dans la pénombre trouble d'une arrière-boutique où flottent en suspension des vapeurs d'encens, il plante des aiguilles dans des rudiments de poupées façonnés par ses doigts malhabiles, et croit voir s'échapper des blessures infligées, précieuses et rares, quelques gouttes de sang.

C'est sa manière à lui de régler ses comptes. Avec la mort, les femmes, l'amour, le sexe. Avec lui-même. Il aimerait inventer la vie mais se débat dans les tourments de la sienne propre. Il gère sa solitude à la petite semaine alors qu'il rêve d'explorer l'insondable. La peur le tenaille et les chimères qu'il poursuit ne sauraient la dissiper.

## 4. Killer. b.

Ne rien laisser au hasard. Il saura bien intervenir lorsque bon lui semblera, pour ajouter cette pincée d'impondérable sans laquelle toute action humaine sombre dans la routine et dans l'ennui.

\*

Le véhicule : une moto. Moto volée. En Allemagne. La filière habituelle. Nouvelle immatriculation, papiers en règle, des faux impeccables, le travail de Fred, un pro, no problem.

La moto. Choisie sur catalogue. Kawa Zéphyr 750. Cylindrée confortable mais sans démesure. Modèle assez répandu, non ostentatoire, ne retiendra pas l'attention.

La moto. Machine récente, 93, faible kilométrage, révisée pour la circonstance, parfait état de marche, le plein fait. Va bene.

Couleur de la moto : un bleu profond, non métallisé, n'attirera pas l'œil. La machine est propre mais ne rutil pas. Brillance des chromes atténuée, risque amoindri de réflexion intempestive du soleil.

La moto. M'attend dans une remise. Adresse de la remise, clé de la remise, OK. Sur place, papiers de la moto,

clé de la moto, casque. Indispensable, le casque. Pour la circulation.

La moto. No problem.

\*

L'arme. Un revolver. Collection personnelle. Il m'a été offert par le comte de Carboni en échange de l'oubli d'une dette de jeu. Une arme rare, elle lui venait de son père, il y tenait beaucoup, je ne lui ai pas laissé le choix. Mon cher, vous ne me laissez guère le choix ! Mais puisque mon honneur est à ce prix... C'est la seconde fois que je l'utilise. Ce sera la dernière. L'occasion ne s'en représentera pas.

Le revolver. Smith and Wesson. Crosse présentant de belles incrustations d'ivoire, canon et platine finement ciselés. Modèle de l'entre-deux-guerres, techniquement dépassé, un peu lourd, mais solide et fiable, aucun risque d'enraiment. No problem.

Le revolver. Une arme connue seulement de quelques collectionneurs, photographiée dans "Connaissance des Armes", numéro 132, novembre 1948, page 56. Ne figure dans aucun fichier de police. La balle qu'elle expédiera résistera aux investigations, gardera l'anonymat, ne se mettra pas à table.

Puisqu'on en parle : les munitions. 38 Special (\*). Projectiles de fabrication artisanale, travail personnel. Un savoir-faire qui se perd.

Un revolver, donc pas de silencieux. C'est prévu, voir plus loin. OK, tout est OK.

---

\* La "38 Special" est antérieure à la "357 Magnum" qui n'apparut qu'en 1935. (N. de l'A., pour une fois documenté)

Le revolver : couché sur une serviette de bain pliée, dans un sac de cuir noir à bandoulière. Le sac est porté en position ventrale et repose sur le réservoir de la moto. Fermeture velcro. Aucun risque d'enraiment.

Le revolver. No problem.

\*

L'habillement. En rapport avec le lieu de l'intervention. Style dignitaire d'entreprise à forte valeur ajoutée. Surveste de cuir noir, pour la moto. Ouverte sur le costume. Costume gris, croisé, Hugo Boss. Classique, sobre. Chemise bleu ciel. Cravate.

Ah ! la cravate ! La cravate doit se voir, elle doit attirer l'œil, retenir le regard. Seta pura, Roma. Chatoyante mais raffinée. Attachante. Elle seule doit imprimer la rétine des témoins. Non, je ne vois pas, quelqu'un comme vous et moi, un homme d'un certain âge, d'une élégance... Ah ! on vous l'a déjà dit ! Je n'ai remarqué que sa très jolie cravate. De couleur vive, mais pas criarde. De la soie italienne, sans nul doute. Il semblait attendre quelqu'un et sifflotait en l'attendant. Un air d'opéra. Verdi, Puccini, Bellini... Je ne saurais vous dire. Oui, italien, l'opéra. Comme la cravate. Non,... à part la cravate, je ne vois pas.

Chaussures à lacets, cuir noir, semelles antidérapantes. Fabrication anglaise, modèle sport, seyant même à la ville.

Gants. Chevreau noir.

L'habillement. No problem.

Le trajet.

Se rendre à la remise. Taxi à l'hôtel dans vingt minutes, me dépose place de l'Opéra. Métro. Tickets de métro, OK. Ligne 3, direction Pont de Levallois. Changement à Saint-Lazare, ligne 13, Saint-Denis-Basilique. Descendre porte de Saint-Ouen. Il reste trois cents mètres à parcourir. À pied.

De la remise à La Défense. Moto. Boulevard périphérique, Porte Maillot, avenue de la Grande-Armée, etc.

Le trajet a été reconnu trois fois, dans des conditions similaires : un jour de la semaine, en fin de matinée, par beau temps. Arrivée prévue sur le site à midi moins dix. Battement de trente minutes pour faire face aux aléas.

Midi vingt : installation sur l'esplanade au point P. Le point P a été choisi à l'extérieur de la zone de migration des touristes. Pas de touristes, donc pas de photos.

Midi vingt : impératif. Respecter cet horaire. Au besoin faire tranquillement une ou deux fois le tour du centre d'affaires par le boulevard Circulaire.

Midi vingt. Il reste un quart d'heure pour réaliser l'intégration dans l'environnement du motard, de son engin, de sa surveste de cuir, de sa cravate, and all that kind of things. Se fondre dans le paysage.

Un quart d'heure. Impératif. Moins d'un quart d'heure, l'osmose avec le milieu ambiant n'a pas eu le temps de se faire. Plus d'un quart d'heure, la présence du motard, de son engin, etc. devient anormale, donc suspecte.

Après l'action, no problem. Direction porte Maillot, abandon de la moto dans le parking du Palais des Congrès. RER. L'hôtel, y récupérer ma valise. Taxi. Gare de Lyon (ah ! l'affaire Barthelouze !), TGV. Billet, réservation, OK.

Tout est OK.

\*

L'homme. Photo découpée dans un magazine. Londres, il y a six mois, au sortir d'une party chez Lady Beach.

L'homme. Un petit homme. Un homme d'habitudes, pas de surprise : loden, petit chapeau tyrolien, petites lunettes rondes. La barbe en moins. Photo retouchée en conséquence.

L'homme. Mémorisé. Photo inutile. Détruite. No problem.

\*

Action !

En attente au point P, en retrait du CNIT.

L'homme sort du CNIT à 12 h 35, accompagné de deux proches collaborateurs et d'un garde du corps. Acheté, le garde du corps. Très cher. Trop cher, mais ce n'est pas mon problème. Les marteaux piqueurs se mettent en branle : ils avertissent de la sortie de l'homme, ils couvriront le bruit de la détonation.

Action. Ouvrir le sac. Vérifier la position de l'arme dans le sac. Laisser le sac ouvert. Contact. Cinquante mètres à parcourir. Au ralenti. Ronron du moteur.

Stop. Laisser le moteur tourner. Un pied à terre. Le revolver. Je tire. Pan ! Une seule détonation, un seul coup de feu, une seule balle.

La moto démarre, sans hâte. C'est terminé. No problem.

\*

Régler ma note d'hôtel.

\*

Bon ! Alors, on y va.

#### 4. Martine. a.

Oui, au fait, cette arme, d'où provient-elle ? Question pertinente. Je vais essayer de vous fournir une réponse qui vous satisfasse. Ce sera l'occasion d'en apprendre un peu plus sur Martine.

\*

Alors, l'arme, dites-moi, quelle en est la provenance ? Bonne question ! Comment Martine s'est-elle procuré ce pistolet automatique de calibre sept soixante-cinq ? Pan pan pan !... Six balles dans le chargeur.

Bon...

Eh bien voilà ! Ce pistolet appartenait à son père qui le ramena d'Algérie où il servit près de deux ans et demi, mêlé bien malgré lui à ce qu'il était de bon ton d'appeler une opération de maintien de l'ordre, à moins qu'il ne s'agisse de pacification, mais d'une pacification d'un genre si particulier qu'il en revint tout chamboulé. De retrouver sa maison vide n'arrangea rien, bien au contraire. Josette (sa femme) s'était enfuie du domicile conjugal abandonnant la petite Martine (leur fille) alors âgée de vingt-deux mois. Ses parents (à lui) l'avaient recueillie (Martine) et...

Non, cela ne colle pas du tout. Ne serait-ce qu'en raison des dates : si l'on s'en tenait à cette version, Martine aurait dans les quarante ans, or elle est bien plus jeune, vingt et quelques, pas plus. On ne peut tout de même pas écrire n'importe quoi. Un minimum de cohérence est due au lecteur. Voyons voir...

Le père de Martine était bien en Algérie durant la période évoquée, mais il était alors célibataire. Il ne s'est marié que bien plus tard, en 1972, déjà vieux garçon, trop perturbé jusqu'alors par ce qu'il avait vécu pour songer à épouser qui que ce soit. A l'issue de son service militaire, il avait été repris par le patron qui l'employait auparavant. Une boîte qui fabriquait du matériel électronique. C'est là qu'il connut celle qui allait devenir sa femme puis la mère de Martine. Elle était sa cadette d'une dizaine d'années. Elle venait d'être embauchée et travaillait dans le même atelier que lui. C'est pourquoi... (On est en 71. Quelques mots rapides sur leur liaison, leur mariage en 72, alors qu'elle est enceinte de Martine. Son décès à lui, en 87, d'un cancer.)

Cette version tient mieux la route. Elle est cohérente du point de vue de la chronologie. Mais celle-ci devient trop pesante, elle envahit tout. Je suis là avec ma calculette à vérifier qu'il n'y ait pas de lézard. Cela se sent. Et pourquoi cette importance accordée au père de Martine ? Il n'est après tout que le vecteur choisi pour l'introduction de l'arme. Il faut recentrer sur Martine et lui offrir un passé plus en rapport avec la destinée d'une héroïne de roman.

Cette fois-ci je crois que je tiens la bonne entrée. Martine quitte ses parents à 15 ans. Elle fuit ce milieu familial dans lequel elle étouffe. (On pourra développer, mais en évitant les accents mélodramatiques. Ne pas jouer par exemple la carte d'un père alcoolique aux pensées incestueuses. Suggérer plutôt une crise d'adolescence. C'est classique et parlant. Le lecteur trouvera dans sa propre existence de quoi étayer la thèse.) Simple crise d'adolescence, mais dont on ne peut sous-estimer l'ampleur. Martine a pris très tôt l'habitude d'aller jusqu'au bout de ses actes. Elle se réfugie chez son oncle Antoine, le frère aîné du

père, un demi-frère plutôt, vieux garçon, ancien d'Algérie. Il va finir d'élever cette gamine comme s'il s'agissait de sa propre fille. (Un type bien. Faire un portrait sympathique de l'individu. Un marginal mais un type bien. (Le "mais" est de trop.)) Antoine meurt en 1992, d'un cancer. Martine, qui a alors vingt ans (Le problème de la chronologie est réglé avec sobriété !), hérite de tout, y compris de cet automatique enveloppé dans un linge, impeccablement entretenu, huilé juste ce qu'il faut, ne présentant aucune trace de rouille.

Le chargeur était à part. Martine le trouva dans un autre tiroir.

\*

Vous vouliez apprendre comment Martine s'était procuré l'arme avec laquelle elle doit tuer Pierre ? Je suis en mesure de vous le dire. Mais êtes-vous certain que le fait de le savoir revête un si grand intérêt ?



## 4. Martine. b.

(12h02)

Mon dernier fax, Pierre. Il faut que je fasse court, je n'ai plus beaucoup de temps. J'aurais pourtant tellement encore à te dire !

\*

J'ai honte, Pierre, je n'ai jamais eu aussi honte de ma vie. Mais qu'est-ce qui m'a pris ? Où en suis-je donc arrivée pour écrire des choses pareilles ? Bien sûr, toi tu n'as pas cru tout ce que j'ai raconté, tu n'as pas cru que je faisais tout ça. Devant la glace de tante Marie ! Jamais je n'oserai plus me regarder dans une glace.

Je te demande pardon. Tu vois bien que ça ne peut plus continuer. Je deviens folle. Oh ! je n'ai rien changé à mes projets, mais je suis encore plus désespérée, je touche le fond, Pierre, le fond de tout. Je vais te tuer parce que je l'ai décidé, parce que je te l'ai dit, un engagement que j'ai pris, mais je sais que je n'y verrai pas plus clair. C'est comme s'il n'y avait plus de vie après. Déjà maintenant il n'y a plus de vie. Tu sais, Pierre, je crois qu'ensuite je me tuerai aussi. Ça ne changera pas grand-chose, je suis déjà morte.

Toi et moi, on est déjà morts. Ce que je vais faire c'est juste pour régulariser tout ça, parce que les autres ils le savent pas encore qu'on est morts. Il leur faut les corps, avec des trous dedans et du sang autour, des corps qui ne bougent plus, qui ne parlent plus, qui ne font plus rien. Rien.

Tu parles d'un gâchis ! Tout ça pour une pétasse que t'as pas pu t'empêcher de baiser. Non, c'est même pas ça, Pierre. Que tu t'envoies en l'air avec une autre, c'est pas vraiment ça qui compte. C'était pas la première ! Et puis si, ça compte, seulement jusque-là j'avais fait avec. Mais là, Pierre, c'était différent. On était en vacances, nos premières vacances rien que nous deux. C'était la première fois qu'on partait comme ça. Le soleil, la mer et tout, comme dans la chanson. La Grèce quoi. Je n'avais jamais été aussi heureuse de ma vie. Surtout avec ce secret que j'avais gardé pour moi, cette chose que je ne t'avais pas encore dite, que je n'ai toujours pas pu te dire, ce projet installé dans ma tête. Pas seulement dans ma tête. C'était pas encore sûr, mais moi je le savais déjà.

J'avais bien vu qu'elle te tournait autour, cette garce, avec ses allures de pute. Toi, tu prenais ça à la rigolade : Tu crois tout de même pas que je saute sur le premier cul qui passe, surtout que celui-là il doit être sacrément fréquenté, une vraie autoroute ! On avait ri, ton humour macho me faisait encore rire. J'aurais pourtant bien dû me douter que tu n'étais pas aussi regardant sur la marchandise, j'aurais bien dû me rendre compte que tu me menais en bateau. Cet intérêt soudain pour quelques pierres et de soi-disant conférences d'archéologie ! Ce ne sont que des pierres, mon p'tit chou. Même pas des ruines, il n'y a rien qui tient debout ! C'est pas la peine que tu te forces à venir avec moi. C'est pas parce que ça m'intéresse que ça doit t'intéresser aussi. Monsieur s'intéresse aux vieilles pierres qu'il dit, et moi je me retrouve seule à faire la sieste, seule sur la plage. A lire et à faire des mots fléchés. Fallait bien que je m'occupe ! Drôle de fin de vacances !

Quand l'autre saleté a téléphoné, j'étais dans notre chambre, je t'attendais, j'allais enfin pouvoir t'en parler parce

qu'il n'y avait plus de doute, c'était certain. Et c'est là que le cauchemar a commencé. Et depuis ça ne s'est jamais arrêté.

Oui, Pierre, je ne te l'ai pas dit, je n'ai pas encore pu te le dire, tu ne m'as pas laissé le temps, tu ne m'aurais pas écouté, j'ai dû garder ça pour moi. Non, je n'ai jamais pu te dire que j'étais enceinte. Parce que je suis enceinte. Oh je cherche rien en te disant ça. Ça ne change rien. Je n'essaie rien, certainement pas de faire du chantage ou de t'attendrir. Je suis enceinte, c'est comme ça, je te mets au courant et c'est tout. J'attends un bébé, j'ai un petit ange dans mon ventre.

Je viens de te le dire, Pierre, il n'y a rien de changé. Tu penses bien que j'ai eu le temps de m'y habituer, de me demander qu'est-ce que je fais. Mais tu te vois en père ? Moi non, j'arrive pas à imaginer. Et je ne veux pas rester toute seule avec ça. Je ne veux pas rester sans non plus. Alors tu vois bien que cela ne change rien au problème. J'entends d'ici ta secrétaire. Oh ! mais c'est monstrueux, Pierre ! S'il y a un enfant, c'est que ce n'est plus pareil ! Vous vous rendez compte, ce petit être, il n'y est pour rien, lui.

\*

Mais si, mademoiselle sainte nitouche, c'est peut-être monstrueux, mais c'est pareil. Si t'en veux un de gosse, tu demandes à Pierre, il a encore quelques minutes à te consacrer. Pour moi, c'est terminé. Tout est terminé. J'ai tout déballé. Je remballe, je nettoie, je déménage.

C'est le moment le plus difficile. J'ai l'impression que cela fait des semaines que j'envoie des fax. C'est vrai que j'ai tout déballé. Je n'en suis pas très fière. Je crois qu'il faut que j'essaie de ne plus y penser. Essayer. Ne plus penser.

\*

Voilà, Pierre, on essaie de ne plus y penser, on fait comme si. Comme s'il n'y avait pas eu tous ces fax, comme si je n'avais pas écrit, écrit, écrit... Comme si je ne t'avais rien dit. Tu vois, cet enfant, du moins ce qu'il en existe pour le moment, à peine enraciné à l'intérieur de mon ventre, on va dire qu'il n'y en a jamais eu, que je t'ai raconté des histoires, pour que tu aies pitié, pour que tu reviennes, pour que tu aies honte à ton tour, et que c'est pas une bonne solution.

\*

Je suis contente qu'il fasse beau, qu'il y ait du soleil. Je n'aurais pas supporté qu'en plus le temps soit triste. Moi je ne suis pas triste, je ne suis que désespérée. C'est pas la même chose. C'est mille fois pire.

## 4. Georges. a.

Georges est maintenant rentré chez lui. Qu'est-il d'usage de dire en pareilles circonstances ? Ah oui ! Cette maison vide, devenue trop grande pour celui qui n'a plus que sa solitude à y loger. Ou encore : cette maison pleine, emplie de la présence de Béatrice, où chaque pas ne peut éviter de s'inscrire dans le sillage de son souvenir. Le jardin, à votre convenance, maintenant désert et abandonné, ou au contraire peuplé de la voix et des rires de la disparue.

Mais voilà que depuis quelque temps déjà, j'accorde à celle qui fut l'épouse de Georges un intérêt que vous n'étiez pas habitué, lecteur, à me voir manifester. S'agit-il d'un infléchissement du cours de cette histoire, ou reste-t-on dans l'anecdote ? Est-il important, et pour qui, de savoir que la grande bâtisse un peu sévère, plantée dans le milieu d'un vaste jardin sans grâce, fut l'objet, il y a une douzaine d'années, du marchandage acharné de Béatrice, toujours à l'aise en semblable situation, jusqu'à lasser le propriétaire et obtenir de lui plus qu'elle n'en nourrissait l'espoir ? Pourquoi éprouvé-je le besoin de vous dire la métamorphose que subirent la maison et son terrain, la restructuration de l'une et de l'autre, la subtile alchimie des cloisons déplacées et des allées redessinées, l'émergence en deux ans de temps, deux années de patience, d'énergie, de ténacité, de ce qu'il aurait été désormais inconvenant de continuer d'appeler un pavillon, sauf lorsqu'on est un voisin un peu rustre ? Une villa, une maison bourgeoise, voire une maison de maître, c'est ce qu'il faut dire maintenant. L'œuvre de Béa. Béa et les artisans, Béa chez les antiquaires, Béa dans les magasins de décoration, Béa arpentant les pépinières. Une

fée menant tout son petit monde d'une baguette ferme et inspirée. La fée Béatrice.

Cher Maître, vous abusez ! Le héros, votre héros, c'est moi, Georges. Il ne faudrait pas l'oublier. J'espère que tout cela n'est qu'anecdotique et qu'il ne s'agit pas d'un infléchissement du cours de cette histoire. Est-il si important, et pour qui mon Dieu ! de savoir que...

\*

Donc Georges est maintenant rentré chez lui. C'est dans ce cadre encore frémissant d'une vie antérieure qu'il va connaître la dernière femme de sa vie. L'ultime rencontre, celle par qui le processus enclenché aboutira à sa conclusion. Pourtant, même à l'issue de ce qu'il nous aura été donné d'apprendre sur cette période, le suicide annoncé de Georges, s'il s'accomplit, ne sera véritablement compris que si nous acceptons de ne pas nous en tenir aux seules raisons que l'intéressé invoqua lors de sa première intervention dans ce livre.

Que disait-il alors ? Qu'il ne supportait plus le dégoût du viol de son corps et de la désintégration de son âme, qu'il n'acceptait plus l'extrême misère de son être, cette réduction de ce qu'il fut à l'état d'exerciceur des pulsions libidinales de quelques démons femelles en chaleur. A l'exprimer ainsi, le propos est un peu raide, mais la relecture de certaines pages déjà anciennes vous permettra de constater que ce résumé, pour abrupt qu'il soit, est fidèle à ce que Georges déclarait. Cependant, si vous pénétrez plus profondément son discours d'alors, vous serez frappés comme je l'ai été moi-même par ce qu'il peut avoir parfois d'incohérent ou de contradictoire.

Tour à tour véhément et apaisé, Georges oscille sans cesse entre la haine et la tendresse. Il s'adresse à l'ensemble des trois femmes, les poursuivant indistinctement de ses sarcasmes ou de l'amertume de son désespoir. Elles constituent alors comme un club ou une association, Georges emploie du reste ces expressions, et l'on peut croire à l'entendre qu'elles furent présentes ensemble, au même instant de sa vie, agissant de concert. C'est alors qu'il annonce, les dissociant désormais, vouloir prendre congé de chacune d'entre elles en particulier, et notre impression première, nos premières certitudes se trouvent démenties par ce que la suite nous apprend.

Incohérence, contradiction ? Voyons-y plutôt la marque du désarroi, l'expression d'une confusion que Georges entretient sans en avoir conscience, la manifestation d'un trouble inhérent à la décision prise. Nul ne met fin délibérément à sa vie sans entourer son acte de ce qu'il peut avoir d'intelligible pour lui et pour les autres, quitte à trancher dans la complexité réelle des causes et ne tirer qu'un fil de l'écheveau embrouillé des motifs.

Qui pourra dire ce que Georges tait, ce qu'il se cache à lui-même ? Moi, je pense qu'il ne supporte pas la disparition de Béa, les circonstances de sa disparition, le vide engendré par sa disparition. Mais non, pas du tout, il se fichait de Béa comme de l'an quarante, Béa était le cadet de ses soucis, la vérité est qu'il a honte, non pas de ce qu'il subit, mais du plaisir qu'il y prend malgré tout. C'est vous qui le dites, en ce qui me concerne je crois plutôt qu'il craint la rémission qui s'amorce, il a peur de redevenir un être comme les autres. Qu'importe tout cela, pour ma part je me satisfais des raisons qu'il nous donne, pourquoi faudrait-il toujours tout expliquer, est-ce que je sais seulement comment je me comporterais si j'étais Georges.

\*

Je vais devoir vous interrompre car il nous faut maintenant faire la connaissance de Lola. Oh ! excusez-moi, vous ne le savez pas encore, mais cette dernière femme, Georges l'appellera Lola.

## 4. Georges. b.

Une ambulance me ramena à la Gloriette. L'été battait son plein, j'avais été absent plus d'un an. La Gloriette que je n'appelais jamais autrement que "la maison de Béa", comme si je n'y étais moi-même qu'un invité, un hôte de passage. Au fond, c'était bien un peu cela. Bien qu'y ayant vécu douze années de ma vie, jamais je ne m'étais résolu à dire "chez moi", ou même "chez nous".

Lorsque l'ambulance se présenta devant la grille, le portail était ouvert, elle n'eut qu'à le franchir et remonter l'allée de gravillon pour venir s'arrêter devant le perron. L'infirmier et l'ambulancier me sortirent par l'arrière du véhicule, m'amènèrent jusqu'au pied de l'escalier et commencèrent à en gravir les degrés. Je levai machinalement les yeux. Ce fut pour te voir émerger de l'ombre, dans l'embrasement de la porte, les bras légèrement levés, sans raideur, accrochés aux vantaux que tu tirais vers toi, les faisant pivoter sur leurs gonds. Leur rotation achevée, tu restas ainsi, immobile ou presque, animée d'une imperceptible oscillation d'avant en arrière, le corps relâché, divinité offerte au soleil.

Laissant tes bras retomber, tu avanças jusqu'à la première marche du perron, puis t'effaças pour laisser passer le fauteuil que portaient les deux blouses blanches, et nous suivis à l'intérieur de la maison. Je ne me retournai pas, préférant t'imaginer dans le contre-jour, image en négatif de l'image précédente. Je me pris à sourire, me laissant pénétrer par la fraîcheur du vestibule. Oui, je souris : tu venais de m'accueillir à la Gloriette, cette maison où j'avais vécu douze années de ma vie, tu m'avais accueilli comme on

le fait d'un visiteur. Voilà, j'étais en visite. Chez toi, ou cela en donnait l'impression. Tu m'aurais dit : Quel bon vent vous amène ? Mais entrez donc, ne restez pas dehors, que je n'en aurais pas été autrement surpris. Au fond, rien ne changeait vraiment ! Ma maison, la "maison de Béa", était devenue la "maison de Lola".

\*

Oui, j'ai choisi Lola, persuadé que cela te plairait, convaincu que cela te seyait. Le soleil y est pour quelque chose. Lola et le soleil, Lola dans le soleil. Cette façon à toi de lui exposer la plénitude de ton corps, comme si tu appartenais à une tribu primitive dont la langue ignore les équivalents de certains mots, "lascivité" par exemple, ou encore : "indécence", parce qu'ils traduisent des concepts absents de la conscience de cette communauté. Je ne parle pas de ce que je connus de toi par la suite, lorsque j'eus le loisir, au-delà du supportable, de me livrer à une étude approfondie, fouillée, de ton corps et de ses attitudes, mais de cette toute première fois, lorsque tu apparus sur le seuil de la Gloriette. De quelle superbe indifférence aurait-il fallu être frappé pour ne pas remarquer quelle superbe créature tu étais !

\*

La semaine dernière, j'ai fait le nécessaire. J'ai pris les dispositions que je devais prendre afin d'être débarrassé de

toi, qu'il fût mis un terme à ton service, et que se desséchassent du même coup les multiples excroissances malignes que tu y avais greffées. Tu as quitté la Gloriette samedi, en début d'après-midi. Sans hâte excessive, avec la nonchalance altière d'une déité, abandonnant derrière toi le voile de lumière qu'un soleil amaigri s'efforçait de t'offrir. Je t'ai suivi des yeux, te regardant descendre les marches du perron, puis emprunter l'allée, ouvrir le portail de la grille et t'engouffrer dans le taxi que tu avais fait appeler. Avant de claquer la portière, tu te retournas et m'adressas un petit signe de la main. Il me sembla que tu souriais, mais je n'oserais l'affirmer.

Désormais ma vie était en ordre. Il ne me restait plus qu'à m'en séparer. Tout était prêt. Ton départ était la dernière affaire qu'il me restait à régler et c'était fait.

\*

J'avais retrouvé la Gloriette comme si je ne m'étais absenté que quelques heures, au pire quelques jours. Mais je m'exprime mal, car l'accident ayant eu lieu en avril, j'avais en fait l'impression d'être le témoin d'une surprenante contraction du temps ; ainsi, il me semblait qu'en l'espace d'une nuit, le cerisier avait troqué la nacre laiteuse de ses inflorescences contre son équivalent de fruits rouges et charnus surgissant d'un feuillage dense jusqu'alors absent. Non, ce que je voulais dire c'est que cette maison et son jardin paraissaient ignorer l'abandon de quinze mois qu'ils avaient connu. À l'intérieur, rien n'avait été touché, ôté ou même déplacé, le ménage avait été fait et la maison aérée peu de temps avant mon arrivée. Les platebandes et la pelouse avaient l'air de se trouver satisfaites d'une rapide remise en ordre de circonstance.

Mais je m'égare, Lola. Revenons-en à toi, Lola, revenons-en à moi.

\*

De la même façon que je m'étais enfermé dans le silence, je laissais ignoré le recouvrement progressif de ma main droite. Je veillais à ne pas m'en servir en présence de quelqu'un d'autre, et lorsque j'étais seul, je faisais en sorte de n'abandonner derrière moi aucune trace d'une activité qui pût donner à penser. Pourtant, j'exerçais consciencieusement cette partie de mon corps qui avait décidé de renouer avec la vie, lui voyant progressivement retrouver de la force et de la dextérité. Si mon entourage avait été plus attentif, il aurait vu renaître de la masse musculaire en des endroits où peu à peu la chair s'était laissée mourir.

Malgré ce mieux certain, et parce qu'il était encore très localisé, je n'avais aucun mal à donner toutes les apparences de qui est entièrement dépendant des soins et des attentions dont il fait l'objet, et des personnes qui les lui prodiguent. Donc de toi, principalement de toi. Je me pavais le plus clair de mon temps dans ce fauteuil roulant perfectionné dont j'avais fait comprendre que je ne pourrais me passer. Dépense somptuaire s'il en est, et considérée comme absurde par mon entourage. Quelle tête elle doit faire, là-haut, cette pauvre Béatrice, en voyant comment Georges dilapide l'héritage qu'elle lui a laissé ! Si encore il s'agissait d'un engin adapté à sa condition. Mais que voulez-vous que ses pauvres doigts morts fassent de touches à effleurement ? Enfin !

Ce fauteuil, que je commençais à pouvoir utiliser à l'insu de tous, je ne le quittais que pour le lit, non seulement

le soir pour y dormir, mais aussi à certains moments de la journée, sur ton injonction et porté par toi, ce qui demeurerait un exploit bien que je fusse devenu d'une maigreur affligeante. Tu m'y faisais prendre des poses étudiées, en t'aidant de coussins, afin d'enrayer la prolifération des escarres. Il ne se passa rien d'autre dans ce lit, je veux dire : rien entre toi et moi.

\*

Car ton truc à toi, c'était le fauteuil. Invraisemblable ce que tu as pu inventer en te jouant des contraintes de cette structure. Il y avait toi, moi et le fauteuil. Comme une gymnaste élaborant de nouvelles figures aux agrès, tu t'adonnais à la création de variations insensées qui reléguaient les trente et quelques positions au rang d'exercices pour paroissienne timorée. Ta conception du coït ravalait au niveau d'une puérole gesticulation animale les ébats amoureux des couples ordinaires. Tu offrais au monde une version neuve du Kâma sùtra où le high-tech le disputait au religieux. Tu aurais insufflé une seconde jeunesse à l'inspiration vieillissante d'un peintre japonais.

Voilà ce qu'il en fut de ces trois mois, ce que je connus, ce que j'endurai, suite à cette conversation que tu eus avec Olga, oui, Olga, venue à la Gloriette la veille même de mon retour, pour te rencontrer et te faire des confidences sur certaine bizarrerie de mon état. Je n'en dirai pas plus. Je ne me complairai pas davantage à décrire les élucubrations de ta nature fantasque. En ta compagnie je touchai le fond. Tu m'avais définitivement réduit au rôle d'accessoire, de prothèse, je ne gardais plus rien de mon humanité, je me sentais une quantité plus négligeable que le fauteuil lui-même. La honte ne me quittait plus.

Et pourtant, dans le même temps, ma condition physique continuait de s'améliorer. Ma main gauche avait à son tour donné des signes de vie et je commençais à ressentir certains frémissements au niveau des jambes. Il n'était plus déraisonnable de penser qu'un jour je remarquerai. Ainsi mon corps luttait et marquait des points. Où trouvait-il l'énergie nécessaire ? Certes pas dans un mental à la dérive, incapable d'accorder à cette renaissance l'importance qu'elle aurait dû mériter, même si je poursuivais avec conscience la pratique de mes exercices, élargissant leur domaine d'application à chacune des facultés retrouvées. Mon corps ne m'appartenait plus et mon âme était perdue, j'avais renoncé à la rédemption. Il y a maintenant un mois de cela, je décidais de renoncer à la vie.

\*

Tu m'écoutes, Lola, et tu dois penser que tout cela est incroyable. C'est incroyable ! Comment a-t-il pu... ? Oui, comment ai-je pu te cacher à la fois la vie et la mort, le jour et la nuit, le renouveau et l'ultime déclin. Dois-tu louer la force de caractère ou t'émouvoir du dérèglement psychique ? Est-ce mon cerveau malade qui me faisait tantôt être attentif à la chaleur qui se diffusait dans mes tissus, et tantôt rester de glace en me prêtant à tes évolutions de contorsionniste ? Faut-il voir l'effet d'une lucidité rare dans ma décision de sortir de la vie au moment où son bouillonnement se fait entendre à nouveau en moi ? Comment se conjuguent au présent la conscience et la folie, l'ombre et la clarté, le silence et le bruit.

\*

Comment en suis-je arrivé là, moi qui aurais défié Dieu et Diable, et toutes leurs cliques, moi qui ai mis en terre mes parents et n'aurais pas craint d'ensevelir mes enfants si j'en avais eu, moi qui aurais voulu être le dernier des Mohicans.

Moi, dont le plus grand regret fut de n'avoir pu assister au big-bang, et qui m'étais juré d'être présent, quelles qu'en fussent les circonstances, lors de sa réplique dernière.

\*

Nos questions resteront sans réponse, Lola, car maintenant je vais me taire.



**5.**



\*

Les histoires de mes trois personnages concourent dans le temps et dans l'espace. Vous l'aviez compris. Je n'ai donc rien à dévoiler.

Un contrat, un crime passionnel, un suicide : trois morts violentes le même jour, au même instant, au même endroit. Voilà qui est fort de café ! Enfin, il faut laisser aller et voir ce qu'il en adviendra. Quant à moi, je vous quitte, je m'en vais sur la pointe des pieds. Maintenant, oui. Que voulez-vous, je n'ai plus à intervenir dans tout cela. Je ne suis plus concerné. Franchement, j'ai même de la difficulté à imaginer l'avoir été auparavant. Et pourtant !... Curieux, n'est-ce pas ? Bof, ce doit être un syndrome banal, je le reconnaîtrais sans doute comme tel si j'avais plus d'expérience.

\*

Laissons les fils se dénouer, je n'interviendrai plus. Autre chose m'attend, je suis déjà ailleurs. L'écriture d'une nouvelle m'occupe l'esprit. Un projet qui m'est venu un matin en m'éveillant. C'est une histoire assez curieuse, celle d'un... Mais je ne vais pas te la raconter. Peut-être la liras-tu un jour.

Peut-être l'as-tu déjà lue : le parcours du lecteur est si imprévisible ! La lecture du recueil dans lequel elle figure

t'aura incité à celle du roman. Ou il s'agit simplement d'un hasard, au point que t'a échappé que l'un et l'autre sont du même auteur.

Hasards de la lecture ou aléas de l'édition ? Qui sait si ce roman, ma première œuvre : je te l'ai dit, ne devra pas d'être publié au succès rencontré par un recueil de nouvelles non encore écrites. À moins que ce ne soit plus tard, au zénith d'une carrière dont il serait pour le moins prématuré d'augurer ce qu'elle sera de ses balbutiements actuels. Le premier roman jusqu'alors non édité d'un écrivain maintenant incontournable. Certes l'écriture manque encore de rigueur et le style devra s'affirmer, mais l'ouvrage sans prétention dont nous saluons aujourd'hui la sortie en librairie, contient déjà en germe cet univers singulier dont la permanence dans l'œuvre de son auteur la rendra si attachante. Blablabla.

Il se peut aussi bien que ce livre ne soit suivi d'aucun autre, qu'il soit le premier et le dernier. Il se peut même que je renonce à l'imaginer à la vitrine des libraires, ou que je doive essuyer le refus unanime des éditeurs. Qu'il s'endorme pour toujours au fond de mon tiroir. Alors, lecteur, s'il en est ainsi, le fait est incontournable, tu n'existes pas ! Je m'adresse à quelqu'un qui n'existe pas, je soliloque, je me couvre de ridicule – et suis le seul à le savoir.

\*

Je vais te quitter. Tout est dit ou presque, mais l'instant m'intimide. Je m'habitue mal aux adieux. J'aimerais prolonger l'instant. J'ai l'impression qu'un vide va s'ouvrir.

Nous venons de passer un moment ensemble. Tu m'as accompagné jusque là, je t'en sais gré. Si d'occasion tu as manifesté de l'intérêt, de l'émotion, du plaisir, ne serait-ce

que quelques courts instants, si j'ai su faire naître un sourire fugitif ou provoquer une irritation passagère, je m'en féliciterais. Je sais être modeste.

Je t'ai livré une part de moi-même, ma pudeur en a parfois souffert. Il m'est arrivé d'être grave, mais j'ai le plus souvent tenté de recouvrir cette gravité du voile de l'humour, ou même de la dissimuler derrière le rideau de la dérision. Lecteur, n'accorde pas à ce que j'ai écrit plus d'importance qu'il n'est nécessaire ou souhaitable de le faire.

\*

Me voici donc parti, j'abandonne mes héros. Je les laisse poursuivre seuls leur chemin. Et moi, il me faut dès à présent apprendre leur absence.



## 5. La Défense.

la p'tite nana. Elle a l'air nerveuse, dis donc ! Oui, tu as raison, elle a surtout pas l'air dans son assiette. Eh ! vous, Mademoiselle ! Bon, elle entend pas ou elle veut pas entendre. Viens, on laisse tomber. Dommage, moi j'aime bien les petites brunes. Si tu veux, châtain foncé.

Regarde plutôt le type là-bas, avec la blonde sur ses talons. Eux aussi ils ont l'air passablement agités ! Ça doit être sa secrétaire, la pause elle connaît pas, elle continue de bosser ! Et le rapport de monsieur Machin, je l'envoie ou quoi ?

*à mon avis il a bien l'étoffe pour remplacer*

*tu n'sais pas si elle a quelqu'un parce que sinon*

*oui il disait est-ce que c'est plus fiable est-ce que c'est moins*

*et puis il y avait des SOUS à gagner mais c'était vraiment*

\*

Maintenant, j'insiste.

*le mec il dit moi j'suis obligé de dissocier*

Il faut qu'on y aille.

*des bagnoles avec des pare-chocs peints dès que tu touches un peu aïe aïe aïe*

Peut-être  
aux Quatre temps.

*ouais c'était curieux c't'histoire mais après tout*

On aura le choix. Et puis on n'entendra  
plus ces marteaux-piqueurs.

\*

Eh ! mais dis donc, qu'est-ce qu'il se passe !

*autrement on est invité à prendre l'apéritif mais si tu crois que*

C'est un  
coup de feu ça ! Mais si, je t'assure, j'ai entendu comme un  
coup de feu. Ça venait de par là. Regarde, il y a des gens qui  
courent. Je t'assure qu'il s'est passé quelque chose. Viens !

## 5. Killer.

Il fallait avoir l'ouïe fine pour être en mesure d'affirmer : C'est un coup de feu. Même à proximité du lieu où cela s'était produit, rares étaient ceux qui y avaient pris garde dans le vacarme des marteaux-piqueurs, et bien que la détonation ainsi assourdie se trouvât répercutée par les façades du parvis, celle du CNIT et celle en vis-à-vis d'Élysées La Défense. Le va-et-vient des uns et des autres se poursuivait comme si de rien n'était, chacun continuant la discussion dans laquelle il était engagé ou demeurant absorbé dans ses pensées. Ce qui aurait pu être pris pour de l'indifférence, mais qui n'était en somme que l'ignorance de l'événement, ne dura de fait qu'un très bref instant. Le corps, en tombant, attira l'attention des plus proches, et le sentiment du drame qui venait de se dérouler fit soudain irruption dans les consciences. Quelques cris éclatèrent et, dès lors, l'émotion se propagea comme par un effet de souffle.

\*

Le corps s'affaissait lentement, sans hâte, dans la clarté froide du soleil, au midi de cette journée d'octobre. Il semblait glisser le long de lui-même, déjà étranger à ce monde. Une main, dans le prolongement d'un bras, tenta de résister, de se raccrocher, mais elle déchira l'air en vain et

renonça, pour rejoindre le corps dans les derniers instants de sa chute. Les marteaux-piqueurs s'étaient tus. La tête toucha le sol en dernier, et le heurta avec un petit bruit mat, un bruit de rien, mais qui résonna étrangement dans le silence retrouvé. Un premier cri jaillit alors.

\*

Le petit homme en loden gît sur le côté, les jambes repliées, comme un enfant qui dort. Il ne reste de cet être naguère puissant qu'une dépouille inanimée et misérable. Tout pouvoir l'a quitté dans le reflux de la vie. Le chapeau tyrolien repose, ridicule, à quelques mètres de lui. Les lunettes, dont les verres ronds cerclés d'acier sont intacts, demeurent accrochées, insolites, par l'une des branches de leur monture désarticulée. Le trou est rond et propre, presque au milieu du front. D'une narine et d'une commissure de la bouche, deux filets de sang, maintenant figé, se sont écoulés.

Trois hommes entourent le petit homme. Le premier, une main dans la poche de son imper, tient de l'autre un téléphone cellulaire. Il parle vite, il parle fort. Nein, ich weiß nicht. Le second est penché sur le corps. Sa main abandonne le poignet qu'elle tenait. Il écarte les revers du loden, ceux de la veste, colle son oreille à la chemise pour une vaine écoute. Il se relève, il dit : Karl ! il coupe l'air du tranchant de la main, le geste est sec et rapide. L'homme au téléphone transmet. Ja ! Tot !

Le troisième tourne le dos aux deux autres et au cadavre. Un pistolet pend au bout de son bras, et son regard fixe un point, vers l'ouest, l'endroit précis où il a vu disparaître la moto de K, l'endroit par où K est sorti du roman.

\*

Autour d'eux s'est formé un attroupement, assez proche pour ne rien perdre de ce qu'il y a à voir, mais à une distance suffisante pour ne pas y être mêlé directement. Le gros automatique dans la main du garde du corps impressionne. Est-ce lui qui a tiré ? Non, ce ne peut être lui, il est trop calme, trop détendu. Et puis, si ç'avait été lui, il ne serait pas là, tranquillement, à attendre.

Un homme en fauteuil roulant s'est approché, tout en restant un peu à l'écart. Il n'a assisté à rien, il était ailleurs, perdu dans le soleil. Il ne voit d'où il est que des gens de dos. Il entend le murmure de leurs voix sans comprendre ce qu'ils se disent. Du reste cela ne l'intéresse pas.

Un peu sur sa droite, il remarque une jeune femme brune, ou plutôt châtain foncé. C'est le seul profil qui s'offre à lui. La jeune femme est anormalement agitée, elle tripote son sac à main avec nervosité. Ce qui se passe semble la contrarier. Elle jette un coup d'œil autour d'elle et surprend le regard de l'homme.

Ils restent ainsi quelques instants, lui non encore sorti de sa rêverie et elle tout à son désarroi. Alors il lui sourit. Que va-t-elle faire ? Que doit-elle faire ? Elle a baissé la tête, son front se plisse, elle semble s'essayer à rassembler les éléments épars de son entendement. Enfin, avec une brusquerie destinée à faire accroire qu'elle y est parvenue, Martine relève la tête, et ses yeux accrochant le regard de Georges, elle répond à son sourire.



## 5. Martine.

Il fallait avoir l'ouïe fine pour être en mesure d'affirmer : C'est un coup de feu. Même à proximité du lieu où cela s'était produit, rares étaient ceux qui y avaient pris garde dans le vacarme des marteaux-piqueurs, et bien que la détonation ainsi assourdie se trouvât répercutée par les façades du parvis, celle du CNIT et celle en vis-à-vis d'Élysées La Défense. Le va-et-vient des uns et des autres se poursuivait comme si de rien n'était, chacun continuant la discussion dans laquelle il était engagé ou demeurant absorbé dans ses pensées. Ce qui aurait pu être pris pour de l'indifférence, mais qui n'était en somme que l'ignorance de l'événement, ne dura de fait qu'un très bref instant. Le corps, en tombant, attira l'attention des plus proches, et le sentiment du drame qui venait de se dérouler fit soudain irruption dans les consciences. Quelques cris éclatèrent et, dès lors, l'émotion se propagea comme par un effet de souffle.

\*

Le corps s'affaissait lentement, sans hâte, dans la clarté froide du soleil, au midi de cette journée d'octobre. Il semblait glisser le long de lui-même, déjà étranger à ce monde. Une main, dans le prolongement d'un bras, tenta de résister, de se raccrocher, mais elle déchira l'air en vain et

renonça, pour rejoindre le corps dans les derniers instants de sa chute. Les marteaux-piqueurs s'étaient tus. La tête toucha le sol en dernier, et le heurta avec un petit bruit mat, un bruit de rien, mais qui résonna étrangement dans le silence retrouvé. Un premier cri jaillit alors.

\*

La secrétaire de Pierre crie une seconde fois, elle porte les mains à sa tête, les doigts disparaissent dans la masse blonde des cheveux, s'y accrochent, saisissent de pleines touffes comme pour les arracher. Va-t-elle continuer à crier ainsi, va-t-elle se couvrir de cendres, déchirer ses vêtements ? Non, elle finit par se calmer, ne laisse plus échapper que des gémissements de petit chien, des reniflements de petite fille. Elle fouille dans son sac, en sort un kleenex et se mouche.

À ses pieds s'étend le corps de Pierre. Les yeux sont exorbités et expriment le saisissement et la panique. La veste ouverte laisse entrevoir l'énorme tache qui macule la chemise. Un médecin, – qui passait par là : la providence pourvoit toujours à cette sorte de détails dans ce genre d'histoires –, est penché sur le corps. Sa main abandonne le poignet qu'elle tenait. Il colle son oreille à la chemise avec un petit air dégoûté. Il se relève, hausse les épaules. C'est inutile. Tout est inutile. Il n'y a rien à faire.

Tout près, à quelques pas, Martine regarde la scène. Comme étrangère à ce qui se passe. Sa main n'a pas lâché le pistolet, ses doigts se sont raidis sur la crosse. Personne jusqu'à présent n'a donc osé, ou simplement pensé à lui retirer l'arme, à l'en dessaisir. Elle pourrait la retourner contre elle, si elle le voulait. Si elle le voulait, elle pourrait se tuer ici, maintenant, elle pourrait se tuer devant ces gens, sous leur

regard, et tuer aussi le petit ange. Mais Martine ne veut plus rien. Toute volonté l'a abandonnée. La volonté, elle ne sait plus ce que c'est. Elle ne sait plus rien. Plus rien.

\*

Autour d'eux s'est formé un attroupement, un cercle à la fois proche et distant. Les têtes se tournent, allant de l'un à l'autre : du cadavre et de sa peur au fond des yeux comme un dernier vestige de vie, à la fille blonde qui pleurniche ; du médecin de passage s'essuyant les mains à un mouchoir immaculé, à cette jeune femme brune, ou châtain foncé, qui sombre dans l'absence. C'est elle qui a tiré. Regardez ! Elle a encore l'arme à la main !

Un homme en fauteuil roulant fait partie du groupe, il est au premier rang des curieux. Lui ne quitte pas Martine des yeux. Une telle souffrance, un tel désespoir ! Mais comment est-ce possible !

Devant le CNIT, un petit homme en loden, un ridicule chapeau tyrolien sur la tête, s'enquiert de ce qui se passe. Was ist los ? Le ton est énergique, dénote l'habitude du commandement. L'un des deux hommes auxquels la question est posée s'en va voir de quoi il retourne tandis que l'autre a sorti de son imperméable un téléphone cellulaire et compose un numéro. Ces deux-là sont vraisemblablement des proches collaborateurs du petit homme. Un quatrième individu, un garde du corps ? laisse pendre un gros automatique au bout de son bras. Il a l'air contrarié.

Une moto passe au ralenti. Celui qui la conduit jette un regard vers le petit homme au loden qui nettoie ses lunettes. On ne peut tout de même pas... même en profitant de... effet de diversion... mes plans contrecarrés... cette pincée

d'impondérable... L'homme prend sur lui de rester calme, manifestant juste de l'agacement lorsqu'il resserre le nœud de sa cravate. Une légère impulsion du pied, et la moto s'éloigne sans bruit. Qui prêterait l'oreille surprendrait, portée par la brise, une bouffée d'opéra italien. K se dit que le contrat est raté, que non, c'est bien fini, il n'y en aura pas d'autre. Voilà, c'est décidé. Foutu métier !

L'homme au fauteuil roulant jette un dernier regard vers la jeune meurtrière, l'abandonne pour suivre des yeux la moto qui disparaît là-bas, vers l'ouest, se surprend à siffloter quelques notes de musique restées accrochées dans l'air. L'une de ses touches effleurées, le fauteuil démarre et Georges s'éloigne à son tour. Il est temps de regagner la Gloriette.

## 5. Georges.

Il fallait avoir l'ouïe fine pour être en mesure d'affirmer : C'est un coup de feu. Même à proximité du lieu où cela s'était produit, rares étaient ceux qui y avaient pris garde dans le vacarme des marteaux-piqueurs, et bien que la détonation ainsi assourdie se trouvât répercutée par les façades du parvis, celle du CNIT et celle en vis-à-vis d'Élysées La Défense. Le va-et-vient des uns et des autres se poursuivait comme si de rien n'était, chacun continuant la discussion dans laquelle il était engagé ou demeurant absorbé dans ses pensées. Ce qui aurait pu être pris pour de l'indifférence, mais qui n'était en somme que l'ignorance de l'événement, ne dura de fait qu'un très bref instant. Le corps, en tombant, attira l'attention des plus proches, et le sentiment du drame qui venait de se dérouler fit soudain irruption dans les consciences. Quelques cris éclatèrent et, dès lors, l'émotion se propagea comme par un effet de souffle.

\*

Le corps s'affaissait lentement, sans hâte, dans la clarté froide du soleil, au midi de cette journée d'octobre. Il semblait glisser le long de lui-même, déjà étranger à ce monde. Une main, dans le prolongement d'un bras, tenta de résister, de se raccrocher, mais elle déchira l'air en vain et

renonça, pour rejoindre le corps dans les derniers instants de sa chute. Les marteaux-piqueurs s'étaient tus. La tête toucha le sol en dernier, et le heurta avec un petit bruit mat, un bruit de rien, mais qui résonna étrangement dans le silence retrouvé. Un premier cri jaillit alors.

\*

Surprenante carcasse que celle de cet homme dont les épreuves de la vie ont laminé le corps. Comment cet amas d'os faiblement recouvert de chair arrivait-il, de son vivant, c'est-à-dire il y a quelques instants à peine, – car Georges était alors en vie, son corps avait renoué avec elle, ils avaient, ensemble, remis à l'ordre du jour une complicité vieille d'au moins cinquante ans, effacé peu à peu cet accident de parcours sans nul doute sérieux, mais relativement court mesuré à l'aune de ce demi-siècle - ; comment arrivait-il, disais-je, à tenir, encombré qui plus est d'une âme malade et de pensées morbides, à s'encaster dans cette autre carcasse, celle-ci métallique, tubulaire, agrémentée de roues, de rouages, de capitonnage et d'électronique embarquée, cet objet hybride, sorti des cartons d'un designer du Bauhaus mais revu et corrigé par l'un des maquettistes de Star Wars. Le fauteuil roulant.

Au pied dudit fauteuil, et bien que sa posture au sol, communément appelée en chien de fusil, reproduise assez fidèlement celle qui lui était imposée lorsqu'il y était assis, avec les mêmes cassures au niveau du bassin et des genoux, Georges paraît de plus grande taille que notre imagination ne nous l'avait suggéré, il semble s'être expansé.

On ne se lasse pas de parcourir ce corps, des épaules aux extrémités, le tronc puis les membres. On s'attarde sur

tel ou tel détail, la crispation de la main gauche, le lacet dénoué de l'une des chaussures. On évite à tout prix d'avoir à revenir sur ce qu'on a vu en premier, ce qui a provoqué le haut-le-cœur, on se détourne de la bouillie du visage, cette plaie, mais parle-t-on encore de plaie lorsque cela atteint de telles proportions, qui lui dévore la face. On préférerait détourner la tête plutôt que de revoir cela. Oui. Qui pourrait, sans sourciller, dévisager un homme aussi défiguré.

La couverture a suivi le corps dans sa chute. Elle est aux pieds de Georges, le pistolet s'y est fait un nid douillet.

On imagine Georges à la Gloriette, répétant seul le geste qu'il vient d'accomplir ici, au milieu de la foule : le canon froid dans la bouche, oblique, du bas vers le haut, un angle de quarante-cinq degrés, l'extrémité venant en butée sur la voûte du palais, cette technique dont il a entendu dire qu'elle était la plus sûre. Ici, au milieu de la foule, en étrange communion avec le soleil, Georges a pris son temps, le temps de bien faire les choses, la situation bien en mains, maîtrisée. Seul. Dans cette foule. Ignoré d'elle.

\*

Au premier rang de l'attroupement qui s'est formé autour de Georges et du fauteuil, une jeune femme brune, ou peut-être châtain foncé. Dans ses yeux l'horreur a supplanté le désespoir. Elle tient un sac serré contre elle, contre son ventre. Elle a crié tout à l'heure, au terme de la chute du corps, lorsque la tête a heurté le sol. La bouche, après ce cri, est restée ouverte, comme si quelque chose avait bloqué les articulations de la mâchoire. À moins que le cri ne se poursuive, silencieux, à l'intérieur d'elle-même.

Elle recule maintenant, les gens s'écartant sur son passage. Elle recule et vient à heurter une moto arrêtée un peu en arrière du groupe. Elle sursaute et laisse tomber son sac dont le contenu se répand. Le motard ramasse prestement un objet un peu lourd venu s'échouer presque à ses pieds. Il sourit à cette fille. Merci... ma collection... prise de guerre... n'y pensez plus. Martine le regarde interloquée, les yeux fixés sur cette cravate un peu trop voyante à son goût.

K continue de sourire à Martine. Il se sent l'esprit curieusement vacant. Il va repartir sans avoir accompli ce pour quoi il était venu. Il n'en éprouve aucune contrariété. Le voilà même qui chantonne. Pom pom piloulilala. Verdi peut-être, ou Puccini. Ou Bellini. La moto exécute un demi-tour et s'éloigne sans bruit.

Devant le CNIT, à une cinquantaine de mètres seulement de tout cela, un petit homme en loden, coiffé d'un ridicule chapeau tyrolien, s'étire en souriant aux anges. Ach ! ... Un homme lui parle en consultant des notes. Un autre, une main dans la poche de son imper, téléphone. Un quatrième individu, peut-être un garde du corps, contemple avec étonnement une moto qui s'éloigne vers l'ouest. Il hausse les épaules, puis autorise son regard à se porter sur les jambes d'une jolie blonde qui s'efforce de suivre, en trottinant, l'homme pressé, à l'allure de bête traquée, dont elle est la secrétaire.

“Et avant que vous ne  
quittiez le marché, voyez si  
personne n’est parti les mains  
vides.”

Khalil Gibran

*Le Prophète*



## Table des matières

Épigraphe initiale.....	1
1.....	3
*.....	5
1. La Défense.....	9
1. Killer. a.....	11
1. Killer. b.....	13
1. Martine. a.....	19
1. Martine. b.....	21
1. Georges. a.....	25
1. Georges. b.....	27
2.....	31
*.....	33
2. La Défense.....	37
2. Killer. a.....	39
2. Killer. b.....	43
2. Martine. a.....	51
2. Martine. b.....	55
2. Georges. a.....	59
2. Georges. b.....	63
3.....	73
*.....	75
3. La Défense.....	81
3. Killer. a.....	83
3. Killer. b.....	89
3. Martine. a.....	93
3. Martine. b.....	97
3. Georges. a.....	103
3. Georges. b.....	107
4.....	113
*.....	115
4. La Défense.....	119
4. Killer. a.....	123
4. Killer. b.....	129
4. Martine. a.....	135
4. Martine. b.....	139
4. Georges. a.....	143
4. Georges. b.....	147
5.....	155
*.....	157
5. La Défense.....	161
5. Killer.....	163
5. Martine.....	167
5. Georges.....	171
Épigraphe finale.....	175